N°1831 SEPTEMBRE 2021 4 €

LE MONDE LIBERTAIRE

LE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE
MEMBRE DE L'INTERNATIONALE DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES

Il était une fois…

SOMMAIRE INTERACTIF

N° 1831 – SEPTEMBRE 2021

3 **ÉDITO** « BAC, ton pass d'abord… »
3 **FAITS D'HIVER** Des chiffres et des lettres
3 **STRIP** Monsieur Lhomme

TERRAINS DE LUTTES

4 (Tentative de) hold-up sur la manif…

LA VIE MODERNE

6 Sanitocratie : À leur tour les sénateurs entrent en guerre.
9 Sanitocratie : « Pass sanitaire mon Q » comme dirait Zazie.

HISTOIRE

10 Julien Le Pen ou l'injustice de l'oubli
12 Jour d'hommage
13 Zemmour : « La voix de l'OAS vous parle. »

PASSE-PORTS

14 Algérie. Entretien avec Iss, militante anarcha-féministe

RÉFLEXIONS

16 L'impossible changement de paradigme
18 Paysannerie et révolution
20 Abus de langage
22 Sexe, genre et transactivisme
24 1er mai 2021, retour sur un non-événement qui en dit long
26 Épluchons un mot : « Empouvoirement»
27 Faire le point

IL ÉTAIT UNE FOIS LE MONDE LIBERTAIRE

28 *Le Monde libertaire*, un jour…
Le Monde libertaire, toujours !
30 Vilains propos sur la maréchaussée
31 Aragon a-t-il cambriolé l'église du Bon-Secours ?
31 Éditorial du *Monde libertaire* n°1
32 Aux travailleurs de la terre
32 Prolétaire, mon frère !
34 Éditorial du *Monde libertaire* n°2. / Mise en garde
35 L'apologiste de la révolte
37 L'homme dans la cité. / Hitler vainqueur
39 La librairie du *Monde libertaire* plastiquée
40 Le grand divorce.
42 Un sujet ignoré des scénaristes
44 Malville 1977 : Le drame… de la désorganisation.
45 Éditorial du premier *Monde libertaire* hebdo.

CULTURES

46 Les yeux de Gerda et Kati
48 André Claudot, un peintre libertaire.
49 Nomadland, la terre promise ?
50 Trois petites notes de musique
52 À écouter avec les oreilles…

FICHES DE LECTURE

53 Renouveau de l'anarchisme ?
54 Éduquer et émanciper / L'analyse des médias au prisme des rapports de pouvoir.
55 Annuaire des groupes et liaisons de la FA
56 Sous les plis du drapeau noir. « Une » du numéro spécial de juin 68

BULLETIN D'ABONNEMENT

LE MONDE LIBERTAIRE

Je choisis mon abonnement

■ FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM-COM
● **tarif réduit :** chômeur·se·s, étudiant·e·s ● **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
un an numérique	☐ 11 numéros **22 €**	☐ 11 numéros **42 €**	☐ 11 numéros **11 €**
un an papier + numérique	☐ 11 numéros **44 €**	☐ 11 numéros **85 €**	☐ 11 numéros **22 €**
durée libre papier + numérique	prélèvement automatique ☐ **11 €** / trimestre	☐ **21 €** / trimestre	☐ **5, 5 €** / trimestre
offre d'essai 3 mois	☐ papier + numérique **6 €**		

■ ÉTRANGER abonnement papier + numérique (uniquement virement et Paypal)
● **tarif réduit :** chômeur·se·s ● **gratuit** pour les détenu·e·s.

abonnement	standard	soutien	tarif réduit
Union Européenne et Suisse (si paiement en €)	☐ 11 numéros **49 €**	☐ 11 numéros **89 €**	☐ 11 numéros **24 €**
reste du monde	☐ 11 numéros **65 €**	☐ 11 numéros **105 €**	☐ 11 numéros **32 €**

J'envoie ce bulletin sous enveloppe affranchie avec mon règlement à :
Les Publications libertaires – 145 rue Amelot 75011 Paris

☐ **par chèque bancaire :** libéllé à l'ordre de « Les Publications libertaires »
☐ **par virement bancaire : IBAN FR7642559100 0008001514236 17 – BICCCOPFRPPXXX**
☐ **par prélèvement (abonnement à durée libre)** JOINDRE UN RIB
COMPTE À DÉBITER TITULAIRE : .....
IBAN : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_| **BIC :** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

mon adresse de livraison

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Code Postal .....
Ville .....
Date : |_|_| |_|_| |_|_|_|_|
signature : .....

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal LE MONDE LIBERTAIRE. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal par courrier ou par courriel :

administration-ml@federation-anarchiste.org.

ORGANISME CRÉANCIER : PUBLICATIONS LIBERTAIRES
145 RUE AMELOT 75011 PARIS
N° NATIONAL ÉMETTEUR : 58 50 98

signature obligatoire :.....

***Le Monde libertaire* est disponible en vente directe et à l'unité sur le site du journal www.monde-libertaire.fr**

ÉDITO

BAC, ton pass d'abord...

Rentrée, mot magique, maudit. Synonyme de retour à la vie sérieuse, travailleuse, « obéisseuse ». Ton petit chef t'attend prêt à te faire payer la fin de ses propres vacances. Ton chef, tu le retrouves au bureau, à l'usine, au bahut. Tu es soignant·e, tu es pompier, tu bosses en contact avec le public... t'es vacciné·e ? T'as ton pass ?

Mais regarde autour de toi : Le flic qui va te contrôler dans un restau, pour lui pas besoin de pass... Il ira te débusquer dans l'obscurité d'une salle de ciné mais pas dans un hangar à prières. Pas d'obligation de pass dans les lieux cultuels. 15 août, grande « Cave party » à Lourdes, 9 000 pèlerin·es sans pass à montrer. Religions.

Tu veux aller dans un petit restau, un « routier » ? Tu es lambda, t'es vacciné.e ? T'as ton pass ? Tu es routier, tu fais marcher l'économie à grands coups de CO_2, pas besoin de pass. Capitalisme.

Dispensés également de pass... les bureaux de vote. Démocratie.

Religions, Capitalisme, État...

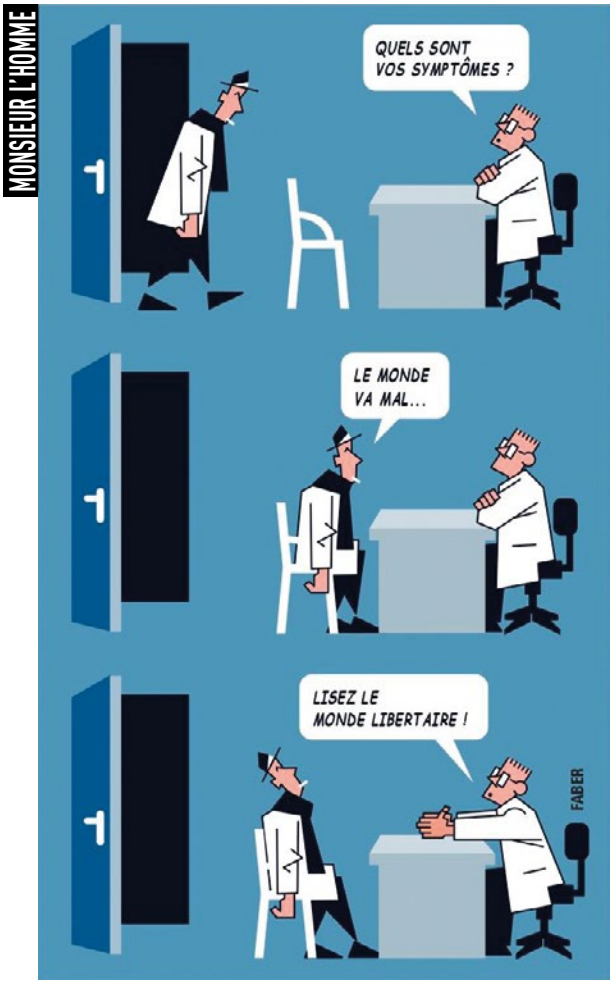
Alors oui, faut se battre contre ce pass sanitaire mais pas au milieu de tous ces virus rances que sont l'antisémitisme, le nationalisme, le néofascisme, l'obscurantisme surfeurs sur la vague de la contestation.

Et surtout, pas libertariens... libertaires comme ce journal. *Le Monde libertaire*, on t'en parle dans le dossier. Et tu verras que sur ses vieilles feuilles on trouve des articles qui résonnent avec l'actualité. Qui résonnent et qui raisonnent.

Un dernier mot : le gus qui, dans le dernier numéro du Monde libertaire, a daté la Commune de Paris en 1971 a eu un gage : c'est lui qui a écrit cet édito.

Alors bonne lecture.

Bernard



LE MONDE LIBERTAIRE

Le Monde libertaire
145, rue Amelot
75011 Paris

Direction de la publication :
Dominique Lestrat

Maquette mise en page
Philippe Camus
(ductus@me.com)

Prix de vente au n° : 4 €

Dépôt légal :
1er trimestre 1977

N°ISSN :
0026-9433

Commission paritaire :
0624D80740

Numéro d'imprimeur :
19070146

Imprimé par :
Corlet Imprimeur
ZI Rue Maximilien-Vox
14110 Condé-sur-Noireau

Ce numéro comporte pour les abonnés un exemplaire du catalogue des Éditions du Monde Libertaire.

FAITS D'HIVER

DES CHIFFRES ET DES LETTRES !

En 2020, les multinationales françaises ont dégagé 37 milliards de profits. Pour les six premiers mois de 2021, 57 milliards. Certains actionnaires (sûrement des socialistes) trouvent que c'est un peu exagéré !

Dans le même temps, des milliers de postes continuent d'être supprimés dans les hôpitaux et les services publics, vos allocations logement, chômage... et vos retraites vont baisser tandis que vos factures d'électricité, d'eau... s'envolent et que le nombre des sans-ceci et sans-cela explose. Les mêmes socialistes trouvent que c'est un peu exagéré. Vous n'ignorez pas ces chiffres et, contrairement aux socialistes, vous vous en indignez. En ordre dispersé. En croyant, naïvement, que trois pétitions, quatre grèves corporatistes, cinq manifs pour ceci ou cela, et, bien sûr, la prochaine élection lors de laquelle vous ferez encore (certes de moins en moins) confiance aux éternels marchands de promesses jamais tenues (la liste ne concerne pas que les socialistes), permettront de résoudre vos problèmes.

Bref, au grand jeu des chiffres et des lettres *made in* lutte des classes, si vous maîtrisez les chiffres, il en va tout autrement des lettres. Je vais vous aider un peu. Pour tous ces chiffres, le mot est en 10 lettres. Ça commence par R et ça se termine par N.

Et ce n'est pas récréation !

Jean-Marc Raynaud

(TENTATIVE DE) HOLD-UP SUR LA MANIF…

… PAR UN FORCENÉ ANTISÉMITE QUI HURLAIT DANS SON AMPLI.

C'était ma première manif anti-pass. Plutôt planplan jusqu'à ce que, à mi-parcours, il se mette à hurler comme un dément dans son micro. On fait ici un petit compte rendu de manifestation anti-pass à Paris le 07 août dernier.

Leur « Monde d'après » : contrôle digital, social, physique et biologique

Côté vaccin, après avoir été contaminé au printemps 2020, j'ai pris le vaccin au printemps dernier histoire de ne pas remettre ça, toutefois, la brutalité policière, financière et juridique d'un vaccin quasi obligatoire m'est insupportable. Côté pass, c'est encore plus simple : nous vivons un moment de basculement dans un monde où l'État met en place le Contrôle digital, social, physique et biologique d'un peuple qui, s'il ne réagit dès maintenant, finira pucé et contrôlé par des robots omniprésents. Un basculement encore impensable il y a 18 mois et qui aurait rempli les rues de tout le pays. En tant qu'anarchiste, je ne peux rester le cul sur le canapé, et la volonté d'appropriation de ce mouvement par l'extrême-droite m'est une raison de plus pour agir.

D'un Palais à l'autre : Sénat ➔ Conseil d'État

Tout début août, la première manif, avec Philippot en tête d'affiche, sentait franchement très mauvais, mais vu la persistance et la diversification du mouvement, il me fallait aller voir. Donc, il est 14 h 30 ce samedi, en face du « Luco », le jardin du Luxembourg qui abrite le Palais sénatorial, direction le Palais Royal, siège doré du Conseil constitutionnel. Le cortège s'assemble. Il y en avait quatre ce samedi ; le « Philippot » dans les beaux quartiers, le « Gilets jaunes & totos » au pont de Neuilly, un troisième encore, et ce quatrième… le plus près de chez moi… et celui où allait ma coloc.

> « La brutalité de l'État et l'insatiable avidité des Big Pharma »

On descend le Boul Mich' à deux-trois mille ; je suis là pour « sentir » qui sont ces anti-pass, alors je branche une bonne dizaine de personnes, histoire de saisir leurs motivations, leurs propositions. J'interroge aussi des porteurs de pancartes pour qu'ils précisent ou développent – une pancarte anti-vaccin et tout le reste anti-pass. En résumé ils s'opposent à la brutalité de l'État et l'insatiable avidité des Big Pharmas. On croise tous les âges, une majorité de femmes. Deux petits groupes d'anars armés de leur pancarte en carton. Je demande « *Qui sont les organisateurs ?* », personne ne sait… Côté slogans, ce qui domine c'est un très consensuel « *Liberté* » et surtout, « *Macron – ton pass, on n'en veut pas* ».

Je hèle un gars de la première ligne pour savoir enfin qui organise. Ce sont deux personnes, dont une femme qui lâche son mégaphone pour m'expliquer qu'ils sont des Gilets jaunes *apolitiques*, pour une manif *citoyenne* dont les seuls drapeaux tolérés sont le national et les régionaux. Une consigne respectée.

OK – je rejoins ma coloc. À 35 ans, c'est sa seconde manif – elle était devant le Conseil d'État, le jour où il a validé la loi ! – et son premier engagement militant, dans un collectif parisien. Évidemment, elle est à mille lieues de toute forme d'extrême-droite et d'antisémitisme. Sa conviction, c'est l'amour.

Hold-up sur la manif

On arrive devant la cour du Louvre, et voilà qu'un haut-parleur se met à gueuler « *Attaliiii, Attaliiii* » « *Viens ici – viens voir le peuple* », et ça dure comme ça une longue minute. Hum, hum, ça sent pas bon… Je me rapproche, un homme 35-40 ans, crâne rasé, visage livide, halluciné, comme en transes. Il enchaîne, sur le mode « *À qui ?* », « *À qui ça profite ?* », « *À quiiiii ?* ». Le gars gueulait dans le micro

comme un porc qu'on émascule ; un ampli sanglé sur une sorte de diable. Je me rapproche, histoire de… m'en mêler. Ça devient plus précis, il se lance maintenant sur les « *Rothschild et Rockfeller…* ».

« C'est interdit, on peut pas le dire ! »

Donc me voilà à côté du gars, je peux pas trop laisser faire… devant moi maintenant, les yeux exorbités comme s'il avait gobé d'un coup sa boîte d'amphés. C'est un peu chaud… je suis seul, mais sa haine est insupportable et l'adrénaline me picote. Il est petit et moi grand, ça compensera la différence d'âge… je lui attrape l'épaule en mode calme, et je lui dis « *Mais qu'est-ce qu'il fait dans l'virus Attali, il est quasi grabataire…* », et le gars de gueuler encore plus fort dans son micro « *Attaliiii, mais c'est lui qui nomme tous les présidents !!!!!!!!!!* » etc. etc. Là je décide de mettre les pieds dans le plat et le pousser à la faute – devenir explicite – « *En fait c'est après les Juifs que t'en as !* » je dis. Et l'autre, déstabilisé, de gueuler encore plus fort « *Ah c'est toi qui l'as dit. C'est interdit, on peut pas le dire !!!* » Et l'embrouille continue une longue minute ou deux sur le même mode. Au final, voyant qu'il arrivait plus à rien, il me tourne le dos et s'apprête à dégager. Là, je pose ma bonne grosse chaussure devant une des roues de son diable et l'ampli part en cacahuète :-) !

Trop cool, sauf que le gars maintenant se colle à moi en hurlant dans son micro « *C'est la censure !* » « *Il m'a attaquéééé…* » etc. etc. ; commence à faire le coq et virer teigneux etc. etc. Ooops voilà deux autres qui débarquent ; je tiens un peu le terrain puis je me dis qu'il est temps de lâcher l'affaire. Le gars de son côté s'est usé, il dégage. Dix mètres plus loin il gueule à nouveau « *C'est la censure, c'est la censure… une balle dans la tête, j'vais lui mettre une balle dans la tête* ». Là ça faisait trop, d'autres personnes montent au créneau et lui signifient d'arrêter de hurler ; il a perdu, remballe son attirail et disparaît… Autour, pas mal de monde qui me soutenait du regard ou en marmonnant, mais personne à monter au créneau pour faire corps. En fait, une large partie des manifestants n'avaient pas l'expérience des manifs, encore moins celle de sentir responsable de ce qui se voit et s'entend dans un cortège, et moins encore celle de passer à l'action.

Vers 18 h je prends le train pour Nemours, et surprise ! dans le box, on est six à revenir de manif, des trois manifs « non-Philippot » ; d'autres voyageurs aussi dans notre wagon, dans le même cas. Des gens me reconnaissent et on part en discussion. En résumé, presque tous en sont à la première ou deuxième manif de leur existence. Tout comme la plupart de celles et ceux avec qui j'ai discuté dans le cortège, se disent apolitiques ; en fait ils n'y croient plus. Rien de facho, raciste ou antisémite dans leurs propos, par contre une croyance à une sorte complot des Big Pharmas soutenues par les États, mais qu'ils avaient le plus grand mal à formaliser et plus encore à argumenter. J'étais stupéfait de voir des gens aussi peu politisés prendre le train aller-retour de Fontainebleau ou Montargis pour manifester sous les averses.

Qu'en conclure ?

Côté manifestants, j'ai rencontré un nouveau mix social, beaucoup de femmes, apparemment peu de militants. En particulier chez les femmes, *la question de leur corps* était très présente, ainsi que celle du corps et de la vie de leurs enfants.

« Maintenant, elle ne vote plus. »

De « simples citoyens » choqués par la brutalité du gouvernement et lassés de l'incurie de la classe politique, tous partis confondus. Une des femmes me disait avoir voté « pour tous », dans l'ordre : PC, PS, Droite et (sans vouloir « l'avouer ») probablement extrême-droite. Maintenant elle ne vote plus. En fait, ils découvrent la rapacité sans limite des Big Pharmas et leur inscription au cœur des États. Ça m'a un peu fait penser au début du mouvement des Gilets jaunes, motivé ici non plus par la détérioration des conditions d'existence mais par la brutalité d'un État qui s'en prend à leur corps. Une nouvelle frange de la population qui réalise à quel point, vaccin et code QR à l'appui, on les traite comme des animaux de batterie. Ils ne demandent qu'à se politiser… l'extrême-droite s'organise pour les capturer ; et pour qui se sent impuissant la tentation du « sauveur » est grande. Danger.

Ma seconde conclusion, c'est que cette intervention a été utile. Je ne l'ai enclenchée que parce qu'elle me semblait possible – à la suite de Georges Brassens[1] je ne pratique ni ne prêche l'héroïsme. Mais il me semble que là où c'est possible – donc dans une manifestation qui n'est pas d'extrême-droite – manifester contre le pass, et sortir les indésirables qui la parasitent, avec un soutien même symbolique des manifestants, est ce qu'on peut faire de plus utile.

Nuage Fou

1. En particulier dans sa chanson *Mourir pour des Idées…* « *d'accord, mais de mort lente.* »

SANITOCRATIE

À LEUR TOUR, LES SÉNATEURS ENTRENT EN GUERRE

Une mutation particulièrement dangereuse du Virus se propage au sein des tenants du pouvoir politique, le variant *Gamma* — pour Guerre. Détectée dès le 16 mars 2020, mais encore trop peu étudié, ses effets nous atteindront pourtant de plein fouet, car ils rendront invivable notre « Monde d'après ». Faudra-t-il à notre tour lui déclarer la guerre ? On commente ici le rapport d'information n° 673 (2020-2021) du Sénat « *Crises sanitaires et outils numériques* »[1]. Nous soulignons les parties les plus critiques.

De quoi la « Guerre » contre le virus est-elle le nom ?

Dans son allocution télévisée du 16 mars 2020, Emmanuel Macron assimilait à six reprises la crise sanitaire à une « *guerre* ». Le 3 mai, son conseiller pour le numérique Cédric O abondait en commentant sur la plateforme Medium[2] son application de traçage social StopCovid : « *StopCovid n'est pas une application de temps de "paix"* ». Le 3 juin 2021, le Sénat à son tour apparaît gravement contaminé, qui réclame sans plus de retenue la mise en place d'une formidable armée de bots[3] et de robots, les seuls à même de gagner cette guerre nous assurent-ils. Mais quelle est cette guerre et qui sont les ennemis ? Cette guerre à les en croire est aussi une *guerre civile*, car l'ennemi est *intérieur* : nous, nous tous, tous suspects d'être complices.

> « Atteindre un taux de contrôle de 100 % »

Persuadés que seule une « *infime fraction* » des contraventions au premier confinement a été verbalisée, les sénateurs soucieux de garantir notre obéissance à 100 % posent les bases d'un Contrôle Digital Total et proposent tout simplement de robotiser notre surveillance devenue totale. Animés par la foi épaisse des nouveaux convertis, ils sont convaincus qu'avec « *le numérique [..] il serait théoriquement possible* ***d'atteindre un taux de contrôle de 100 %*** ». L'objectif est assumé : surveiller et contrôler au plus près chaque dimension observable de l'existence de 100 % de la population. La méthode est clairement décrite : une infrastructure logicielle, matérielle et juridique permettant « *en appuyant sur un bouton* » d'activer et coordonner les bataillons de dizaines de milliers de bots et robots formés à la surveillance et à la répression. Un dispositif total, conjoignant les mondes physiques et numériques ; nouvelle déclinaison d'un « en même temps » en marche forcée vers un État Total — d'aucuns diraient « totalitaire ». Nos élus ne s'opposent pas toutefois aux élections qui pourront être maintenues ; la façade et leurs confortables mandats seront préservés.

Imposer l'Identité Numérique

Le rapport invoque en premier lieu la nécessité d'imposer la création accélérée d'une *Identité Numérique* régalienne qui complétera dans l'espace Cyber la Carte d'Identité Nationale. Un document rendu obligatoire, il est utile de s'en souvenir, sous le gouvernement de Vichy par la loi du 27 octobre 1940, afin de capturer les immigrés et les « mauvais Français ». La filiation n'étonnera pas car nos élus savent qu'en temps de guerre il y a toujours des résistants, des irréductibles, des « réfractaires », qu'ils soient certifiés gaulois ou soupçonnés de ne l'être pas vraiment ou pas assez. L'*Identité Numérique* couplera les robots-caméras qui nous identifient déjà dans les espaces publics aux bots de l'espace numérique chargés de collecter, regrouper et fusionner l'ensemble de nos traces. Le projet séduira sans doute Emmanuel Macron qui avait crânement assumé le 7 février 2019 dans le cadre du « grand débat » destiné à enterrer le mouvement des Gilets Jaunes : « *Moi je ne veux plus de l'anonymat sur les plateformes internet.* »

Mais pour nous l'imposer, la CNIL est dans leur ligne de tir… à l'arme lourde, car on peut lire (en gras dans le texte…) que sa « **sensibilité apparaît en réalité infondée, ou plus exactement décalée ou mal placée** ». La CNIL en effet leur pose problème car elle reste dans ce cas vaillamment fidèle à sa mission de dernier rempart contre les dystopies digitales, et ce pour une raison très simple : on s'y souvient encore du « Fichier juif » assemblé par l'État pendant l'occupation allemande. Un fichier qui fut l'instrument de l'*efficacité* des rafles et des

déportations ; de la contribution de l'État à la Shoah. Le souvenir de ce fichier si *efficace* fut un des motifs qui présida à la création de la CNIL [4], une spécificité bien française qui honore notre pays.

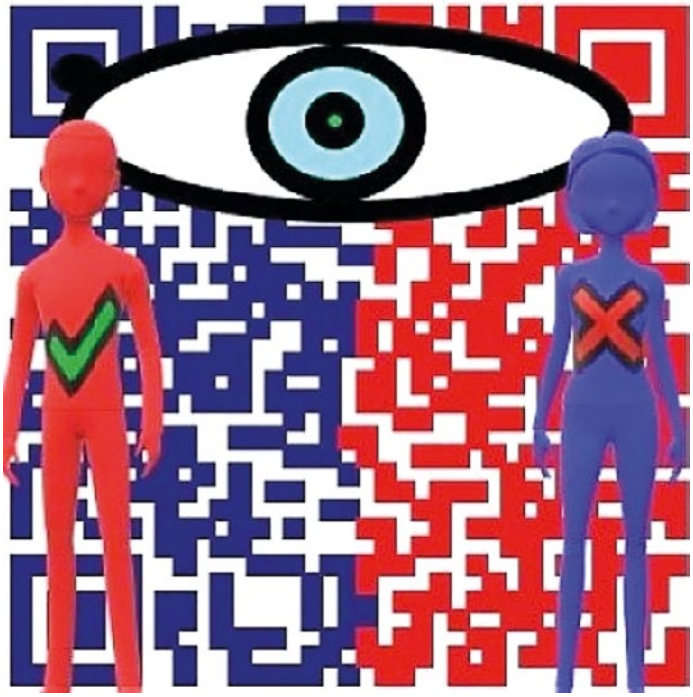
> « Le culte scientiste d'une efficacité aveugle à ses effets secondaires »

Poursuivons… « *Une enquête menée par plusieurs grands médias européens portant sur 23 applications de contact tracing, est récemment venue confirmer l'efficacité plus que douteuse de ces solutions, dès lors que leur utilisation reste facultative et que leurs données ne sont pas croisées avec d'autres,* ***au nom de la préservation de l'anonymat*** ». Le « devoir de mémoire » des sénateurs préfère ainsi s'exercer dans les commémorations plutôt que dans la prévention d'une nouvelle dystopie dont, bien au contraire, leur recommandation crée les conditions de possibilité. Une dystopie cette fois 100 % *efficace* !

Cas contacts du *patient zéro* du variant Gamma — le chef de guerre de la « Start up Nation » — les sénateurs contaminés manifestent déjà les symptômes les plus aigus : un solutionnisme au front bas, augmenté d'une addiction sévère aux lois liberticides, et aggravé par le culte scientiste d'une *Efficacité* aveugle à ses effets secondaires ; ici notre totale — fatale ? — transparence à l'armée de robots d'un État qu'ils voudraient omniscient.

Puis collecter *tout* ce qui peut l'être

Il semblerait que contrairement aux « premières lignes » trop occupées à nous nourrir et nous soigner, nos sénateurs aient profité du Grand Confinement pour parcourir quelques-uns des 450 000 livres de leur somptueuse bibliothèque. Tout d'abord, c'est Churchill « *Il ne faut jamais gaspiller une bonne crise* » actualisé sans tabou par la *Stratégie du Choc* de la très gauchiste Naomi Klein qui les propulse dans l'action : « ***Profitons plutôt des circonstances favorables de la sortie de crise*** *pour nous préparer sereinement à l'avenir*. » Puis c'est Ulysse, « le Rusé », le chouchou du grand Homère (et le nôtre), qui les invite à faire de l'application StopCovid le Cheval de Troie Digital, gros d'une armée de robots — Pegasus lâché contre tous — qu'il leur faut dès maintenant libérer : « *Le présent rapport propose donc de recourir bien plus fortement aux outils numériques dans le cadre de la gestion des crises sanitaires* ***ou des crises comparables*** *(catastrophe naturelle, industrielle,* ***etc****), notamment en vue de* ***contrôler au niveau individuel*** *le respect des mesures imposées par la situation, et* ***y compris si cela implique d'exploiter des données de manière intrusive et dérogatoire***. » On remarque le très inquiétant « etc. » qui ouvre grand la porte à toutes sortes de crises, et l'on aura noté que ce début de millénaire n'en manque pas.



> « L'État transfère à l'infosphère le contrôle de la biosphère. »

Le pass sanitaire et son code QR — la lingua franca des robots — inaugure le contrôle robotisé de toutes les personnes habitant un territoire ; l'État transfère à l'infosphère le contrôle de la biosphère. L'informatisation de ce pass dans l'application *TousAntiCovid* est le test grandeur nature de notre consentement à la robotisation de la gestion des espaces publics. C'est le moment inaugural en France de ce que l'on peut nommer « *Robocratie* ».

Le Sénat s'engouffre dans la brèche à l'aide d'un raisonnement pitoyable assimilant des partis-pris à des évidences.

> **Sachant que : il n'y a pas d'alternative** (le « TINA » de Margaret Thatcher) : « *à chaque nouvelle crise, il faudra* ***inévitablement*** *s'appuyer [..] sur des* ***croisements de données massifs et dérogatoires.*** »

> **Et que : Prévoir est impossible** *: « il est* ***impossible de savoir a priori quelles données pourraient être utiles*** *face à une nouvelle crise »*

> **Donc : il faudra capturer toute donnée collectable** : « *données médicales [..] ou produites par des entreprises privées tels les opérateurs télécoms, entreprises technologiques, établissements financiers, laboratoires pharmaceutiques, transports publics, employeurs,* ***etc.*** » (nous soulignons ce nouveau « *etc.* »)

Une définition complète cette liste d'un Prévert devenu fou par celle des *Opérateurs d'Importance Vitale* (OIV) : « ***environ 250 OIV, répartis en 13 secteurs d'activité*** *: santé, transport, gestion de l'eau, industrie, énergie, finances, communications, activité militaire, activité civile de l'État, activité judiciaire, alimentation, espace et recherche. Pour des raisons de sécurité nationale,* ***cette liste n'est pas publique***. » Alors que la première liste de sources se conclut par un « ***etc.*** » qui supprime par avance toute limite, on nous explique sans fard que nous n'avons pas à connaître les membres de la seconde, les OIV ! Ce variant « Gamma » si mal documenté, porte à l'évidence le germe pour ses survivants mêmes, d'un monde d'après *invivable*.

SANITOCRATIE

À LEUR TOUR, LES SÉNATEURS ENTRENT EN GUERRE

Le Monde d'après ? un contrôle total robotisé

Les sénateurs ne craignent pas les oxymores, leur urgence est permanente. À cet effet « *le présent rapport propose donc non pas de collecter une multitude de données sensibles à l'utilité hypothétique, mais tout simplement* ***de nous mettre en capacité de le faire****, pour ainsi dire* ***en appuyant sur un bouton****…* ***»***. Composée de dizaines milliers de bots et de robots — certains très visibles mais pour l'immense majorité, invisibles — l'armée robotisée devra être opérationnelle à tout instant, instantanément mobilisable. C'est donc dès maintenant qu'elle doit être imaginée, développée, assemblée, entraînée, puis testée ; rodée. Le projet est ainsi résumé : « ***une plateforme sécurisée spécifique, qui ne serait activée qu'en temps de crise****.* ». Uniquement en temps de crise ! Nous voudrions bien y croire, mais hélas, l'histoire, tout simplement la mémoire, à nouveau, nous enseigne que certains motifs — l'urgence, la crise, l'ennemi, la guerre — sont propices aux pires catastrophes autoritaires. Et nos sénateurs le savent également car c'est à peine quelques pages plus loin qu'il apparaît que le « dispositif » sera déclenchable « *soit dans le cadre du droit commun de la réquisition administrative, soit en application d'un article spécifique de la loi relative à l'État d'urgence sanitaire ».* Autrement dit, selon le bon vouloir de l'exécutif.

Pour parfaire enfin l'opérationnalité du dispositif, en complément des informaticiens et des roboticiens, des juristes seront gamma-inoculés afin qu'ils contaminent à leur tour la Loi, introduisant « *une obligation légale, pour certaines entreprises et organisations, de* ***maintenir des bases de données dont le contenu et le format seraient fixés à l'avance, et de se tenir prêtes à les connecter*** *à la plateforme, via l'API, en cas de nécessité.* ».

Mais on nous rassure, au Sénat on est latiniste, on y connaît la fameuse interrogation du poète Juvénal (nous traduisons) : « *Qui surveillera les surveillants ?* ». On nous assure que nos amis informaticiens — ceux par exemple de La Quadrature du Net ? — auront accès aux codes sources des algorithmes animant ces robots-guerriers, car « *dernier grand avantage du* ***Crisis Data Hub*** *: celui-ci peut être développé en open source* ». Mais, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons que nous interroger, car pour prendre un exemple très récent, la promesse gouvernementale de fournir en open source l'ensemble du code de l'application StopCovid n'a engagé que ceux qui l'ont crue. Comme l'indique une phrase sibylline trouvée sur son site de développement [5] « *Une partie (restreinte) qui* ***n'est pas publiée*** *car correspondant à des tests ou* ***à des parties critiques pour la sécurité de l'infrastructure*** [...] ». Les informaticiens savent pourtant que le motif de sécurité ne tient pas, à tel point qu'Unix, ou encore les serveurs web qui gèrent les cryptomonnaies, sont en open source *total,* et en particulier pour des raisons… de sécurité ! Même chose pour l'application TousAntiCovid Verif caviardé sans justification crédible de code caché.

Et nos sénateurs d'ouvrir grand le parapluie ; les plus cyniques pour nous anesthésier, les plus couards peut-être pour se dédouaner : *« **Se préparer en amont à collecter des données ne veut pas dire qu'on va forcément le faire**, ni, le cas échéant, que toutes les possibilités seront utilisées. Nous proposons bien un **dispositif de riposte graduée** ». «* Riposte »… il s'agit bien d'une guerre. Une guerre dont l'ennemi ici est bien identifié : toutes et tous. Et lorsqu'une arme existe, elle est utilisée.

Dans le Monde d'Après des sénateurs, il faudra que Le Président puisse à son gré, « ***en appuyant sur un bouton*** », prendre connaissance de ce que fait, a fait et fera chacune et chacun d'entre nous : une surveillance totale, digitale, biologique et physique. Et plus encore, grâce à l'application de l'intelligence artificielle à ces phénoménales masses de données, la surveillance se voudra inévitablement prédictive, décidant ainsi de nos *intentions…* les fichant, éventuellement les condamnant. On assiste, à l'émergence au Sénat de la forme radicale du contrôle des populations : la robocratie.

Le variant Gamma déclenche le syndrome totalitaire, mais ne l'oublions pas, nous sommes le vaccin !

Hépha Istos

1. Consultable en ligne : www.senat.fr/rap/r20-673/r20-673.html

2. Consultable sur la plateforme Medium : cedric-o.medium.com/stopcovid-ou-encore-b5794d99bb12

3. Les bots sont les robots invisibles car purement logiciels qui peuplent l'Internet et les dispositifs qui lui sont connectés dont les smartphones. Ces milliards de robots de l'espace Cyber sont hyperactifs, ils génèrent plus de la moitié du trafic de l'Internet.

4. En 1974 le projet « SAFARI » — Système Automatisé pour les Fichiers Administratifs et le Répertoire des Individus — veut créer une base de données de la population et utiliser le numéro de sécurité sociale pour identifier chaque citoyen et interconnecter les fichiers de l'administration. Devant le tollé, le projet sera retiré, puis la CNIL créée, en janvier 1978.

5. Consultable sur le site de gestion des codes de StopCovid : gitlab.inria.fr/stopcovid19/accueil

SANITOCRATIE

« PASS SANITAIRE MON Q » COMME DIRAIT ZAZIE

Ayez confiance disent-ils… Bien que vacciné volontaire et enthousiaste, pas question que je montre mon code Q à des inconnus. Va savoir ce qu'ils pourraient en faire.

J'ai beau faire partie des vaccinés volontaires, je reste d'une timidité de violette pour ce qui est de montrer les informations contenues sur le code Q aux requérants qui le demanderont. « *Discrétion mon Q* » comme aurait dit Zazie, l'érotisme, oui, le strip-tease, non. Pas touche à mes données personnelles. Bas les pattes. Une fois l'accès aux « *données essentielles* » rendu possible, quid de celles jugées un peu moins essentielles mais auxquelles, rien qu'en relevant le clapet des téléphones[1] une multitude d'« autorités », les contrôleurs, nos amis de la force publique, les potards, les pirates, tous ceux qui salivent à la perspective du bon data gâteau bientôt offert, pourront avoir accès.

Que viva le carnet de santé papier !

Le secret garanti par le « niveau très élevé de protection » censé protéger ces données devrait ressembler à celui d'une conversation téléphonique écoutée par Pegasus alors qu'il serait si simple et moins coûteux de ressortir les livrets de vaccination en papier carton jaune sur lequel les vaccins effectués et les informations afférentes sont inscrits. Le risque de « faux »? Des orfèvres numériques s'occupent déjà de contrefaire les fameux codes Q. Évidemment, à l'heure de la techno et du tout connecté, Macron devrait choper la honte avec un retour au papier et à la prochaine réunion du G20, ses collègues devraient l'envoyer au coin compter les pièces jaunes; le poste est déjà occupé? Enfin, on notera que ce gouvernement qui lance des appels solennels au sens de la solidarité, à la responsabilité individuelle et collective, à la raison, s'emploie continûment le reste du temps à promouvoir l'attitude opposée, celle du renard libéral qui plume le poulailler collectif.

Le pass truc *versus* redressement économique

En attendant le jour où nos amis du Medef et les exilés fiscaux feront preuve de solidarité à notre égard, par ordre du gouvernement, dès le 9 août, je serai empêché de participer au mouvement national en faveur

RAOUL FA 74

du rétablissement de la surconsommation. Finies les après-midis passionnantes faites de lèche, oubliées les files devant les distributeurs de pop corn des cinémas, la fréquentation des boutiques qui vendent des tee-shirts « made by kids of Bangladesh », oubliés les retards dans les TGV surpeuplés. Tant pis pour la fréquentation de lieux aussi essentiels que les restaurants ou les brasseries aux plats sans saveur mais aux additions salées ou encore les rave parties à musique industrielle qui sont déjà interdites. Quant à mes vacances, désormais limitées à Paris plage et au terrain devant mon bâtiment, elles ne seront guère différentes de celles de cet enfant sur trois qui en est privé chaque année[2]. En revanche, l'augmentation d'activité de l'Amazon de notre camarade Bezos Jeff provoquée par ces interdictions devrait lui permettre de s'offrir assez de kérosène pour atteindre la lune. Il pourrait effectuer un voyage groupé avec ses collègues exploiteurs, ceux des livreurs de roue. L'aller, seulement, ce qui sera suffisant.

Le pass machin pro décroissance

On accuse à tort Macron d'être l'initiateur de cette mesure alors que c'est plutôt du côté de la « convention citoyenne pour le climat » qu'il faudrait chercher les responsables. Or, qui vante les mérites d'une sobriété consumériste accrue, de la diminution du gaspillage énergétique et des ressources naturelles sinon ses participants? Quant à l'ultime argument des opposants, l'impossibilité de travailler des refuzniks du tour de passe-passe sanitaire, soyez positifs! Cette situation peut devenir l'opportunité de changer de vie, de tenter un mouvement d'ampleur en vue d'une « organisation collective de la production et de la consommation des biens » ou au moins de relire quelques classiques, *Travailler deux heures par jour*, *Le droit à la paresse* ou *La conquête du pain*, par exemple. Certes, entre les crédits devenus quasi obligatoires, le coût des transports, les augmentations du prix du gaz, de l'électricité, des carburants et les prix délirant des loyers, la situation risque de devenir rapidement problématique.

C'est pourquoi les slogans scandés par les manifestants au cours du prochain samedi après-midi devraient apporter un peu de notre reconnaissance au premier de cordée visionnaire, emprisonné volontaire pour ne pas risquer de confier les informations sensibles présentes portées sur le code Q de son pass sanitaire à des vérificateurs non habilités à l'accès au niveau « Très secret » défense. Isolé au fond d'une cagna où ses seules connexions sociales sont virtuelles, le sacrifice de cet autoconfiné au nom de l'intérêt commun témoigne de l'attitude d'un grand chef qui mérite notre respect. Et des vacances éternelles.

J.-C. Lénervé

1. Comme disait ma grand-mère, « *faut toujours fermer son clapet* ».

2. Quelqu'un connaît-il son nom?

Julien Le Pen ou l'injustice de l'oubli

Au-delà de la plaisanterie due à l'homonymie, Julien Le Pen a été un militant important et oublié dans le mouvement libertaire et dans le mouvement syndical.

Né en 1878, il adhère à la Confédération général du travail alors que le syndicalisme révolutionnaire atteint son âge d'or. Monteur électricien, il commence à prendre des responsabilités syndicales comme opposant à la Première Guerre mondiale. Au sortir de la guerre, il cherche à rendre à la centrale ses couleurs perdues et participe à la fondation de la CGT-unitaire en 1922, alors qu'il est responsable de la Fédération du bâtiment.

Il quitte la centrale, quand les communistes tirent sur les anarchistes le 11 janvier 1924 à la Grange aux Belles. Pendant près de deux ans, il participe à l'Union fédérative des syndicats autonomes. Contrairement à la majorité des militants qui choisissent comme Pierre Besnard de fonder la CGT-syndicaliste révolutionnaire, il retourne à la vieille CGT et anime la minorité syndicaliste révolutionnaire.

Parallèlement, il tient dans *Le Libertaire*, une chronique régulière dans la page consacrée à la vie syndicale. Auteur à la plume tranchée, il y écrit pendant une quinzaine d'années entre 1922 et 1936, tout en ayant repris son travail. Lors du Front populaire et de la ruée syndicale de 1936, les syndicalistes *old school* sont marginalisés par l'affluence des nouveaux adhérents, il rejoint *Syndicats* pour contrer l'influence du PCF dans la CGT puis participe à la Résistance avant de mourir en 1945 dans les locaux de la CGT.

Dans le recueil qu'il lui a été consacré, tous les textes n'ont pu être retenu tellement son œuvre est importante[1]. Le texte publié ici s'inscrit dans la lignée de la protestation syndicale dénonçant comme l'a fait Émile Pouget en 1914, *L'Organisation du surmenage*. Après le taylorisme, l'introduction du fordisme ou la rationalisation du travail bénéficie chez certains syndicalistes d'un accueil positif[2]. La question de l'assujettissement de l'homme à la machine reste d'une brûlante actualité…

CHARLIE CHAPLIN, LES TEMPS MODERNES

TRIBUNE SYNDICALE
La rationalisation, ses profiteurs, ses conseilleurs

***Le Libertaire*, 17 août 1929.**

Il nous faut revenir encore sur un sujet déjà tant de fois traité, vu l'importance de la question, les dangers qu'elle comporte d'une part et aussi parce que non seulement le capitalisme s'efforce d'accréditer les soi-disant bienfaits de sa méthode de production intensifiée, dite de rationalisation, mais parce que des militants syndicalistes, salariés pour la défense des intérêts ouvriers semblent s'obstiner à oublier le devoir de leur charge et se faire consciemment ou inconsciemment les défenseurs de la thèse capitaliste. Encore une fois il convient de rappeler qu'aucune nécessité économique n'a guidé le capitalisme dans son expérience de production intensifiée. Un souci d'ambition et de lucre l'incitait dans son égoïste entreprise, aucune préoccupation des conséquences. Un refus formel d'accorder à la classe ouvrière le moindre droit d'examen ou de contrôle de ladite méthode, aucune garantie sur les dangers et l'usure prématurée des travailleurs, pas l'ombre d'une quelconque compensation. Le capitalisme entend implacablement poursuivre son entreprise d'enrichissement rapide, d'un pitoyable assujettissement des producteurs à sa loi d'exploitation, visant pour son intérêt, sa tranquillité, à substituer la machine à l'homme et faire des manœuvres indispensables aux accessoires de la machine.

Les résultats déplorables de cette expérience le capitalisme les connaît. Il n'en a cure. Sa cécité, sa surdité, sa rigueur sont légitimées par l'intérêt. Imbu de la puissance et de l'autorité qu'il s'est constituées, conscient de son rôle qui, pour l'augmentation de ses privilèges, nécessite l'autorité, la lutte constante, la violence organisée sous l'égide des lois bourgeoises, le capitalisme, en cette expérience comme en maintes autres est logique dans son action, logique dans les louanges mensongères du moyen de surproduction qu'il impose puisqu'il en est le seul profiteur, puisqu'il poursuit son œuvre d'exploitation et s'affirme chaque jour plus décidé à s'opposer, à tout prix, à toute tentative de libération prolétarienne.

Que ceux-là veuillent à tout prix se faire les chantres de la surproduction, on en comprend trop facilement les raisons, mais que des militants syndicalistes enfourchent le même dada, s'efforcent à faire avaler aux travailleurs l'abracadabrante thèse, voilà qui frise l'inconscience ou la canaillerie.

De telles attitudes prêtent aux surproductions les plus extrêmes. Mais d'abord sont-ils vraiment qualifiés pour parler de production et inciter les véritables prolétaires à la besogne intensive sans se préoccuper des conséquences qui en résultent,

LA MAISON DES FÉDÉRATIONS, RUE DE LA GRANGE AUX BELLES

ceux qui n'eurent que de très fugitifs contacts avec le travail et certains depuis plusieurs lustres ? Il est permis d'en douter, la sincérité de ces conseilleurs à autrui parait sujette à caution, car enfin conseiller à autrui ce qu'on s'obstine à ne pas faire, ressemble étrangement au prêche du curé ; s'ils sont véritablement pénétrés de la nécessité d'une production intense, solution magique propre à guérir la misère et à faire le bonheur des humains, pourquoi diable s'empressent-ils de donner le bon exemple d'être de très bons artisans de la richesse nationale, eux qui versent dans le grotesque de l'intérêt général ? Seulement ainsi taisant, on le fatigue et s'use : au courage malheureux le discours, la théorie suffisent. On laisse aux gueux, aux inférieurs, le soin de payer de leur peine, de leur servitude, les frais d'une hasardeuse entreprise. Encore une fois singulière attitude de la part d'hommes salariés pour la défense des intérêts ouvriers, qui les sacrifient en faveur d'un patronat égoïste et rétrograde. Un patronat qui s'oppose aux plus légitimes revendications, qui s'efforce d'abrutir, d'user, de ligoter, de réduire une classe ouvrière, cherchant à réaliser son mieux-être et sa libération. Et c'est à pareille aventure qu'on nous convie d'œuvrer au nom de l'intérêt général et du progrès. Quelle plaisanterie ! Pour nous, au-dessus du stupide intérêt général, il y a d'abord l'intérêt ouvrier. Cela non par égoïsme ou incompréhension ; mais par une nécessité résultant de l'irréductible antagonisme qui oppose le capital au travail. Nous ne baptisons pas du grotesque nom de progrès une œuvre misérable qui tend, au prix de la misère et de l'asservissement d'une multitude à réaliser la richesse et l'ambition d'une minorité de parasites.

Le bilan de la rationalisation traduit mieux que toutes les louanges, les excitations tapageuses de ses partisans, ce que les ouvriers peuvent en attendre. Certains militants peuvent jouer le rôle humiliant du terre-neuve, le patronat du droit divin ne désarme pas. Pas plus en cette circonstance qu'en aucune autre il n'entend laisser porter atteinte à ses prérogatives. La rationalisation n'a été conçue et organisée que dans un but d'intérêt particulier ; ses résultats ne peuvent et ne sont donc profitables qu'à ses auteurs. Ses défenseurs pseudo ou ex-ouvriers pourront s'en défendre ; ils font, bon gré, mal gré, le jeu du patronat. La subtilité des phrases, l'argutie abondante des mots ne modifieront pas la bizarrerie de leur action, ni ne pourront changer cette désastreuse expérience en une œuvre utile et bienfaisante. Les bienfaits de ce genre, nous les connaissons. Ils sont de l'espèce de ceux des conquérants et des religieux, qui au nom de la civilisation et de la foi, exterminent et abrutissent les peuples.

La preuve formelle des méfaits de la rationalisation qu'il n'est pas besoin d'aller chercher au pays du Lynch et du dollar peut être recueillie par n'importe quel esprit clairvoyant, animé d'un souci de vérité et d'indépendance dans toutes les industries où sévit la rationalisation. Il suffit d'avoir vu le travail à la chaîne, l'extraction du charbon avec l'appareillage à air comprimé pour être convaincu et indigné qu'on puisse contraindre des hommes à produire dans des conditions aussi inhumaines. Ah non, ce n'est pas un progrès pour les travailleurs, mais bien une aggravation sans utilité ni compensation pour eux.

C'est pourquoi ceux qui doivent et devront, tant que l'expérience durera, en faire les frais, ont le droit et le devoir de dire aux profiteurs et aux conseilleurs de la rationalisation : « Après vous, messieurs, s'il en reste ». En attendant, prudence et vigilance s'imposent. La CGT va bientôt tenir son congrès[3]. Cette question y sera traitée avec l'importance qu'elle mérite, du moins il faut l'espérer. Les ouvriers, il faut le supposer, ne se laisseront pas duper par l'ambiguïté des formules. Il leur suffira de parler selon leurs yeux et leur cœur. Alors la rationalisation apparaîtra ce qu'elle est : un taylorisme modifié, une phase de l'exploitation capitaliste où le machinisme est développé, non pour améliorer le sort de l'ouvrier, diminuer sa peine mais pour l'aggraver et l'assujettir à la machine et réduire ses légitimes espoirs d'émancipation.

Julien Le Pen

Sylvain Boulouque

1. Sylvain Boulouque, *Julien Le Pen, un lutteur syndicaliste et libertaire*, Lyon ACL, 2020.

2. Hyacinthe Dubreuil, *Standards. Le Travail américain, vu par un ouvrier français*, Paris, Grasset, 1929. L'ouvrage est relativement bien accueilli dans les milieux syndicalistes. Ces derniers soulignent cependant qu'il faut que les ouvriers contrôlent dans ce cas la production.

3. Le XX[e] congrès de la CGT se tient du 17 au 20 septembre 1929, Le Pen y intervient pour dénoncer le ralliement de la centrale à la rationalisation. Ses positions ne sont pas suivies par les congressistes.

Jour d'hommage

Aux Espagnols qui souffrirent l'exil en conséquence de la guerre d'Espagne et de la dictature franquiste. La date du 8 mai 1945 a été choisie pour célébrer la fin de la Seconde guerre mondiale. Trois jours plus tôt, c'était la libération du camp de concentration de Mauthausen. Après cinq ans d'internement, les survivants — à peine un tiers — des 8 000 républicains espagnols qui y avaient été déportés sont libérés. Franco avait demandé à Hitler de se débarrasser de ces gens « méprisables ».

Les exilés espagnols ont lutté contre le fascisme de Franco, Hitler et Mussolini. Surtout ceux qui se sont engagés dans les Forces françaises libres, ceux de la 9e compagnie — *la Nueve* — de la 2e DB du général Leclerc. Les premiers à entrer dans le Paris insurrectionnel le 24 août 1944. Le 8 mai 1945, la 9e est à Berchtesgaden, dans le nid d'aigle d'Hitler. D'autres luttent dans la Résistance, beaucoup perdront la vie ou seront arrêtés, torturés, déportés… Pour avoir choisi la liberté. La liberté des autres… Si, pendant la Seconde guerre mondiale, ces républicains espagnols se sont retrouvés dans l'armée française, dans la Résistance, déportés dans les camps nazis… c'est parce qu'ils étaient conscients de poursuivre la lutte contre le fascisme dont la force brutale les avait vaincus après trois ans de guerre en Espagne.

Ainsi, ces hommes et ces femmes, souvent antimilitaristes, ont assumé leur responsabilité en restant pendant neuf ans en première ligne contre « la bête immonde ». Entre la Déportation, la Résistance et les armées alliées, plus de 35.000 sont tombés. Ils ont ensuite vécu en exil pendant les 36 années de dictature en Espagne. On dit souvent que la Seconde Guerre mondiale a commencé en Espagne. Mais la libération de l'Europe s'est arrêtée aux Pyrénées.

Néanmoins, les républicains espagnols sont restés fidèles à leur engagement : poursuivre leur lutte contre la dictature de Franco… Pour eux, d'une certaine manière, la guerre n'était pas terminée.

Franco s'alliera à Eisenhower — le libérateur de l'Europe — comme il s'était allié à Hitler. En 1947, on saura que Staline maintint en détention dans le Goulag de Karaganda, quelques dizaines de républicains espagnols, marins et pilotes d'avion… C'est grâce à la mobilisation des organisations d'exilés FEDIP (Fédération espagnole des déportés et internés politiques) qu'ils ont pu être libérés après 1953.

Le 8 mai 2021, avec d'autres associations, l'association 24 août 1944 a été invitée à participer au premier hommage à l'exil républicain espagnol, organisé par le gouvernement espagnol (département de la mémoire historique et démocratique). **Ce jour du 8 mai est historique, il sera désormais celui de la célébration des exilés républicains espagnols, associés à la victoire sur le nazisme. Victoire à laquelle ils ont largement participé**. Dans bien des lieux en France, les célébrations du 8 mai 1945 se déroulent avec la participation d'organisations d'anciens combattants républicains espagnols, brandissant le drapeau de la République comme seule identification de leur appartenance.

Rojo, amarillo y morado

Car même si tous les combattants de l'Exil dit républicain, n'exaltaient pas ce drapeau il est le symbole d'une Espagne trahie par ses généraux, l'Église et une grande partie de la bourgeoisie. Dans tous les cas, même pour nous qui n'en sommes pas fétichistes, ce drapeau revêt un caractère éminemment antifranquiste. À la fin de la guerre d'Espagne, Franco le remplaça par le Rouge, Jaune, Rouge. C'est sous cette bannière que la Division Azul ira combattre aux côtés des armées hitlériennes. Sous cette bannière que l'Espagne demeure 36 ans sous la dictature. Franco, quelques temps avant sa fin, impose une transition monarchique, aux mêmes couleurs : toute la classe politique l'accepte. Ainsi les élections qui transformeront l'Espagne en une démocratie monarchique, ne permettront pas aux partis républicains de s'y présenter. Quel paradoxe! Par voie de conséquence, le drapeau de la République est banni. Cette bataille toujours vive pour le drapeau de la République est donc la continuité des batailles menées contre le franquisme.

Pour la mémoire des combattants de la liberté

Le sacrifice de ces générations, qui a commencé le 19 juillet 1936, s'est poursuivi tout au long de la Seconde guerre mondiale et jusque dans les années 70 sur le territoire espagnol, où Franco, l'usurpateur, a continué à les assassiner. C'est grâce aux hommes et aux femmes républicain·e.s, chassé·e·s de leur pays par la dictature franquiste, que l'Espagne peut se targuer de faire partie des nations qui ont combattu le fascisme. Le gouvernement actuel de l'Espagne, en associant l'hommage à l'exil républicain à celui de la fin de la Seconde guerre mondiale, honore les hommes et les femmes du camp républicain : anarchistes, socialistes, communistes et républicains qui ont combattu et sont morts pour la liberté de l'Espagne et de l'Europe. Mais si l'Espagne veut vraiment les respecter, elle doit le faire avec le drapeau rouge, jaune et violet de la République, car entre 1940 et 1945, nous ne devons pas oublier que le drapeau espagnol, (rouge, jaune et rouge), était du côté des forces fascistes de l'Axe.

L'association 24 août 1944 a donc jugé important d'être présente à cet hommage et ainsi d'y faire figurer l'engagement des Républicains espagnols de toutes idéologies dans la lutte pour la Liberté et leur présence incontournable dans les diverses résistances au nazisme et au franquisme. Ce jour devrait marquer un grand pas pour l'avenir de l'Espagne.

Association du 24 Août 1944

Zemmour : « La voix de l'OAS vous parle. »

Ceci n'est pas un billet d'humeur, ni l'ouverture d'un débat avec le nouveau Zorglub, que je ne souhaite pas, pas plus qu'avec ceux qui le soutiennent ou le soutiendront. C'est juste une déclaration, un étalage de souvenirs. Pour se préparer à un combat nécessaire.

Je vois bien trop de commentaires étonnés, dans la « bonne presse », qui s'offusquent tous du météore Zemmour, comme si c'était dans notre histoire la première comète de ce genre. Ils font tous semblant de s'horrifier, alors que certains, comme Ruquier, lui ont naguère mis le pied à l'étrier. En gros ils font les étonnés.

Mais moi, je ne suis pas étonné. C'est comme la madeleine de Proust. Quand j'entends Zemmour, quand je le vois, *je réentends et je revois. Tout me revient.* Pas la peine d'aller chercher dans nos livres d'histoire le général Boulanger, Pétain ni Laval. Je pioche juste dans mes souvenirs d'enfance et je me souviens : je reconnais ce discours manichéen, ces émotions désordonnées, ces vociférations.

J'avais onze ans, en 1961, quand subitement, à Oran, en Algérie, nous voyions sauter l'image de notre télévision, un gros meuble plaqué acajou avec un écran gris bombé, presque ovale, qui trônait au salon. En général pendant un journal télévisé avec Jacques Poux comme présentateur, l'image et le son disparaissaient. On avait alors une musique militaire, la neige sur l'écran, et la voix du général Salan qui disait, en fond, grave et solennelle : « *La voix de l'Algérie vous parle* ».

Suivait une introduction, les « actualités » de l'OAS, lues par un « journaliste », qui égrenait les hauts faits patriotiques les plus récents des commandos, dans toute l'Algérie, et aussi en France, région par région : plastiquage d'un commissariat, d'une mairie, d'un quincaillier arabe, action de représailles dans un douar, capture et exécution de « responsables » FLN, voix de faits contre un avocat, attentat contre des intellectuels, ralliements et soutiens financiers de commerçants ou d'élus à la cause nationale de l'Algérie française. Parfois une interview de Salan lui-même, ou la lecture d'un texte de Susini, d'un appel au soulèvement écrit par Jouhaud, Gardes, Gardy, ou Château-Jobert.

Mais le plus intéressant, c'était ensuite les analyses qui assénaient leur propagande, axée sur plusieurs thèmes principaux :

> **Un mélange curieux de maréchalisme et de gaullisme** (le premier n'avait pas trahi le France, le second, finalement si, après l'avoir défendue ; quelle déception !)

> **La dénonciation du « gouvernement de l'abandon »** qui collabore avec les rebelles algériens et produit volontairement un chaos civil et sécuritaire destiné à « livrer l'Algérie à l'ennemi ».

> **L'appel à la résistance patriotique** : un combat pour la « Vraie France » unie autour des valeurs de la chrétienté et de la nation

> **La haine des étrangers** (les Algériens, des étrangers sur leur propre terre, les « indigènes ») *et des collaborateurs* (les intellectuels progressistes ou révolutionnaires).

> **L'amalgame permanent** entre le FLN et la population algérienne, présentée comme une entité monolithique, favorable au terrorisme des rebelles.

> **Le culte d'un ordre civil militaro-policier** et de la défense des « vrais Français » et bons citoyens, qui doit être assurée par la seule organisation patriotique, l'OAS. « *Les civils n'y arrivent pas, la force armée, elle, saura le faire* » entendait-on.

> **La dénonciation du démantèlement moral** de la patrie par les théories de la « femme libérée » et de la libération sexuelle, faisant de la mère patrie un « lupanar décadent pour homosexuels ».

> **Une théorie du déclin inévitable du pays** en cas de victoire gaulliste, de la submersion par l'islam, de l'échec de la « dernière croisade perdue ».

> **L'usage nécessaire de la force armée** contre les opposants à la patrie.

> **Le refus absolu de la lutte des classes**, invention des communistes.

> **La restauration de l'ordre économique et social par le corporatisme social** proposé par le Maréchal, seul capable de pacifier les relations Capital/travail.

Je n'en ferai pas la publicité, mais les plus curieux pourront vérifier tout cela dans un livre, *Les tracts de l'OAS*, à chercher sur Internet, au moins pour lire ces textes.

Il faut remarquer que point par point, c'est le programme de Zemmour : le redressement national, la restauration de la puissance de la patrie déclinante, la lutte contre le « *racialisme* » et le « *néo féminisme* », le soutien aux pétitions en faveur d'un état militaro-policier.

Quand je vois et que j'entends Zemmour, j'ai juste une impression de « déjà-vu » : je revois la tête de Salan et j'entends les paroles de Tixier-Vignancourt.

No pasaran. Ils ne passeront pas si nous les combattons vraiment.

Philippe Paraire

À écrit : *Avoir 10 ans en Algérie, Chroniques d'un enfant dans la guerre, 1954-1963.* En vente à Publico.

ALGÉRIE Entretien avec Iss, militante anarcha-féministe

Tu es militante féministe en Algérie, et actuellement le pays est traversé par un immense mouvement populaire, le Hirak, qui dure depuis plus de 2 ans, s'est interrompu un moment pendant la pandémie et reprend maintenant… Comment t'y insères-tu en tant que féministe ? On parle beaucoup du « carré féministe »

> Le pays a connu une révolution sociale qui s'est enclenchée un certain 22 février 2019, et c'est de loin son caractère spontané, indépendant, mais toutefois coordonné qui a propulsé les différentes revendications sociales. On y voit une Algérie qui peut être plurielle, et comment cette pluralité peut constituer une force déterminée, pacifique, face à un pouvoir dévastateur. La maturité et la solidarité sociale ont créé une cassure au sein du système en place. Et cette faille c'est le mouvement populaire, c'*est le Hirak*.

En tant que militante et activiste féministe je porte mes propres revendications de citoyenne au sein de ce mouvement populaire. Mes revendications sont pour l'heure purement féministes car l'urgence à mon sens reste la femme, et aucune fraction de la Terre ne peut être véritablement libre, sans que les femmes ne le soient à leur tour. De ce fait, je milite contre toutes les formes de dominations sexistes, dont la domination patriarcale qui reste omniprésente dans notre société et qui prend racine au sein de toutes les sphères de la vie. Concernant le carré féministe, bien que je milite au sein d'une association féministe, je reste indépendante, et je rejoins la marche au milieu des *hirakistes* sans distinction ni inscription aucune : aujourd'hui je peux marcher à côté des socialistes, demain à côté des communistes, cela ne fait de moi ni une socialiste, ni une communiste, mais une citoyenne indépendante, à part entière, qui se bat aux côtés des diverses minorités.

Dans la rue, pendant les marches, comment a été comprise l'affirmation spécifique des féministes dans la rue ? Certains « progressistes » disaient qu'il fallait être avant tout unis contre le système et que ce n'était pas le moment. Qu'en penses-tu ?

> Oui certes, et c'est de loin ma plus grande déception aussi bien en tant que personne humaine qu'en tant que citoyenne. On ne cesse de nous répéter que « ce n'est pas le moment » et ce, depuis l'indépendance. Cela dit, ayant appris de l'histoire, nous ne laisserons pas les erreurs passées se répéter. Nos revendications s'inscrivent aussi bien dans l'urgence que dans la survie. Il n'y a pas de démocratie sans égalité sinon c'est une grosse farce. Alors à un moment il faut arrêter : et que ceux qui viennent contrecarrer nos revendications s'informent sur le sens que véhicule la démocratie.

Le combat reste rude, car affirmant des opinions qui ne s'inscrivent dans aucun courant de pensée en Algérie, on se sent déjà très seule. Mais de là à voir des pseudos progressistes taire les revendications les plus élémentaires, c'est extrêmement enrageant.

Quelle est la situation actuelle des femmes en Algérie ?

> Elle est difficile et violente. La récente et terrible agression de neuf enseignantes à Bordj Badji Mokhtar en porte le témoignage. La violence à l'encontre des femmes est un problème universel qui touche des millions d'entre elles à travers le monde, quelle que soit leur culture, leur appartenance sociale ou leur niveau d'instruction.

Nous avons même des difficultés à faire reconnaître le mot « féminicide ». Il doit être reconnu dans les médias. C'est aussi mon combat, en tant que journaliste et que féministe….

La multiplication des enquêtes sur cette réalité, la pression des mouvements de femmes et des associations des droits humains pourraient conduire à des progrès importants de la législation si la mobilisation était plus forte, si nous étions mieux soutenues.

En Algérie, les données existantes sont rares et tout à fait parcellaires. Quelques statistiques existent néanmoins, et proviennent du monde associatif. Celles-ci ont fourni des informations montrant qu'ici, comme ailleurs, c'est au sein de l'espace familial que les femmes sont le plus exposées à diverses formes de violence. Le Code de la famille condamne les femmes dans et hors la cellule familiale à être mineure à vie. Par exemple, l'inégalité dans l'héritage ; la femme n'ayant droit qu'à une petite part, fait que sa situation économique n'est « presque » jamais égale à celle d'un homme. Il ne lui reste que l'autonomisation, la conquête de l'indépendance économique, et il faut beaucoup de courage pour sortir de son foyer, faire de longues études et travailler par la suite. La plupart finissent par se marier sous différentes pressions d'ordre économique et social et deviennent des outils de reproduction. C'est le principe même du patriarcat. Une autre étude montre que l'Algérie a le plus grand taux de femmes ingénieures dans le monde alors qu'il n'y a que 18 % de femmes sur le marché du travail.

On pourrait parler de 3 grands moments historiques de la lutte des femmes algériennes, celui des Moudjahidat, de la génération « vingt ans baraket », et la tienne, celle des réseaux sociaux, de l'hyper- connectivité. Quel est votre lien avec ce passé, somme toute, récent ?

Pour ma part, je suis descendante directe de la génération qui a scandé dans le temps « abrogation du Code de la famille » plutôt que de celle qui a scandé « amendement ». Il n'y a pas d'amendement possible dans ce qui est un code du mépris. Je regrette que ceci ait créé des fissures dans le mouvement féministe algérien. Après toutes ces années passées, et après les expériences vécues, certaines s'escriment encore et en vain à obtenir des modifications à la marge. La situation des femmes ne s'est pas vraiment améliorée. Il y a donc continuité avec l'action de « vingt ans barakat » (vingt ans de code la famille ça suffit) entreprise par les associations *SOS femmes en détresse* et *Tharwa N'Fadhma N'Soumer*, dont je fais partie.

Y a-t-il de nouvelles problématiques féministes ? De nouvelles revendications ?

> Oui, bien sûr. Il y a par exemple l'émergence d'une autre lutte féministe, celle de l'Écoféminisme. Plus que jamais nous sommes

Comme indiqué dans le précédent *Monde libertaire* (n° 1830), Georges Riviere est allé à la rencontre d'une militante de l'association Tharwa N'Fadhma N'Soumer, Iss.

confronté·e·s à des crises systémiques dont l'origine et les racines sont profondes, et il y a la nécessité dans laquelle nous nous trouvons d'y apporter une réponse. Cette crise structurelle compromet gravement les systèmes écologiques qui rendent la vie possible. Cela représente une grave menace pour les moyens de subsistance et les droits des peuples. Nous savons que lorsque les systèmes hydriques sont menacés, le droit fondamental à l'eau l'est également. Lorsque les monocultures augmentent, la biodiversité est perdue ou lorsque les changements climatiques sont exacerbés, la production alimentaire est menacée. Nous devons démanteler le système d'oppression et d'exploitation qui se reproduit aussi dans la nature. Ce qui est nouveau c'est que nous faisons le lien entre la domination patriarcale, sa violence, son mépris, et la domination incontrôlée, productiviste, en un mot capitaliste, sur la nature.

Tu fais partie d'une association, laquelle ?

> Oui, comme je vous l'ai dit, je fais partie de l'association féministe *Tharwa N'Fadhma N'Soumer* (vous avez dit qui était cette femme). Elle a été créée par deux infatigables militantes féministes, Ourida et Yasmina Chouaki en 1997 pour l'abrogation du Code de la famille et l'instauration de lois civiles et égalitaires.

Depuis près de deux années nous avons amené une nouvelle forme d'organisation qui est innovante en Algérie. Beaucoup d'associations sont organisées sous un mode très hiérarchique et pyramidal. Nous, nous nous sommes organisées en bureau collégial, avec une présidence tournante, ce qui permet aussi aux nouvelles militantes de s'affirmer dans la lutte et d'acquérir certains mécanismes aussi bien sur le terrain qu'en ayant accès aux formations à l'instar des « anciennes ».

Y a-t-il de nombreuses associations féministes ? Existent-elles sur tout le territoire ? Quelles sont leurs différences ? Travaillent-elles ensemble ?

> Oui, certainement, il existe de nombreuses associations féministes sur le territoire algérien, la différence la plus flagrante qui existe entre ces associations, comme je l'ai dit, est liée aux revendications concernant le Code la famille ; certaines sont radicales et réclament son abrogation pure et simple, tandis que d'autres optent pour la réforme en revendiquant par exemple simplement l'abrogation d'articles de loi. Or c'est l'existence même de ce code qui légitime l'écrasante domination du patriarcat.

Notre association travaille énormément en collaboration avec l'association féministe FARD *Femmes algériennes revendiquant leurs droits,* présente à Oran, ou encore l'association féministe *Assirem yellis n'Djerdjer* de Tizi-Ouzou qui partagent les mêmes valeurs et les mêmes revendications.

Tu te définis comme anarchiste. Je connais peu de personnes qui se définissent comme telles en Algérie. Ça veut dire quoi pour toi ? Ça ne doit pas être évident.

> Le chemin est très long pour l'être véritablement, mais j'y travaille et je tends vers cette philosophie de vie car elle constitue pour moi la solution à tous nos maux. Depuis le temps nous voyons les dommages engendrés par l'organisation verticale de la société, et l'humain ne cesse de courir vers sa propre fin en restant sur des positions ravageuses.

Être anarchiste et féministe en Algérie *« Anarcha-féministe »* est une lutte quotidienne puisque cette fraction de la terre est le berceau de tout ce que l'anarchie réprouve, cela signifie, se préparer à une certaine solitude : je parle de la solitude de l'esprit.

Comment t'es-tu informée de cette philosophie politique ? Il n'y a pas de courant politique anarchiste en Algérie ?

> La première fois que j'ai entendu parler d'anarchisme j'étais encore adolescente. Amoureuse invétérée de l'érudition, le *savoir* sous toutes ses formes, durant mes activités de recherche, j'ai rencontré cette philosophie qui m'a, sur-le-champ, entièrement conquise. À mesure que je lisais entre histoire et définitions en passant par des figures telles que Louise Michel, Élisée Reclus, Bakounine et bien d'autres encore, en me documentant sur ce qu'était cette notion jusqu'alors ignorée, j'ai cessé de me sentir seule.

En Algérie bien que j'aie déjà croisé sur mon chemin certaines personnes qui se définissent comme anarchistes, je n'ai à ce jour rencontré aucun courant politique qui s'inscrit dans cette vision.

Quel lien fais-tu entre féminisme et lutte des classes ?

> Le féminisme aspire à s'affranchir de l'assujettissement au système patriarcal qui constitue de loin la toute première hiérarchie et manifestation dans la société algérienne de la domination des hommes sur les femmes. Ainsi, le combat contre le patriarcat pour l'émancipation des femmes est indissociable de toutes les luttes contre l'exploitation de l'humain par l'humain, contre l'oppression économique, l'État et contre le système en place qui gangrène le pays depuis l'indépendance. La liberté, la justice sont un tout qui ne peut-être fragmenté.

Quel lien fais-tu entre anarchisme et féminisme ?

> À mon sens, anarchisme et féminisme sont intrinsèquement liés puisque les deux contestent toute forme d'assujettissement de hiérarchie et de domination entre une personne humaine sur une autre personne humaine. L'Anarchie prône un processus de prise de décision qui se veut égalitaire, participatif, et consensuel. Le féminisme lutte contre l'oppression et la domination des femmes par les hommes et pour l'affranchissement de celles-ci en instaurant l'égalité entre les sexes. Aussi, le féminisme insiste pour que le processus de prise de décision soit délibératif et consensuel. Pour ces raisons, l'anarchisme ne peut faire entorse au féminisme et vice-versa.

Georges Riviere
Iss avec la participation d'Amina

L'impossible changement de paradigme ?

La croissance économique, indissociable du capitalisme qui a besoin de toujours plus et ne connaît pas de limite, nous mène au fond du gouffre. En exterminant la nature et les êtres vivants, nous sommes en train de nous autodétruire. Et les fortunes des quelques nantis du système, accumulées principalement par la confiscation des richesses universelles, se font de plus en plus odieuses et indécentes face à l'augmentation exponentielle de la misère et de la pauvreté dans le monde. Pourtant…

GÉBÉ

… pourtant c'est l'immobilisme

Érigée en dogme, la croissance économique semble à l'humain moyen le seul modèle viable. Le capitalisme est devenu bien plus qu'un système économique : c'est une manière de vivre qui s'impose aux populations contemporaines. Tout passe par l'argent et les normes, et la vie simple n'existe quasiment plus.

La surconsommation et la suroccupation ne semblent pas l'être. Il est normal aux yeux du citoyen ordinaire de dépenser quotidiennement autant d'argent et d'énergie. La surconsommation de nourriture superflue et d'objets inutiles permet de se sentir exister par le plaisir qu'elle procure. La suroccupation par le travail, les activités inutiles, les loisirs et le divertissement permet de ne pas penser. Surconsommation et suroccupation sont ainsi l'échappatoire aux vraies questions existentielles.

Le système dominant rehausse son estime personnelle par la réussite sociale, la compétition et le sentiment de puissance, et entretient la croyance que l'accumulation d'argent et de biens mettront à l'abri et préserveront des catastrophes. Les classes moyennes vivent bien et la plupart des gens peuvent assouvir leurs besoins vitaux. Alors pourquoi se faire peur et gâcher son pseudo-bonheur en évoquant les maux de notre monde ?

À défaut de développer une vraie personnalité unique, notre modèle de société donne à l'individu ordinaire une pseudo-personnalité banale, plus malléable et corvéable donc. On préfère paraître (modes, voitures, avions, croisières, propriétés, technologies, modernisme…) qu'être (réfléchir et agir).

De la sorte, l'ordre établi apporte aux lambdas l'amnésie et la tranquillité. On sait qu'on détruit la planète et le vivant, mais…

… mais ce n'est pas facile de changer

Et encore faut-il le vouloir, car on préfère souvent se déresponsabiliser et rester ainsi dans l'enfance et la pseudo-normalité, ou faire comme les autres et satisfaire ainsi son désir de mimétisme. C'est que penser et réfléchir à son existence et à notre monde, c'est compliqué et fatiguant. Le lambda préfère alors mettre son cerveau sur *Off* en jouant à des jeux vidéo débilitants ou en regardant des programmes télévisuels abêtissants. Lire ? Ah non, je n'ai pas le temps !

Les habitudes rassurent et l'inconnu fait peur. On a peur de se tromper et que les choses empirent. Et puis, il n'existe pas de programme tout fait, *clefs en main*, pour le changement. Celui-ci peut alors sembler impossible ou utopique. D'autant plus que les mouvements pour le changement radical de paradigme restent encore trop minoritaires.

De plus, avouer que l'on s'est trompé durant des années est difficile. Cela pourrait entacher son estime personnelle et nous éloigner de notre famille, de nos ami.es, de nos proches et de personnes qu'on aime.

Le changement implique un important travail sur soi. Il demande du courage, de la confiance en soi, des efforts, et d'en

prendre le temps. C'est pour toutes ces raisons qu'il n'est pas facile de changer, mais l'essentiel est déjà d'emprunter**…**

… emprunter la voie du changement par la prise de conscience

S'interroger sur la marche du monde et l'état de notre planète, ainsi que se remettre en question et dépasser ses propres peurs conduit déjà à changer soi-même. Et si notre changement intérieur s'amorce, alors nous serons en mesure de débuter un réel changement collectif.

Un des premiers vecteurs du changement est de collaborer le moins possible au système établi, et à terme, de ne plus y collaborer du tout. L'insoumission, la désobéissance, le boycott… sont autant d'armes dont nous disposons pour entraîner sa chute, bien plus que manifestations et pétitions.

Un des autres vecteurs déterminants du changement est de rejoindre ou de créer des alternatives : des lieux où l'on s'informe, développe nos connaissances et pense une autre société, décroissante, libertaire et auto-organisée.

Au fur et à mesure que les préoccupations écologiques et sociétales grandissent, ces formes d'actions émergent. Le ralentissement général dû à la pandémie sanitaire toujours en cours a montré à de nombreux sceptiques ses bienfaits sur l'environnement. Et avec lui, la décroissance et la simplicité volontaire ont gagné du terrain. De même que les récentes indignations envers les violences policières et les écarts toujours plus vertigineux entre les plus riches et les plus pauvres ont participé à une certaine prise de conscience d'une partie des populations.

Seul un vrai changement radical de paradigme, épousant une orientation municipaliste/fédéraliste éco-libertaire, sera efficace et nous empêchera de finir au fond du gouffre. Et celui-ci ne pourra venir que de personnes justes, libres et autonomes. Étant donné que ces dernières sont, pour le moment, loin d'être assez nombreuses et influentes dans notre société**…**

… ce n'est pas gagné !

Certes, beaucoup se disent écologistes, mais sans se dire pour autant anticapitalistes, ce qui est un non-sens total. Beaucoup comprennent aussi qu'une redistribution plus équitable des richesses réduirait les inégalités et résoudrait ainsi bien des problèmes, mais sans remettre en cause le schéma dominant et leurs modes de pensée.

Monsieur Tout-le-monde peine déjà à résoudre ses propres problèmes, qu'il tente d'ailleurs le plus souvent d'effacer, alors quant à résoudre ceux du monde… il y a un monde. Il ne cherche pas non plus les causes profondes de ses propres comportements néfastes, car il est trop fainéant pour y réfléchir, et encore plus fainéant pour penser autrement. La tête dans le guidon ou nonchalamment, il poursuit sa petite existence pépère et remplie de vacuité.

On perpétue de manière irréfléchie et irrationnelle les tares du capitalisme : le besoin de chefs et de guides, l'égoïsme, les dominations, les exploitations, la possession, les peurs, etc. C'est

ILLUSTRATIONS : L'AN 01
ÉDITIONS DU SQUARE, 1972

pourquoi, le lambda, qui manque de réflexion, de liberté et d'autonomie reste trop dépendant du système dominant, et accepte servilement et docilement, en conscience ou non, que celui-ci le déshumanise et le robotise. Combien attendent tranquillement que le monde s'effondre, en espérant qu'ils/elles ne le verront pas s'effondrer, tout en croyant faussement que sa reconstruction sera forcément meilleure ?

Pointons du doigt les grands médias aux ordres des puissants et le système éducatif façonné par ces mêmes puissants, largement responsables de la perpétuation des tares du capitalisme qui ne sert que les desseins d'une oligarchie toujours plus gourmande et arrogante. Cependant, ne cachons pas que la faute première revient à l'être humain, du moins à toutes celles et à tous ceux qui ne font rien pour le changement, et qui, individuellement ou collectivement, restent encore trop vides de sens.

Toutefois, un espoir**…**

… un espoir existe bel et bien. Sachons le porter !

Frédéric Pussé
Fédération anarchiste Moselle/Luxembourg

Cet article m'a été inspiré par celui paru dans le numéro 480 (été 2019) du mensuel *Silence*, intitulé « Pourquoi la décroissance rencontre-t-elle si peu d'écho ? » rédigé par Jean-Claude Decourt (réalisateur utopimages.fr), que je remercie, ainsi que *Silence*.

Paysannerie et révolution

Le rôle des paysans dans les mouvements révolutionnaires a souvent été minoré, voire nié, en tout cas déconsidéré. À commencer par la Révolution française où (jacobinisme oblige) la ville décidait et la campagne devait suivre les injonctions de la nouvelle classe aux commandes du pays.

On verra souvent penseurs et historiens opposer la ville présentée comme lieu de progrès à la campagne perçue comme arriérée et source de régression. Marx lui-même dans sa brochure *Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* (parue en 1852) ne décelait pas chez les paysans une aptitude à l'action autonome (il reviendra heureusement sur ce jugement au fil des années et de ses écrits). Évidemment les anarchistes trouveront plus leur compte dans les écrits de Kropotkine.

À l'heure où le monde paysan traverse un bouleversement entre industrialisation à outrance et retour à des modes de culture et élevage à échelle humaine, entre mondialisation et circuits courts, il est indispensable de repenser la place de la paysannerie dans une société future débarrassée du capitalisme. Mais le monde paysan est-il révolutionnaire ? Quel a été son comportement lors des grands bouleversements notamment depuis ces derniers siècles ? Nombre d'ouvrages ont déjà été publiés sur le sujet, encore faudrait-il avoir une sorte de *digest* de différentes analyses sur cette thématique.

Ça tombe bien, une revue a eu cette idée : il s'agit de *Contrelittérature* qui a publié en avril dernier son numéro 4, intitulé « Terre et Liberté ». Avec un titre pareil, ça ne peut que nous interpeller : de ce slogan dû à l'anarchiste mexicain Ricardo Flores Magón, en passant par le titre du journal de la Fédération anarchiste ibérique (FAI), jusqu'au film de Ken Loach (*Land and Freedom*), c'est de révolution dont il s'agit, et plus particulièrement de l'apport du monde paysan qui revendiquait : « *La terre à ceux qui la travaillent* ». Et le sommaire de *Contrelittérature* est prometteur, de même que la liste des auteurs dont certains sont bien connus dans nos milieux, jugez-en :

Augustin Thierry : *Histoire véritable de Jacques Bonhomme.*
Michel Maffesoli : *De l'histoire au destin, l'enracinement dynamique.*
Alain Santacreu : *Un arbre sur la talvera*[1].
Joan Bodon : *La talvera.*
Georges Lapierre : *La braise et la flamme : le Mexique indien.*
Michaël Löwy : *Millénarisme, anarchisme et révoltes paysannes.*
Frédéric Reichling : *L'esprit révolutionnaire de la paysannerie.*
Dominique Temple : *La réciprocité paysanne. Des origines à nos jours.*
Domingo Adame : *Le théâtre indigène et paysan au Mexique.*
Didier Dantal : *Le corps paysan de Gustave Roud.*
Raphaël Juan : *Semailles pour les temps présents.*
Nashtir Togitichi : *Paysannerie : extinction ou renaissance ?*
Hervé Rostagnat : *La « lettre au paysan » de Jean Giono.*
Frank Mintz : *Tradition révolutionnaire de la paysannerie russe.*
Frank Mintz : *Espagne révolutionnaire : luttes de la paysannerie.*

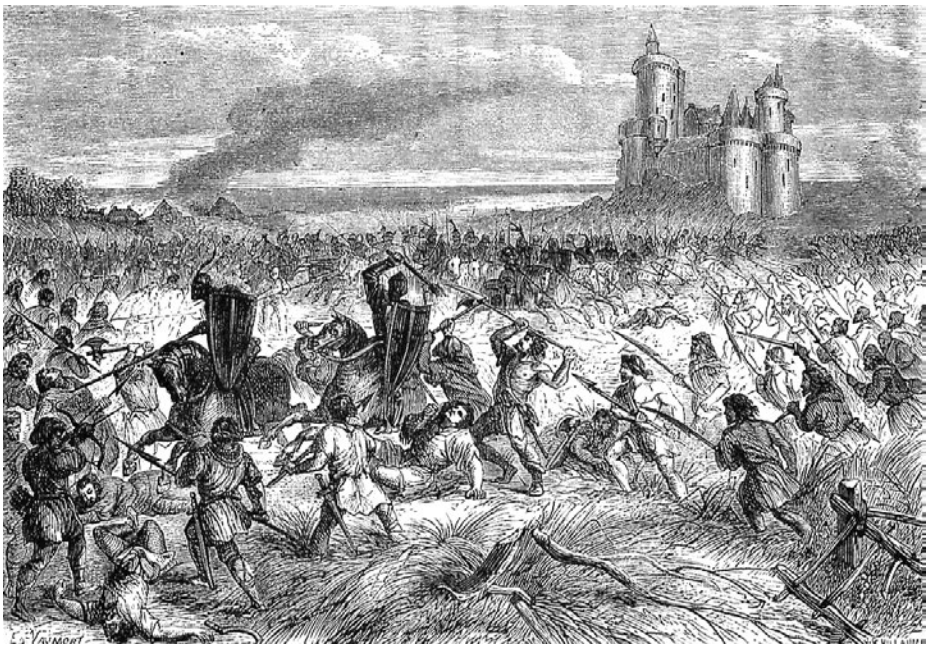
Autant dire que nous avons là un parcours des luttes paysannes à travers les temps, du Moyen Âge en France jusqu'à nos jours au Chiapas (Mexique).

Contrelittérature n'est pas une revue anarchiste, et son directeur de publication, Alain Santacreu (auteur du chapitre Un arbre sur la talvera) ne l'est pas non plus mais sa démarche est plus qu'intéressante, qu'on en juge par sa façon (humble et modeste) de se présenter sur son site : « Ce site témoigne des strates de ma trajectoire intellectuelle, depuis la naissance de *Contrelittérature*, à l'orée de ce siècle, jusqu'à nos jours. Les textes qui semblent en contradiction avec mes prises de position actuelles peuvent donc s'expliquer par mon itinéraire personnel et les impasses idéologiques et religieuses où je me suis parfois fourvoyé. Aujourd'hui, le projet éditorial de la revue *Contrelittérature* porte sur une critique radicale et transdisciplinaire de toutes les formes de pensée de l'oppression dans les domaines religieux, artistique, philosophique et politique. Pour plus de clarté, les articles de la période présente sont répertoriés sous la rubrique « talvera ».

Ce quatrième numéro de *Contrelittérature* aborde donc les rapports monde paysan/révolution. Dans l'espace qui m'est imparti dans cette rubrique, je ne vais évidemment pas pouvoir rendre compte de tous les écrits des différents auteurs ; j'en ai choisi certains, arbitrairement je l'avoue, qui ont particulièrement retenu mon attention.

Jusqu'aux années 1950, les paysans constituaient dans la plupart des pays la grande majorité de la population. Pas étonnant qu'on les trouve en masse participant à tous les grands bouleversements révolutionnaires du XX[e] siècle (révolutions mexicaine, russe, espagnole, chinoise, cubaine…), c'est le corps de l'analyse de **Michaël Löwy** qui nous explique que loin de n'avoir aucune aptitude à l'autonomie, la paysannerie pour lutter contre le capitalisme, a su imaginer un autre type de société (l'exemple le plus concret qu'il cite étant celui de l'Espagne 36).

Frédéric Reichling lui, remontant au Moyen Âge, se réfère aux analyses de James C. Scott et David Graeber (entre autres) pour dénoncer « l'exploitation de la force de travail des paysans par une ou des classes parasitaires… (la noblesse, l'appareil ecclésial, l'État moderne naissant) ».



***LA JACQUERIE*, GRAVURE DE ED. VAUMORT ET J. GUILLAUME 1886**

Reichling rappelle les révoltes, le passage à l'action armée, les émeutes des paysans quand leurs doléances n'étaient pas entendues, leur créativité pour se doter d'une organisation égalitaire et en lien avec les ouvriers des villes (comme dit-il, les Makhnovistes en Ukraine pendant la révolution russe de 1917-1921).

Pour rester dans cette révolution russe, **Frank Mintz** nous parle du mouvement dirigé par le socialiste révolutionnaire Antonov dans la province de Tambov ; il revient bien entendu lui aussi sur le mouvement makhnoviste dans Gouliaï-Polé qui luttait pour « un système soviétique authentique », pour des « soviets ouvriers libres ». Bien évidemment ces mouvements et leurs slogans ne pouvaient qu'entrer en conflit avec les dirigeants bolcheviques, ce que **Frank Mintz** souligne bien en nous livrant quelques extraits de documents de l'époque, et en nous renvoyant dans ses notes à des ouvrages sur le sujet.

Hervé Rostagnac en abordant Jean Giono, insiste, lui, sur la transformation de l'agriculture conviviale en agriculture capitalistique et intensive, sur le rejet d'un communisme (autoritaire) qui n'est qu'un « capitalisme d'État constitué de la même démesure que le capitalisme privé ». Il nous rappelle que « l'apologie du travail, de la terre, voire de la famille » chez Giono, n'avait bien sûr rien à voir avec la « révolution nationale » des pétainistes. La Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix de Giono était un appel à la révolution pacifique et individuelle.

Nashtir Togitichi, psychologue et thérapeute dans le médico-social et également poète nous gratifie d'une analyse sur Paysannerie : extinction ou renaissance ? où il passe à la moulinette industrialisation de l'agriculture, PAC (Politique agricole commune), mondialisation, pour redonner une place centrale à la paysannerie et sa résistance à l'agro-industrie contrôlée par les multinationales. Pas étonnant que Togitichi ait contribué récemment à la relance du titre-phare des années 70 : La Gueule ouverte (le journal qui annonce la fin du monde).

S'il est un pays où paysannerie et révolution sont intimement mêlées c'est bien le Mexique. **Georges Lapierre** évoque les luttes paysannes qui s'y sont déroulées au début du siècle dernier avec Emiliano Zapata jusqu'aux combats actuels des indigènes du Chiapas, en soulignant que ceux-ci ont défendu le plus souvent les armes à la main ce qui les constituait : « leur territoire, leurs terres, leurs coutumes, leur manière de voir, leur société ». Et leur langue bien entendu. Pour ces « Zapatistes », la vie ne repose pas sur l'argent même s'il existe toujours, mais sur la notion de communalité, c'est-à-dire « l'art de vivre ensemble », reposant sur un ensemble de règles (que tous respectent) établies par la collectivité ; là encore on est loin de l'État centralisateur.

Cette thématique de « Terre et Liberté » ne serait pas complète sans une évocation des luttes paysannes dans l'Espagne révolutionnaire. C'est bien entendu l'ami **Frank Mintz** qui s'y est collé dans le dernier chapitre de la revue. Rappel historique, forces en présence, description du fonctionnement concret des collectivités… Frank Mintz a déjà consacré nombre d'ouvrages à la révolution espagnole ; en une quinzaine de pages il parvient ici à nous résumer l'esprit et l'ambiance qui régnaient dans les villages collectivisés et autogérés de l'Espagne 1936/39.

En guise de conclusion, je vous livre la quatrième de couverture de ce riche numéro 4 de *Contrelittérature*.

« ***L'esprit de la paysannerie irrigue notre conscience collective. Le paysan est le véritable sujet révolutionnaire de la société humaine car la terre est la matière de l'histoire où s'affrontent perpétuellement les forces antagonistes de l'être et de l'avoir. Il est le porteur des principes de la liberté et de la solidarité. Il éprouve dans son corps l'appartenance humaine à l'équilibre universel de la nature. L'infériorisation du statut paysan par la parole politique et religieuse a suscité les mouvements millénaristes et les jacqueries qui ont traversé l'histoire, depuis les révoltes paysannes médiévales jusqu'aux révolutions latino-américaines contemporaines. Contre l'agriculture écocidaire de notre temps, la résistance des derniers paysans invente une progressivité archaïque : un enracinement dynamique, une ultime noblesse d'être.*** »

Ramón Pino
Groupe anarchiste Salvador Seguí

Pour commander le n° 4 de *Contrelittérature* prix de vente 13,50 € :

Alain Santacreu
L'Ancien Presbytère
28 170 Saint-Ange

ou Librairie Publico
145 rue Amelot
75011 Paris

1. La *talvera* désigne, en occitan, le bord du champ qui ne pourra pas être labouré. Qui ne se soumettra pas à la charrue, donc… (ndlr)

Abus de langage

Démos et Cratos sont dans un bateau, Démos tombe à l'eau…

Quand l'abstention vient bousculer et remettre en cause ce système bien huilé que sont les élections et cette prétendue démocratie

Le concept de démocratie est détourné de son sens s'il est associé au concept d'élection et de citoyen·ne·s. L'élection et les citoyen·ne·s sont les faire-valoir de la démocratie. Seulement lorsque l'abstention devient massive et perdure, les faiseur·euse·s d'illusion s'inquiètent car cela remet en cause la sacro-sainte démocratie et leur pouvoir.

L'abstention veut dire que le peuple n'a plus confiance en la classe politique. Il a bougrement raison.

Les bonimenteur·euse.s que sont les politicard·e·s ont depuis accrédité l'idée « tenace » et ce, depuis la nuit des temps, que les élections sont tout ce qu'il y a de plus démocratiques car elles donnent le pouvoir au peuple. Ils vont même jusqu'à prétendre que c'est un devoir de voter. Mais la liberté individuelle qu'en font-ils ?

Quoi de plus antidémocratique que le système électoral et surtout lorsque plus de 67 % des personnes inscrites sur les listes électorales s'abstiennent. Cela n'empêche pas les politicard·e·s élu·e·s (sic) de dire haut et fort qu'ils/elles sont les élu·e·s de toutes et de tous. C'est une véritable mascarade.

Ils/Elles y tiennent à cette satanée démocratie

Elle est leur sésame qui leur permet de s'arroger l'autorité et le pouvoir au nom du peuple. Comme ils disent, légalement, et qu'importe, si pratiquement les trois-quarts des inscrits sur les listes électorales se sont abstenus de voter.

Pour justifier leur forfaiture, ils utilisent de plus en plus souvent le concept de « souveraineté nationale ».

C'est là où la supercherie atteint des sommets

Ils/elles parlent de la « nation » en employant le concept de « souveraineté nationale » et non de « souveraineté du peuple ». Là encore, la supercherie est manifeste dans la mesure où le concept de « nation » est vide de sens, car sans le peuple la nation n'est pas.

S'ils/elles agissent de la sorte, c'est bien parce que le peuple, ils/elles ne l'aiment pas, en ont peur, s'en méfient. C'est pourquoi, ils/elles s'ingénient à mettre tout en œuvre pour priver le peuple des moyens d'agir et le système électoral qu'il s'appelle démocratie participative, semi-directe, libérale électorale… le consiste par une « délégation ».

Ainsi, le piège de la démocratie souveraine fait que le peuple, par le biais des élections, fait des « élu·e·s » mais ne peut pas les défaire, les révoquer.

Voici quelques écrits, en 1851, de Victor Considerant extraits de *La solution ou le gouvernement direct du peuple*, ils n'ont pas pris une ride :

« ***La délégation est une impudente moquerie, un attentat honteux et déguisé sur la souveraineté du peuple, c'est-à-dire sa négation plus une hypocrisie*** […] ***La démocratie demande que la Souveraineté du Peuple devienne une réalité*** […] ***Si le peuple délègue sa Souveraineté, il l'abdique*** […] ***La démocratie ne peut donc vouloir de la délégation sous aucune forme. Ce serait vouloir en même temps deux contraires… Le peuple… fier d'être souverain, marche, le jour dit, aux boîtes électorales. Il y dépose son vote, et voilà sa Souveraineté dans des tirelires dont il n'a plus la clef. Le voilà remis sous le joug. Ce souverain dépend d'une volonté extérieure à la sienne… C'est évident : dès que ce n'est plus qu'un très petit nombre qui tient le gouvernement, il y a bientôt une coterie représentative d'un parti, ou une coalition de coteries, qui devient maîtresse. Alors elle est, de fait, le gouvernement, et pour défendre le gouvernement, c'est-à-dire sa domination, il faut des lois de compression. C'est ce qu'on appelle sauver le gouvernement, sauver le pays, sauver la République, sauver la société ; on ajoute même la religion, la famille, la propriété, etc. : la sauce en est meilleure. Depuis trente ans, nos assemblées législatives n'ont guère fait autre chose que de sauver le pays, c'est-à-dire de faire des lois de compressions et répressives, c'est-à-dire de se donner des armes pour défendre le gouvernement de leur parti, contre les agressions des autres partis qui, naturellement, veulent sans cesse, eux aussi, s'emparer du gouvernement du pays, toujours pour sauver le pays, cela va sans dire.*** »

Quand l'abstention vient dérégler le système politique et remettre en cause cette sacro-sainte démocratie

La montée de l'abstention devient de plus en plus insupportable pour la classe politique. Elle est la démonstration de la défiance du peuple à l'égard des politicards qu'ils/elles soient des élu·e·s de proximité comme ils/elles disent (maires, conseillers départementaux ou régionaux mais également des députés…) L'abstention c'est la volonté de dire non, de ne pas déléguer à qui que ce soit d'agir à sa place. Les abstentionnistes sont des personnes éminemment responsables. Ils/elles n'ont pas besoin qu'on leur tienne la main.

Alors les politicard·e·s s'activent encore et encore pour tenter de relooker « Dame démocratie ». Il s'agit encore une fois de donner l'illusion et, ils/elles ne manquent pas d'idées…

“ La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu’elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale et la volonté générale ne se représente pas. ”

Jean-Jacques Rousseau

Ils/elles partent du principe que le peuple est inculte et n’a donc pas les qualités requises pour se gouverner seul (sic.) Quel mépris !

Qu’il n’a pas le temps de se consacrer à la chose publique ; son temps, il l’emploie à travailler et donc à créer les richesses dont il est dépossédé.

Alors, les politicard·e·s à coups de leurres, vont lui donner l’illusion qu’en échange ils lui donneront les moyens d’être partie prenante de l’élaboration des décisions politiques mais en réalité, ils/elles l’enchaîneront d’une façon toujours plus pernicieuse.

Leurs têtes pensantes sortiront de leur chapeau, la démocratie semi-directe

Il s’agit de lui donner l’illusion qu’ils vont partager le pouvoir. Seulement, le peuple n’a pas la possibilité d’être force de proposition tout étant encadré par ses représentant·e·s.

Le veto populaire dit que le peuple a le droit et les moyens de s’opposer à la mise en vigueur d’une loi votée par le parlement. Pétition…

L’initiative populaire ou référendum, en principe, peuvent permettre au citoyen d’obliger le parlement à légiférer dans un domaine déterminé. La procédure s’enclenche grâce à une pétition d’un certain nombre de citoyens.

Le référendum peut permettre sous diverses formes d’associer le peuple à l’exercice du pouvoir…

Seulement toutes ses mesures sont viciées dès le départ car encadrées, contrôlées par des « élu·e·s. Et je ne parle pas des conditions à réunir pour qu’il voie le jour.

Le veto populaire doit faire l’objet d’une pétition d’au moins 50 000 signatures et être suivi d’une consultation référendaire. En France pour déclencher le RIP (référendum d’initiative populaire) sur la proposition de loi affirmant le statut de service public national des aérodromes de Paris, il faut recueillir le soutien de 10 % des électeurs, soit 4, 7 millions de signatures.

La convention citoyenne, : là encore, l’initiative ne pourra venir du peuple mais bien du pouvoir qui lorsqu’il est en difficulté réunira les partenaires (sic) pour un semblant de discussion et d’échanges pour donner le change !

La convention citoyenne pour le climat qui a regroupé 150 personnes (tirées au sort) en octobre 2019, après huit mois de travail, d’auditions et de débats a formulé 149 propositions.

Sur les 149 propositions, 134 mesures préconisées ont été rejetées par le gouvernement. Ce dernier a détricoté le travail réalisé par les membres de la convention, le projet de loi a été vidé de sa substance : rien sur la taxe carbone ainsi que sur le nucléaire. Ou encore dénaturé et repoussé aux calanques grecques, alors qu’il y a urgence comme pour :

> la création du « score carbone » sur tous les produits de consommation qui a été décalée à dans cinq ans ;

> la taxe sur les engrais azotés, si elle est un jour mise en place, le sera à l’horizon 2025 !

> le malus poids pour les véhicules polluants qui avait été fixé à 1800 kilos est passé à 1400 kilos dans la loi de finances 2021 ;

> la taxe sur les dividendes des grandes entreprises et la modification du préambule de la constitution sont retoquées…

Rappelez-vous !

En ce qui concerne le référendum d’initiative gouvernementale concernant la ratification de la constitution européenne en 2005, à la question « *Approuvez- vous le projet de loi qui autorise la ratification du traité établissant une constitution pour l’Europe ?* » Le Non en France a recueilli 54, 68 % des suffrages exprimés.

Eh bien, le gouvernement français sous la présidence de Sarkozy s’est essuyé les pieds sur les bulletins de vote et ratifié le traité, sous la forme dite traité de Lisbonne, le 8 février 2008, avec la complicité des députés et des sénateurs qu’il avait réunis pour un « Congrès » au château de Versailles, le 4 février 2008, tout un symbole !

Les chenapans peuvent faire pire pour sauver leur pouvoir qu’ils sentent menacé. On peut entendre dans les arrière-cuisines de la politique (assemblées, Élysée, médias et autres gargotes) des propos inquiétants qui pourraient porter atteinte aux libertés comme : rendre le vote obligatoire et si cela ne suffisait pas, infliger des amendes aux récidivistes…et pourquoi pas la prison !

Les peuples ne seront libres que lorsqu’ils n’auront plus de maîtres sous aucune forme.

Justhom

Sexe, genre et transactivisme

Grâce à Tradfem, site de traduction de textes féministes, nous avons pu avoir accès au dernier ouvrage de Kajsa Ekis Ekman, journaliste et autrice anarchiste, féministe, suédoise.

Nous connaissions déjà et avions apprécié, en 2013, *L'être et la marchandise. Prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi*[1]. L'ouvrage *Sur l'existence du sexe*[2] poursuit cette réflexion sur « mon corps est à moi » et contre la marchandisation du corps à l'heure où des féministes sur le plan international luttent contre les transactivistes. Le *Women's Human Rights Campaign* (WHRC) est un groupe de femmes bénévoles du monde entier qui se consacrent à la protection des droits sexuels des femmes. La Déclaration sur les droits fondés sur le sexe des femmes[3] a été créée pour faire pression sur les nations pour qu'elles maintiennent un langage protégeant les femmes et les filles sur la base du sexe plutôt que du « genre » ou de « l'identité de genre ». Elle est signée par 260 organisations féministes dans 122 pays. Cette Déclaration se fonde sur la Convention sur l'Élimination de toute Forme de Discrimination à l'égard des Femmes (Nations unies, 1979, CEDEF/CEDAW), et sur la Déclaration sur l'Élimination des Violences faites aux Femmes (Nations Unies, 1993, UNDFVW).

> « Alors que vous retiriez les robes des enfants ayant un pénis, vous voulez maintenant retirer leur pénis aux enfants qui aiment les robes. »

Non pas que les militantes du WHRC soient opposées aux personnes trans, et donc transphobes, mais que parmi les personnes trans, certains d'origine homme s'activent contre les droits des femmes et des enfants en développant une disqualification du féminisme et s'inscrivant dans une industrie très lucrative au mépris de la santé des enfants. Promouvoir chez des enfants la transition de sexe, c'est méconnaître qu'un enfant est en train de se construire sur une identité mouvante : qu'en sera-t-il à l'âge adulte de son désir de changer de sexe, quand il pourra de lui-même faire ses choix ? Rappelons-nous, et merci à Christine Bard pour ses livres sur l'histoire de la jupe et du pantalon, que des hommes ont porté robe et jupe pendant très longtemps et que certains en fonction de leur culture ou de leur religion s'habillent encore ainsi. Mais la phrase de Kajsa Ekis Ekman nous renvoie à ces réactions qui traitent les féministes de transphobes.

Au niveau international, le genre désigne « *les rôles, les comportements, les activités et les caractéristiques qu'une société donnée, à une époque donnée, considérés comme appropriés pour chacun des deux sexes (…) Ces caractéristiques, opportunités et modèles relationnels sont construits socialement et sont inculqués par les processus de socialisation.* » (Gender Equality Glossary, UN Women).

Kajsa Ekis Ekman affirme que tout individu·e a aussi un sexe. « *Le nouveau discours sur le genre conserve les concepts féministes de base mais les évide pour y substituer leur contraire. Le concept de construction sociale demeure et les signaux appartenant à la critique féministe de la société et le concept de sexe inné demeurent et signifient quelque chose de fixe et d'éternel. Mais leurs places se sont interverties. Maintenant, c'est le genre qui devient le véritable sexe. La féminité n'est plus un utérus, mais des boucles et des poupées roses ; la masculinité n'est plus un pénis, mais des guerres et des machines. Et les rôles de genre, dit-on maintenant, sont innés dès la naissance.* » Si la critique féministe et pro-féministe reste pertinente quant au genre social, construction qui oriente bon nombre de nos comportements et qui permet au capitalisme de s'associer en se renforçant mutuellement au patriarcat, le concept « théorique » d'identité de genre reste incompréhensible et problématique, notamment pour les enfants.

Identité sexuelle et identité de genre ?

La recherche de l'essence du soi existe probablement depuis que l'humain existe. La question de la relation entre le corps et l'esprit et de ce qu'est l'identité continuera d'être débattue. L'explication la plus probable s'est affirmée au fil du temps dans une interaction dialectique entre la nature et la culture. L'affirmation selon laquelle le genre est une partie innée de l'identité d'un individu est controversée. Certains prétendent que le sexe est inscrit dans le cerveau, malgré l'absence de soutien scientifique et empirique pour cette affirmation. La définition de l'identité sexuelle est extrêmement floue. Cependant, les chromosomes XY et XX sont associés à des organes sexuels spécifiques, aux gonades, à la capacité de développer la masse musculaire, à des prédispositions à la croissance des cheveux, etc. Aussi postmodernes que nous soyons, nous ne pouvons échapper à la réalité matérielle du sexe. Le vocabulaire de la langue a une influence, mais n'est pas le seul facteur. Les organes génitaux ne sont pas une identité, ce sont des parties du corps destinées à la reproduction, au désir, à la miction.

« *Les stéréotypes sexuels ont refait surface sans qu'on s'en aperçoive ! Mais le sexe et le genre se sont intervertis. C'est le genre qui est maintenant la réalité et le sexe qui est qualifié d'irréel. On affirme que le sexe est « assigné » à la naissance, pour en faire une construction sociale que la société imposerait à l'enfant. L'identité de genre, en revanche, est dite innée : un essentialisme de genre – le genre comme essence indépendante du corps* ». Cette inversion justifie alors de médicamenter et découper des corps sains tant pour le traitement d'affirmation de genre que de lissage de peau vieillie. Injecter des hormones à des enfants, au moment où ils se cherchent, leur impose une hor-

monothérapie à vie car sinon à l'arrêt du traitement, les désordres corporels apparaissent de façon non maîtrisable.

La politique identitaire est un produit de notre climat néo-libéral. Certes les droits des homosexuels, des lesbiennes et des femmes progressent lentement (et pas partout, loin de là) grâce aux nombreuses et longues luttes. Mais en même temps, l'industrie pharmaceutique avance à grand pas à l'affût de clients potentiels telles les personnes transgenres qui auront besoin de médicaments à vie.

Incidences sur la santé… et les droits des femmes

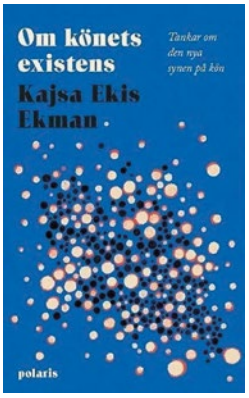
Lors du webinaire du WHRC, le 18 avril 2021, l'exemple du sport a montré que des personnes trans homme>femme sont dorénavant acceptées dans les équipes féminines : dans tous les sports de vitesse et de force, elles gagnent les premières places mais ne s'immiscent pas dans les sports gymniques, si bien que le renforcement des stéréotypes est à l'œuvre. Le traitement hormonal est pourtant interdit aux athlètes femmes, les pays de l'Est de l'Europe ayant été condamnés pour de telle pratique lorsqu'elle était visible. Mais les athlètes trans sont de plus en plus présents.

Aucune étude n'a encore été en mesure de prouver qu'un traitement de correction du sexe améliore la santé mentale des jeunes dits transgenres. Cependant, il existe des risques sur la santé. Les traitements hormonaux sont très controversés à l'échelle internationale : ils sont potentiellement sujets à des conséquences importantes et irréversibles telles que les maladies cardiovasculaires, l'ostéoporose, l'infertilité, certains risques de cancer ou de thrombose. Les jeunes trans n'aiment pas leur corps. N'est-ce pas le cas de la plupart des jeunes ? La protestation contre la puberté est classique dans une société patriarcale sexualisée. Une société qui bénéficie de plus en plus, avant tout, de l'idéalisation du corps féminin. Se sentir aliéné·e de et dans son corps n'est pas exceptionnel. Les violences, la sexualisation, les exigences en matière d'apparence peuvent être à l'origine de l'augmentation considérable des candidatures à ces interventions, pour subir un changement de sexe. Les mêmes causes se traduisent par des maladies mentales, des comportements nocifs et de l'anorexie, entre autres.

Aujourd'hui, bon nombre de réunions rassemblant des lesbiennes sont perturbées par des transactivistes (soit trans homme>femme, soit homme se sentant femme) qui se comportent socialement comme des hommes (sortir du schéma patriarcal est difficile et long) en cherchant à user de l'autorité et de la force et même à exiger et imposer des relations avec des femmes lesbiennes. Le reflet de la domination masculine jusqu'au viol !

Les normes de la société doivent changer pour que les personnes sentent qu'elles peuvent être ce qu'elles veulent être. Cela concerne sans doute peu de personnes, moins de 1%, et pourtant les transactivistes déploient des stratégies pour faire évoluer les législations : accès aux services de gynécologie et de santé pour femmes, aux services d'hébergement pour femmes violentées, aux lieux de rencontre des femmes y compris sportifs, aux associations de femmes, aux politiques d'égalisation des chances, etc. et ce, à partir du genre et non du sexe. Si bien que le genre est considéré comme quelque chose de fixe et de déterminé, maintenant non pas matériellement au niveau du corps mais à celui du cerveau. Et ce qui est stable, c'est l'identité de genre. L'essentialisme est de retour, un biologisme sans biologie, et la catégorie des femmes risque d'y perdre son sens. N'est-ce pas une arme parfaite contre le féminisme ? Ce qui demeure, cependant, c'est la logique patriarcale, avec le genre construit socialement qui discrimine les femmes : c'est pourquoi nous sommes féministes, que nous luttons contre tout essentialisme, en respectant quiconque pour ce qu'il ou elle est, mais sans se faire imposer toute domination d'où qu'elle vienne.

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard



Kajsa Ekis Ekman (2013) *L'être et la marchandise. Prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi*, M éditeur.

Kajsa Ekis Ekman (2021) *Om könets existens*, éditions Polaris. Source :

https://karenina.se/om-konets-existens-av-kajsa-ekis-ekman/

https://womensdeclaration.com/en/declaration-womens-sex-based-rights-full-text/

1er Mai 2021
retour sur un non-événement qui en dit long

Depuis la fin des « Trente Glorieuses », l'instauration de politiques néolibérales dans les Amériques puis en Europe occidentale accompagnant la financiarisation du capitalisme, la dégradation du rapport de force entre la classe laborieuse et la classe capitaliste, ont conduit les anciens syndicats d'affrontement à abandonner ce terrain pour se transformer en syndicats de « dialogue social ».

Le mouvement syndical aujourd'hui

Or, aujourd'hui, le dialogue n'est plus l'aboutissement d'une séquence d'affrontements mais un point de départ. Le discours syndical rejoint alors le discours patronal en prétendant que l'économie marchande est pourvoyeuse d'emplois et créatrice de richesses qu'il convient de répartir plus équitablement. Chacun est désormais « collaborateur » au sein de son entreprise, contribuant au « dialogue social » à travers des « diagnostics partagés » et autres stratégies managériales. Nous passons donc de l'opposition frontale et schématique de deux camps à la coconstruction d'une réflexion commune sur un intérêt général soumis à la compétitivité de l'entreprise et/ou à la sauvegarde de l'emploi.

Il ne s'agit pas de minimiser les acquis sociaux conquis par les syndicats de la classe ouvrière ni l'importance des syndicalistes de la base dans les entreprises au côté des salarié·e·s. Pourtant, même en admettant que la conquête du droit social a été le moyen nécessaire pour améliorer les conditions de vie des travailleur·se·s, cette reconnaissance du droit n'a pu exister que dans la mesure où elle était subordonnée à la reconnaissance par les prolétaires du contrat de travail dans lequel le droit à la propriété des moyens de production est déclaré inaliénable. La lutte des classes elle-même est incorporée au dispositif juridique du droit social et placée dans le contrat de travail. Ainsi, la grève est elle-même encadrée et contractualisée. Elle devient un droit. L'opposition objective entre capital et travailleurs se développa au XIXe et début du XXe siècle comme opposition de classes seulement parce que, sur sa base, se constitua socialement un Sujet collectif et révolutionnaire : le prolétariat. Durant la deuxième moitié du XXe siècle, cette lutte des classes perdit sa dynamique parce que la classe des travailleurs perdit son caractère de Sujet collectif à mesure que les travailleurs salariés furent reconnus et inclus dans l'univers de la société bourgeoise, comme des citoyens et sujets marchands jouissant d'un droit égal. De plus, le droit social a été le moyen privilégié, pour les sociétés capitalistes, de se doter d'un « État de droit », qui s'est saisi des questions relatives au travail. Par ailleurs, les droits sociaux, qui constituaient les termes de ce compromis initial dans cette société structurellement inégalitaire, sont continuellement attaqués et peuvent disparaître du jour au lendemain. Les récentes réformes sur le Code du Travail et celle à venir sur l'assurance-chômage le démontrent aisément.

À partir des années 1980, le contenu du « compromis » a changé avec l'offensive néolibérale, nécessaire pour permettre la survie du capitalisme. Ce grand tournant a eu pour objectif et pour résultat de refondre les relations salariales et de briser le cadre de négociation avec le patronat comme avec l'État. Le procès du travail a été modifié : il ne s'agit plus seulement aujourd'hui d'accomplir son travail en échange d'un salaire mais de s'impliquer en intégrant les impératifs de compétitivité de l'entreprise et du marché. Les institutions protectrices du salariat qui s'appuyaient sur une représentation syndicale sont contournées ou supprimées et le salariat subit des différenciations de statut avec la montée du chômage et de la précarité.

Il est impératif de réfléchir aux nouvelles conditions dans lesquelles la gauche anticapitaliste doit accomplir sa double tâche de défense des intérêts immédiats des travailleur·se·s et de proposition d'un projet politique d'abolition du capitalisme, imposant ses lois propres aux travailleur.se.s Cela veut dire également abolir l'État en tant qu'appareil du droit et de l'administration soustraite au pouvoir des individus.

De nouvelles tactiques de luttes

Avec le démantèlement des « acquis » sur lesquels reposaient les fondations du consensus capitaliste, le trouble s'est installé dans la « gauche ». Confrontée à sa propre impuissance, elle ne cesse de regretter le projet révolutionnaire communiste d'État et se soumet à l'ordre capitaliste qu'il faudrait

PHOTO STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP POUR LIBÉRATION

réussir à « humaniser ». Même si aujourd'hui encore les références à la lutte des classes sont utilisées en prétextant que les intérêts des travailleurs seraient incompatibles avec ceux du capital, en réalité leur compatibilité est soulignée au nom de la productivité, du site de production ou de la demande intérieure grandissante. Seuls les profits trop élevés, les délocalisations ou le capitalisme financier sont dénoncés, à l'image des slogans « *Nous sommes les 99%* » ou des propositions gestionnaires comme celles d'Attac, de la France Insoumise, du NPA voire de l'UCL. Il n'est plus question de critiquer ce qui fonde le capitalisme, à savoir la marchandise et le travail, mais seulement négocier son aménagement. La situation actuelle apparaît d'autant plus bloquée que l'idée de réforme est désormais associée à un état de régression sociale nécessaire pour sauvegarder le système capitaliste et que le communisme autoritaire a montré, sous ses différents avatars, ses défaites. À la crise de la représentation sur le terrain électoral s'ajoute la crise du syndicalisme, de plus en plus dépassé devant les nouvelles conditions et dépossédé de marge de négociation.

Les échecs successifs des derniers mouvements sociaux ont conduit certain·e·s à repenser l'action politique en estimant que seul l'affrontement direct permettra de bousculer les choses. Ils alertent la société sur les dangers du monde capitaliste, et la nécessité de dépasser la seule revendication immédiate pour interroger l'avenir face aux réflexions politiques et syndicales traditionnelles obsolètes.

Ces nouveaux mouvements, négligés ou ignorés par les organisations syndicales, ont cherché à créer de nouvelles situations où le mécontentement et la révolte peuvent s'exprimer. Le mouvement social du printemps 2016 contre la loi Travail s'est achevé sans résultat, à l'exception notoire de l'émergence dudit « cortège de tête » qui n'hésitait pas à utiliser la violence contre les symboles ostentatoires du Capital et en réponse aux violences policières.

Cependant, la dynamique du mouvement syndical a fini par s'imposer et par noyer les valeurs anti-bureaucratiques qui se manifestaient au sein des nouveaux mouvements. Le poids des stratégies et des tactiques, les rapports de force politiques, la logique intégratrice du compromis sont venus à bout des exigences des secteurs les plus combatifs. Les principes intégrateurs de la démocratie représentative et la soumission aux décisions des chefs ont finalement été acceptés, même si parfois avec des premiers « accrocs ».

Aujourd'hui, le mouvement des Gilets jaunes exprime sa défiance envers les élites dirigeantes de droite comme de gauche. Ils expriment aussi une révolte contre un système où les classes populaires doivent faire face à l'insécurité sociale et économique. Leurs manifestations se caractérisent par un refus systématique de se soumettre à une déclaration en préfecture, à une discussion avec les flics ou à une représentation. Les Gilets jaunes agissent selon une logique de proximité prenant des cibles qu'ils connaissent (banques, grandes enseignes capitalistes, médias de masse et flics) et qui incarnent les injustices subies.

Or les dirigeants autoproclamés des mouvements sociaux souhaitent des manifestations planifiées et encadrées et même surveillées par un service d'ordre pour s'assurer que « tout se passe bien », les slogans sont prévus à l'avance et tout est pensé en fonction des portes-paroles qui devront s'exprimer devant les médias. La parole des représentants l'emporte sur toute autre considération, les actions autonomes étant alors perçues comme une menace à ce qui a été planifié. Cette tendance à vouloir pacifier les mouvements populaires afin que la violence ne nuise pas à leur « travail » d'organisation et de représentation apparaît très autoritaire pour les tenant·e·s. des nouvelles formes de luttes. Cette diversité des tactiques est régulièrement une cause de tension dans les milieux réformistes et radicaux et les « événements » de la manifestation du 1er Mai 2021 n'en sont qu'un exemple patent.

Sur la violence

En tant que militant·e·s anarcho-communistes, notre but est de remplacer le système actuel par une société communiste libertaire. Cette transformation radicale de la société suppose qu'il nous faudra affronter l'État et son régime de violence institutionnalisée. C'est pourquoi nous respectons la diversité des tactiques de luttes. Toutefois, il serait bien naïf de croire que cette société dominatrice et exploiteuse va laisser sans résistance, la place au monde de justice et de liberté que nous espérons.

Pour nous, la violence de l'opprimé est nécessaire et légitime ; elle n'est pas du même ordre que celle qui opprime. Pour se libérer de la violence de l'oppression, l'utilisation de la violence est concordante avec cette finalité. Mais le discours de l'insécurité reconnaît et signale seulement un type particulier d'action violente : la violence des opprimés, la seule « illégitime ». D'ailleurs, la classe dominante fait appel à un traitement pénal de la misère et signale comme responsable la classe populaire, en occultant son propre rôle dans la genèse sociale et économique de l'exclusion. Ce discours, colporté par tous les moyens de communication de masse, donne le qualificatif « violent » à toute action qui ne rentre pas dans le moule de la protestation « citoyenne », du syndicalisme intégré, ou des autres formes de contestation politiquement correctes. Cette confusion, loin d'être due au hasard, découle de la volonté des gouvernants de les stigmatiser.

Pour nous, la révolution n'est pas une idée abstraite. C'est un processus social, collectif, qu'il faut construire et mettre ●●●

1er Mai 2021
retour sur un non-événement qui en dit long

●●● en place quotidiennement jusqu'à ce qu'on arrive au(x) moment(s) insurrectionnel(s) et expropriateur(s) qui interrompra la continuité existante. Néanmoins, la course derrière tous les mouvements contestataires et insurrectionnels ne fera pas avancer la cause de l'émancipation sociale car, sans critique, toute entreprise peut se transformer en son contraire.

La lutte pour nous

De notre point de vue, cette révolution communiste libertaire ne pourra triompher que par la participation des masses populaires et c'est cette participation qui déterminera le rapport de force. Plus celui-ci sera élevé et plus la violence sera limitée car c'est lorsque le rapport de force est élevé que les masses peuvent détruire la légitimité qui permet les conditions de leur exploitation et de leur domination. Nous pouvons penser alors que la violence cessera d'exister si nous sommes capables de construire une société non répressive.

D'ici là, il nous faut renforcer la lutte contre les violences policières et les décisions de justice abusives tout en refusant de se laisser tromper par les discours réformistes désapprouvant par avance toute forme d'action qui ne rentrerait pas dans les limites imposées par les dirigeants.

C'est pourquoi, nous continuerons de défiler en manifestation en tant que groupe anarchiste au sein du « cortège de tête » afin d'y lutter contre l'exploitation et l'aliénation que charrie la domination du système capitaliste tout en partageant nos critiques de la valeur et de la marchandise, du travail et de l'argent afin de proposer de véritables possibilités émancipées du dictat de l'économie politique.

Le potentiel révolutionnaire d'un mouvement social dépendra de sa capacité à radicaliser ses perspectives contre le travail et l'État. La condition d'exploité ne suffit pas à faire un sujet révolutionnaire. Pour s'émanciper de la logique du capital, le travailleur doit abolir sa condition et non la réaliser. Il ne s'agit pas de libérer le travail du capital mais de se libérer du travail.

***Groupe** La Révolte*

ÉPLUCHONS UN MOT…
Empouvoirement

DESSIN 1SEKTE

Le programme des Journées d'été des écologistes annonce une formation intitulée *« Boot camp écoféministe : empouvoirement, les femmes aux responsabilités. »* Si l'expression *« Boot camp »* n'a pas été traduite – elle désigne l'entraînement dans l'armée états-unienne et, par extension, des stages intensifs, notamment dans les entreprises –, le mot *« empouvoirement »*, que l'on trouve parfois sous la forme *« empouvoirment »*, est un anglicisme.

Pourtant, au milieu des années 1980, le médiéviste Michel Zimmermann propose un néologisme pour rendre compte d'un serment de fidélité catalan liant un vassal à son seigneur : « *Et je t'empouvoirrai…* » (*Médiévales*, n° 10, 1986). Ce qui permet l'apparition du terme *« empouvoirement »* dans ce champ d'études afin d'interroger *« les représentations du pouvoir et de la préséance sociale »* (*L'Histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, Paris, Seuil, 1989).

Ce mot sert ensuite à analyser l'évolution des relations de travail où la mobilité s'accroît avec la précarité : *« L' "empouvoirement" (piètre traduction de l'anglais* empowerment*, littéralement la remise du « pouvoir » aux subordonnés) montre ainsi la face cachée de sa générosité et le prix exigé pour cette faveur »* (Michel Paysant et Fabrice Batty, *Travail salarié, travail indépendant*, Paris, Flammarion, 1995). Néanmoins, cette diffusion par le truchement de cercles managériaux soulève quelques questions, comme le souligne le professeur d'anglais Gérard Selbach (*Les Cahiers de l'APLIUT*, n° 1, septembre 1995) : faut-il parler d'*« implication totale »* ou de *« délégation de responsabilité »* ?

Dans le champ politique, au Québec, le député libéral Pierre-Etienne Laporte évoque, à l'occasion d'un débat sur l'inforoute québécoise, l'*« objectif d' »empouvoirement » individuel, de mettre en puissance, d'augmenter la puissance des individus, la capacité d'action des individus, ce que les Américains appellent « empowerment » et pour lequel on n'a pas encore, à ma connaissance, trouvé d'équivalent satisfaisant en français »* (*Journal des débats de l'Assemblée nationale*, Vol. 35, n° 111, 4 juin 1997).

Les sciences sociales s'emparent également de cette notion, tantôt en version originale, tantôt en français, en rappelant, à l'instar du sociologue Jean-Philippe Viriot Durandal, que son univers conceptuel *« révèle un enracinement profond dans la culture politique américaine et ses schémas de démocratie pluraliste et participative »* (*Le Pouvoir gris*, Paris, PUF, 2003).

Nedjib Sidi Moussa

Faire le point

Réflexion exclusive sur l'écriture inclusive

Nous avons reçu,
d'un lecteur pas trice ni triste
le billet d'humeur suivant

À chaque fois que, m'apprêtant à lire un texte, je les vois, mon nerf optique s'affole. « Les » ce sont ces petits points de cette écriture baptisée inclusive. Plus précisément un des points les plus visibles de cette règle, qui, à ma connaissance, avec les études de genre et autre cancel culture nous vient des USA.

Son principe est simple qui est de réagir à cette règle grammaticale qui nous dit que, dans ce domaine, le masculin l'emporte sur le féminin, on peut discuter sur la manière de dire les choses, en tout cas, elle est traduite aussitôt par « les hommes l'emportent sur les femmes » !

Depuis, des rédacteur•rice•s, des chroniqueur•euse•s s'en gargarisent faisant le plaisir de tous ces lecteur•rice•s, et militant•e•s, inconditionnel•le•s qui se déshonoreraient à passer à côté de cette révolution destinée à changer le statut des femmes dans le monde.

Je pourrais jouer les doctes grammairiens, rappeler qu'en cette grammaire le masculin n'exprime pas la masculinité puisqu'il est d'abord et surtout neutre. Qu'en poésie, les rimes masculines et féminines n'ont rien de sexuel, même chez Baudelaire. Qu'il faut séparer les mots des choses qu'ils évoquent. Qu'il ne faut pas mélanger genre et sexe, La France est un pays. Un homme qui boit peut devenir une épave ou une loque, peut-être à cause de sa femme qui est sûrement un poison ou un dragon.

Alt+0183

Si j'étais chicaneur ironique, j'ajouterais que ces règles revendiquées imposent l'utilisation d'un point milieu pour marquer le genre des mots. Faire au plus simple n'étant pas la priorité, il se trouve que ce point milieu (à mi-hauteur) est introuvable sur nos claviers. Que pour le faire apparaître, il faut taper : « Alt+ 0183 ».

C'est vite fatigant et nos militants purs et durs de tous sexes, mais pour le coup, du genre un peu feignasse, finissent par se résigner à taper le point normal (fin de phrase) ou un des deux tirets, (qui servent à encadrer une proposition quelconque) détournant ainsi ces signes de leur vocation, de leur usage, ce que je trouve scandaleux puisque ça ne veut plus rien dire.

(Pour le plaisir, à noter les amusantes chanteur.es (?) des pages 34-35 du ML sur la chanson !)

Mais j'ai l'ordinaire souvent plus simple. J'aime la langue française qui n'est jamais plus belle que quand un auteur ou une écrivaine la font rouler, couler ou danser sous mes yeux, Et là, je me moque des bonnes ou mauvaises raisons qui amènent ces points à me polluer la rétine, je trouve ça simplement chiant, illisible et désagréable. Les lecteurs sont-ils, à ce point, idiots, qu'ils ne comprendraient rien sans ces soulignements, comme tentés de penser que les droits de l'homme ne concernent pas les femmes. Ni les enfants. Ni les autres.

Je trouve ça stupide car non généralisable : essayer de lire à quelqu'un et à haute voix une de ces phrases, sans frôler le ridicule.

Absurde, car Impossible à mettre en poème, encore moins en chanson ou toute autre expression orale.

Sans parler de son aspect social : allez apprendre ce genre de finesse à des gens (et je ne parle même pas de ceux qui viennent d'ailleurs) qui ont déjà du mal à ingurgiter le français basique.

Donc un usage plus que limité qui annonce sa mort prochaine. Un peu d'euthanasie ferait peut-être du bien à tout le monde.

Je ne sais pas si la femme est l'avenir de l'homme, pas sûr que l'écriture inclusive soit celui de la femme.

J'en ai parlé ce matin à ma femme de ménage que je paie naturellement à coups de clopinettes, j'ai bien vu son air dubitatif...

« ***Quand elles•ils sont toutes•s***
neuves•eufs
Qu'elles-ils sortent de l'œuf
Du cocon.
Toutes•s les jeunes
blanches•ancs-beques•becs
Prennent les vieilles•vieux mecs
Pour des connes•cons »

Jean-François

Le Monde libertaire, un jour… Le Monde libertaire, toujours !

Tous les journaux d'idées naissent quelque part, à un moment donné, et pour certaines raisons. Aussi, souvent, très souvent, ils ne durent que le temps d'une révolte ou d'un espoir. Le temps d'un hiver trop long ou d'un printemps trop bref. Naître, vivre, mourir, il en est des idées comme de la vie. Pour ceux qui échappent à l'éphémère, c'est souvent, très souvent, pour regarder par trop l'avenir dans le rétroviseur de la nostalgie qu'ils se consument lentement, à petits pas, du lit au fauteuil et du fauteuil au lit. Pire, certains d'entre eux, prenant de l'embonpoint (politique ou financier), n'en finissent plus de perdre leur âme au fur et à mesure que le ventre leur grignote, chaque jour un peu plus, le cœur.

Dans ce paysage lunaire, le *Monde libertaire* fait assurément désordre en tordant le cou à cette règle d'airain. De par ses origines multiples laissant croire qu'il serait de nulle part, il s'avère en fait de partout. De partout où la révolte gronde contre l'injustice et l'oppression. De partout où l'espoir en une société de liberté *et* d'égalité refuse de se conjuguer aux temps rances des lendemains soi-disant chantant les seuls petits matins blêmes. De partout où on ne remet pas à demain ce qu'on peut faire ou commencer à faire le jour même. De partout où on ne confond pas le pouvoir des mots avec les mots du pouvoir. De partout où on préfère allumer une seule et minuscule bougie que de maudire sans fin l'obscurité. De partout où l'action démontre que les seules choses impossibles à réaliser sont celles auxquelles on ne croit pas vraiment…

De partout et, donc, sans frontière (— Vous n'avez rien à déclarer ? — Non. — Bien, alors passez monsieur… comment déjà ? — Michel Bakounine), le *Monde libertaire* est également de toujours et d'à toujours. Il est de ces milliards de visages de l'éternel humain qui préférera toujours vivre debout plutôt qu'à genoux. Il s'habille de papier journal. De livres. De librairies. Arpente les derniers maquis d'une toile dévorée par les araignées de la liberté du renard libre dans le poulailler libre et du moi-je, moi-d'abord, moi seulement. Murmure et tonne sur les ondes de quelques radios dont *Radio libertaire*. Crie ses colères dans la rue. Se retrousse les manches dans les innombrables alternatives en actes. Préfère l'action aux élections. Le temps long de la révolution sociale aux instants de l'agitation par ailleurs nécessaire pour faire face aux urgences de tous ordres dont celle, majeure, de l'effondrement des conditions mêmes de la vie humaine sur cette planète qui est en train de dévaler la pente de l'inéluctable…

Pour l'heure, *Le Monde libertaire* est le journal papier et numérique de la Fédération anarchiste francophone qui présente la particularité d'être ouverte à toutes les couleurs de l'arc-en-ciel anarchiste, et de n'avoir pour seule ambition que d'œuvrer en tant que minorité agissante à l'édification, avec d'autres et le plus grand nombre, d'une société sinon libertaire du moins fonctionnant de manière libertaire, pluraliste et laïque. Sans Dieu ni maître, de préférence !

Étonnant, non !

Jean-Marc Raynaud

OCTOBRE 1954 – N° 1 PRIX : 20 FRANCS

LE MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

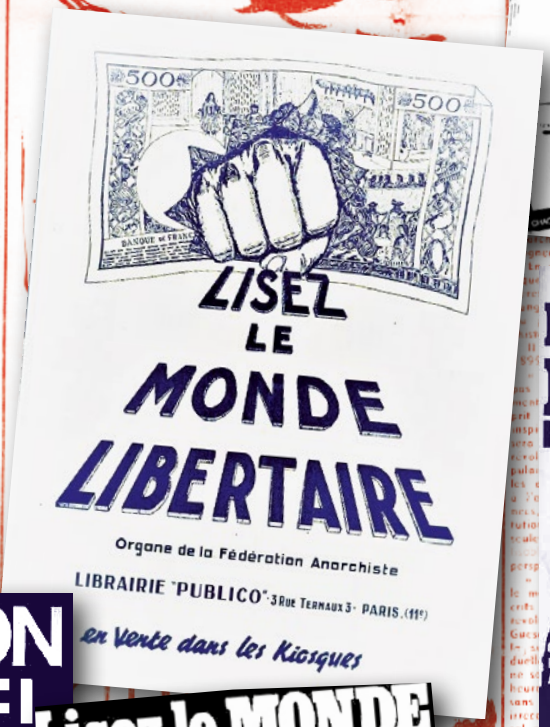
Le voyageur

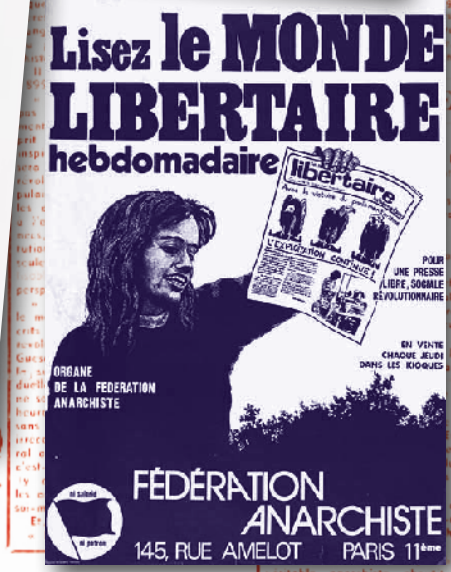
GRAND GALA DU MONDE

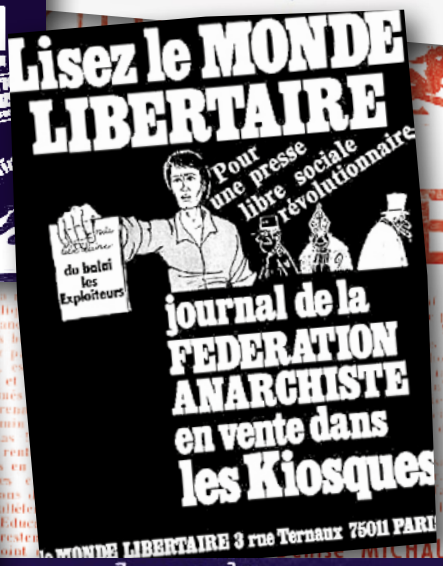
au profit de son comité d'ent

PALAIS DE LA MUTUALITE Jeudi 11 no

Georges BRAS







1954

RETOUR AU SOMMAIRE

Avant de plonger dans d'anciens articles du *Monde Libertaire*, deux articles parus dans *Le Libertaire* d'un certain Géo Cédille…

Le Libertaire
N°47 - 20 SEPTEMBRE 1946

Vilains propos sur la maréchaussée

On peut l'avancer hardiment : les gendarmes ne jouissent pas d'une réputation superfine.

Il court sur eux des tas de mauvais bruits.

Rigoureusement fidèle à sa rosserie bien connue, la rumeur publique ne cesse de leur imputer les défauts les moins sympathiques, de leur prêter mille compromissions, de leur décocher des brocards douloureux.

Par exemple, elle leur reproche de se compromettre en la compagnie de gens de sac et de corde, de détrousseurs de poulaillers, d'étrangleurs de vieilles personnes, etc., etc.

Elle leur reproche de passer leur vie en prison, de détenir des pistolets, d'avoir souvent des chaînes au poignet, etc., etc.

La rumeur publique y va fort et la probité la plus élémentaire nous oblige à désapprouver vivement de semblables outrances, car les gendarmes sont utiles !

Qui donc, sans eux, flanquerait des contraventions aux chasseurs sans permis, aux automobilistes en défaut ?

Qui donc s'occuperait, en temps de guerre, des individus auxquels leurs principes interdisent sévèrement l'usage des armes à feu ?

Qui donc passerait à tabac les vieux poivrots et les vieux vagabonds ?

Et que ferait-on des casernes de gendarmerie ? On ne pourrait tout de même pas les abandonner à des manants dépourvus de maison !

Oui, les gendarmes sont utiles ; qu'en conséquence, la rumeur publique cesse de colporter de pareilles fadaises : le temps n'est plus à la plaisanterie.

Cependant, il est un point sur lequel nous tombons d'accord avec la susdite rumeur.

Lorsqu'elle prétend que, pour faire son chemin dans la profession de Pandore, point n'est besoin d'avoir à sa disposition un intellect perfectionné.

En effet, cette respectable corporation regorge de braves pacants entretenant des relations étroites, constantes et manifestes avec la bêtise la plus sordide…

C'est, certes, son droit le plus strict.

Nul ne saurait décemment tenir rigueur à des gendarmes de leur tendance à vouloir vivre en bonne intelligence avec la bêtise…

Mais, malgré tout, ce genre particulier de fraternisation a des bornes qu'il convient de ne point outrepasser sous peine de grave accident…

C'est pourtant, hélas ! ce qu'a commis aux environs d'Arras, le 13 septembre, un gendarme nommé Casier. Il fouillait dans une boîte à ordures.

(Prière de ne pas céder docilement à la violente envie de penser qu'il se croyait en face d'un miroir).

Il fouillait dans une boîte à ordures quand, soudain, un spasme de balourdise l'amena à prendre follement un détonateur pour une résistance de T.S.F.

Or, comme on ne l'ignore pas, les détonateurs ont horreur d'être pris pour des résistances, fussent-elles de T.S.F., et lorsque celui dont il est question eut la conviction que le gendarme nourrissait le scandaleux dessein de lui faire remplir une mission autre que celle pour laquelle il était créé, le détonateur fit ce que vous auriez fait à sa place : il détona, ce qui eut pour effet de rendre nécessaire le transport du gendarme à l'hôpital d'Arras…

Quant au malheureux poste récepteur, il est dans un état si grave que les spécialistes, appelés immédiatement à son chevet, ont désespéré de le sauver de la mort.

Géo Cédille

Le Libertaire
N° 51 - 18 OCTOBRE 1946

Aragon a-t-il cambriolé l'église de Bon-Secours ?

C'est arrivé à Rouen ou, plus précisément à Blaneville-Bon-Secours, petite commune des environs de Rouen.

Trouvant que les calices en or et en argent massif ainsi que les colliers de pierres précieuses n'étaient pas nécessaires à la pratique du culte de la religion de Jésus-Christ — lequel comme chacun sait préconisait la pauvreté — des inconnus se sont amusés à fracturer les portes de la basilique de Bon-Secours et à rafler les susdits précieux objets.

Jusque-là, rien d'extraordinaire, rien d'alarmant.

Des individus s'aperçoivent que dans une église dorment, inutiles, des valeurs susceptibles de leur accorder le pouvoir d'achat qui leur fait défaut.

Ils s'en emparent. C'est normal, c'est légitime. Il faudrait être détraqué pour trouver à redire à cela.

Mais où l'affaire se corse, c'est lorsque des policiers amateurs (il y en a plus qu'on ne pense), s'avisent d'établir une corrélation entre ce « vol » et celui commis en 1927 par le poète Louis Aragon au préjudice de l'église de Melun et de signaler ce dernier à l'attention des enquêteurs.

Grossière, fâcheuse méprise à la vérité.

Aragon est absolument incapable d'accomplir aujourd'hui un acte aussi noble, aussi grand. Entièrement soumis à la force capitaliste, il ne voudrait pour rien au monde la frustrer du moindre centime.

Et d'ailleurs, lui, quand il volait, ce n'était pas dans un dessein de lucre, il volait pour voler, tout simplement. C'était du beau lyrisme, nous en convenons.

Mais de là à oser lui faire endosser l'honneur de la paternité du cambriolage glorieux de la basilique de Bon-Secours, il y a du chemin. C'est à notre avis pousser un peu loin l'inconscience. Aragon n'a pas besoin de voler pour se procurer des subsides. Il lui suffit de se baisser aux pieds de ses maîtres.

C'est plus facile et moins dangereux.

Géo Cédille

OCTOBRE 1954 — N° 1 — PRIX : 20 FRANCS — 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

LE MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

ATTENTION ! GRAND GALA DU MONDE LIBERTAIRE au profit de son comité d'entr'aide — PALAIS DE LA MUTUALITÉ Jeudi 11 novembre, à 20 heures 30 — Georges BRASSENS — LES AVEUX LES PLUS DOUX de Georges Arnaud

Le voyageur sans bagages

LES ANARCHISTES dans le monde syndical

Octobre 1954. Le Comité de Rédaction du *Monde Libertaire* (CRML) s'appelait la « commission presse ». Et c'est elle qui rédigea le premier éditorial du premier *Monde libertaire.*

Le Monde libertaire
N° 1 - OCTOBRE 1954

Éditorial du n° 1

Le « *Monde libertaire* » paraît ! Notre journal, votre journal, est le fruit de l'effort commun consenti par les libertaires de toutes écoles, unis dans la Fédération anarchiste. Tout naturellement il prendra la suite du vieux journal créé par Sébastien Faure et par Louise Michel qui, pendant cinquante ans, fut le refuge des hommes libres.

Pourquoi le « Monde libertaire » ?

Parce que, aujourd'hui, sous les assauts de la connaissance, le monde s'est rétréci : les problèmes qui se posent aux hommes se sont interpénétrés, les frontières géographiques, économiques, linguistiques même, ne possèdent plus d'autre importance que celle que leur accordent les fauteurs de guerres, les exploiteurs de la crédulité publique, les bénéficiaires de systèmes économiques périmés.

Notre journal sera le journal de tous les libertaires. Mais il accueillera également les hommes épris de progrès social, aux compétences indiscutables, qui trouveront auprès de nous une place qu'on leur limite trop souvent ailleurs.

Notre journal sera moderne par sa présentation comme par son contenu, ses rubriques multiples traiteront de toutes les activités qui intéressent l'homme. Élément de transformation d'une société bâtarde que seule l'autorité, qui engendre la crainte, maintient, il œuvrera pour parfaire la culture de l'homme, élément essentiel des constructions futures.

À l'aurore du siècle, la route qui mène à notre idéal semblait large et facile. Les hommes enthousiastes s'engageaient hardiment sur la trace de nos anciens. Cinquante années de batailles, de défaites entremêlées de victoires, nous font mesurer plus justement aujourd'hui le chemin qu'il reste à parcourir. Il faut armer l'homme, il faut l'associer au sein d'une organisation qui soit l'outil de l'homme et non pas son maître. Il faut l'aider à accomplir une révolution qui dépasse les phases, pour s'inscrire dans les faits.

Cela sera la tâche de votre *Monde libertaire*.

Nous n'ignorons aucune des difficultés qui se dressent devant une presse indépendante des pouvoirs publics et des puissances d'argent. Nous sommes persuadés que votre appui nous permettra de les surmonter.

Le Monde libertaire vient de naître ! Son sort est entre vos mains. Son rayonnement dépend de vous. En en faisant le grand journal que les hommes libres attendent, vous aurez accompli un pas décisif vers la transformation intellectuelle et sociale qui s'impose.

La commission de presse

Octobre 1954. Un article extrait du Monde libertaire n° 1. Où il était question des exploitants agricoles qui n'exploitaient pas que leurs terres. Pourquoi mettre cette phrase au passé !?

Le Monde libertaire
N° 1 - OCTOBRE 1954

Aux travailleurs de la terre

Les travailleurs de la terre sont actuellement les plus défavorisés du point de vue salaire. Et il existe des différences extraordinaires entre les travailleurs agricoles suivant qu'ils résident dans une région ou dans une autre. Dans beaucoup de régions, les propriétaires terriens se considèrent encore comme de petits seigneurs. Des ouvriers agricoles couchent encore dans les écuries, sont payés à la journée et ne bénéficient d'aucun congé payé, bien que l'État ait fait une loi à ce sujet.

D'un autre côté, le dégoût de la terre atteint même ce que nous pouvons appeler l'« artisan agricole » c'est-à-dire le petit fermier travaillant seul et qui doit succomber devant les gros propriétaires terriens qui emploient un matériel moderne au détriment du salaire de leurs ouvriers agricoles.

Dans ce régime de profit, seul l'argent est roi et le modernisme en matière agricole comme en matière industrielle s'emploie sur le dos des travailleurs.

Des camarades anarchistes ont bien tenté de créer des communautés agricoles, mais ils se heurtent à la fois à la rapacité des gros propriétaires terriens, à l'incompréhension de l'« artisanat agricole » et à l'ignorance de la grosse majorité des travailleurs agricoles désarmés.

Les travailleurs des villes eux aussi y sont pour quelque chose, ils n'ont pour ainsi dire aucun lien avec les travailleurs de la terre sur le plan syndical. Et les partis politiques de gauche prônent le système de propriété et de profit dans le seul but de gagner des voix dans les foires électorales auprès des paysans, comme ils emploient ce système auprès des commerçants.

Les travailleurs de la terre doivent s'unir aux autres travailleurs pour mettre fin à l'exploitation du patronat. L'anarchisme est le climat rêvé pour créer cette communauté de vue.

Alexandre Duchesne

Octobre 1954. Toujours extrait du premier numéro. Durant l'Antiquité romaine, un prolétaire était un pauvre qui n'était utile à la république que par les mômes qu'il « produisait ». Actuellement, un prolétaire vend sa force de travail afin d'augmenter le capital du Capital…

Le Monde libertaire
N° 1 - OCTOBRE 1954

Prolétaire, mon frère !

Tout le monde a besoin de Toi, prolétaire : le capitaliste pour ton travail, l'armée pour faire la guerre, les religions pour te domestiquer et t'offrir, châtré, aux deux autres. Veux-tu que nous voyions ensemble ceux qui t'exploitent ?

Le capitalisme parasitaire a accrédité dans ton cerveau qu'il **faut des riches** pour que les **pauvres** puissent **travailler**. C'est un monstrueux escamotage ! La Richesse n'existe que parce qu'il y a le **travail** : la mise en valeur a toujours précédé la « valeur » elle-même. L'adage du Riche est la justification de son Vol et tu ne peux entériner ce Vol et le parasitisme qui s'ensuit. Tu es propriétaire Intégral de toutes les richesses et l'usufruitier partiel de leur mise en valeur. Toute autre acception est une tromperie. Ton mot d'ordre est : **À mort le Capitalisme !**

À vingt ans, une marâtre, la Patrie, par ses mercenaires, te déguise en soldat. On t'a vanté la supériorité de Français, d'Allemand, d'Anglais, de Russe (suivant le hasard de ta naissance et ton éducation) sur les autres. Tous des **sauvages**. Chant guerrier à la bouche, bien en rang, au pas derrière des oriflammes, tu pars joyeusement vers les abattoirs. Si tu meurs tu auras des discours hypocrites, des larmes de crocodiles. Si tu reviens, on t'offrira des amulettes, des hochets, accompagnés de roulements de tambours. Si tu es estropié, on commencera à te regarder de travers ; c'est que ta présence même, est une protestation contre la Guerre. Ta Patrie trouve que tu lui coûtes cher, Toi qui n'as pas su

mourir pour elle ! Contre le sophisme de la Guerre inévitable, contre le Racisme, dresse-toi Prolétaire, mon frère ! **À mort le Militarisme !**

Dès ton plus jeune âge, des pieuvres ondoyantes, les **religions**, te guettent. Au berceau elles te font déjà esclave. Pendant ta vie, elles te prêchent la résignation devant la misère : elles essaient de t'amadouer par la promesse d'un **paradis** auquel leurs thuriféraires se gardent bien de croire eux-mêmes. En réalité, par la menace, par la contrainte, par la sophistication, elles te livrent pieds et poings liés aux vautours du coffre-fort et aux soudards. Elles te préparent au sacrifice infâme de ta vie pour vivre dans l'opulence acoquinée aux brutales soldatesques et aux requins de la finance. **À mort les Religions !**

Et chapeautant ce sinistre trio, l'**État** créé par les politiciens, te saigne à blanc de ta naissance à ta mort. Bien mieux, tes descendants continueront à payer, à trimer et à mourir pour les mêmes causes.

OCTOBRE 1954 N° 1 — PRIX : 20 FRANCS — 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

LE MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

ATTENTION !

GRAND GALA DU MONDE LIBERTAIRE

au profit de son comité d'entr'aide

PALAIS DE LA MUTUALITE Jeudi 11 novembre, à 20 heures 30

Georges BRASSENS

LES AVEUX LES PLUS DOUX de Georges Arnaud

La pièce en un acte qui a fait courir tout Paris avec ses créateurs

Mise en scène Michel de Ré

Retenez votre soirée — Retirez dès maintenant vos places

Chez Berthier, librairie du Message, 177, Faubourg-Poissonnière

Chez Joyeux, librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck.

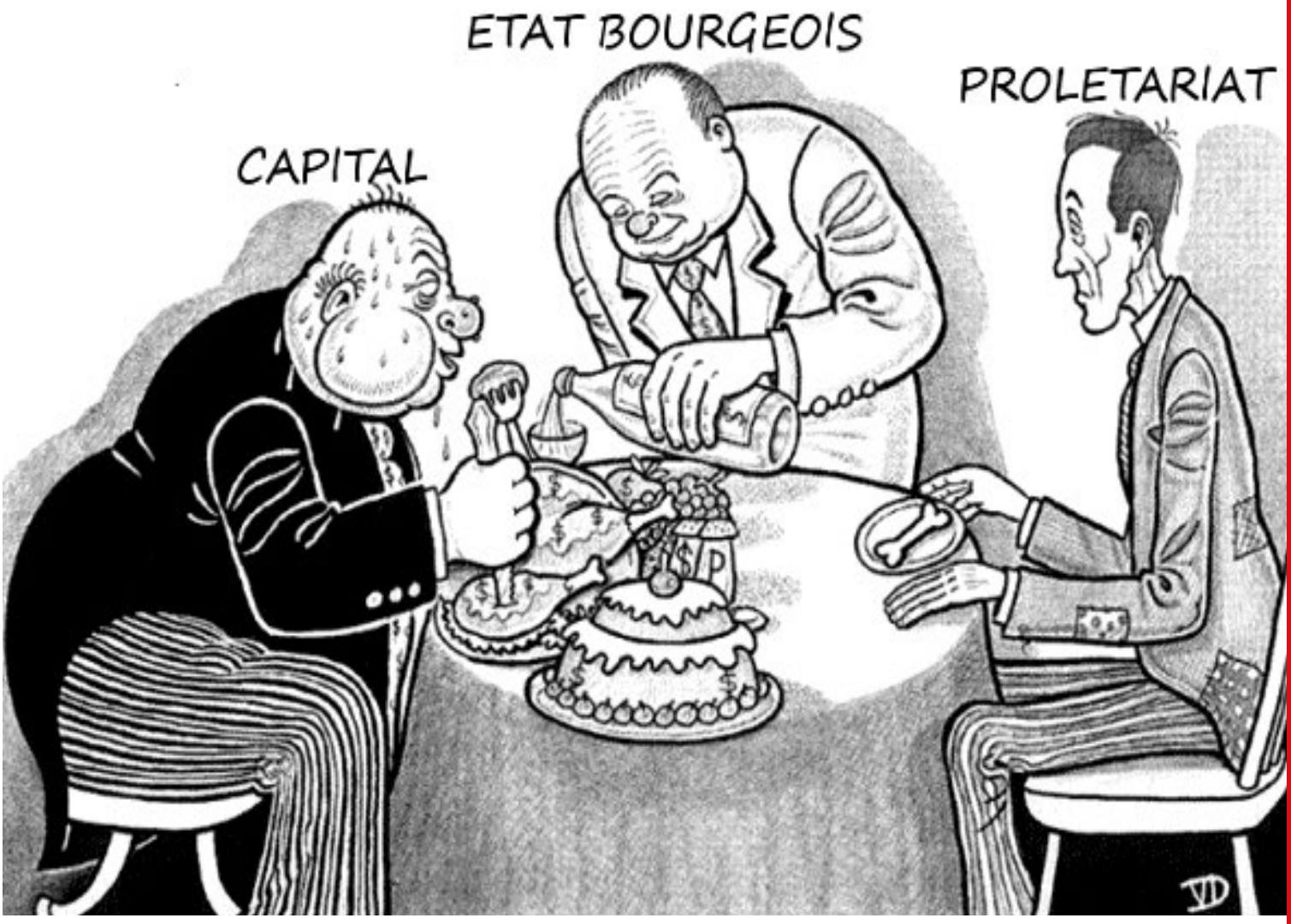
Chez Vincey, 170, rue du Temple

Le voyageur sans bagages

LES ANARCHISTES dans le monde syndical

Toujours trompé, toujours cocufié, Prolétaire, mon frère, vas-tu encore longtemps te laisser berner par ces aigrefins de la politique, ces flibustiers du Suffrage Universel ? Déjà, passivement il est vrai, par tes abstentions massives, tu manifestes ton mécontentement à tous les forbans. Continue Prolétaire, mon frère, car c'est toi la force, c'est toi qui produit. Prends conscience de ta valeur, viens rejoindre les rangs des **anarchistes** et avec eux mène le combat, l'implacable lutte qui doit faire de Toi le Maître dans la Justice, dans la Raison, dans la Liberté ! Que ton cœur généreux qui s'enflamme souvent pour de faux Idéaux, rejetant enfin tous les faux prophètes, s'illumine de la grandeur de l'Idéal humain pour la construction du Bonheur commun, avec tous les hommes de bonne volonté !

Paul Mauget



le monde
libertaire
ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 2. — Novembre 1954 PRIX : 20 FRANCS 53 bis, rue Lamarck. PARIS (18e)

ps de la pourriture

A LONDRES...
Où la grève anarchiste paralyse toutes les

A LA MÉMOIRE DE L'ANARCHISTE
Alexandre JACOB
homme lucide et juste
par Alexis DANAN

Novembre 1954. La parution du Monde libertaire en octobre n'allait pas apaiser les tensions entre la nouvelle Fédération anarchiste (synthésiste) créée en 1953 et la Fédération communiste libertaire (plateformiste).
En novembre paraît donc l'éditorial ci-dessous.

Le Monde libertaire
N° 2 - NOVEMBRE 1954

Éditorial

Le premier numéro du *Monde libertaire* a reçu un accueil chaleureux partout où la modestie de nos moyens nous a permis de le diffuser.

Nos amis — comme nos adversaires — ne s'y sont pas trompés : ils ont eu les uns et les autres la révélation que le mouvement anarchiste possédait enfin le grand journal auquel il pouvait prétendre.

Dès le premier numéro, nous avons dit le « pourquoi » du *Monde libertaire*. Précisons-en aujourd'hui le « comment ».

Tribune ouverte à tous les courants de la pensée anarchiste, ce journal ne sera jamais au service exclusif d'une tendance ou d'une « majorité ».

Nous avons été, en effet, unanimes pour estimer que, dans ce monde où un monolithisme étouffant stérilise la pensée humaine, nous nous devions de sortir des sentiers battus et d'apporter à nos lecteurs autre chose qu'une « unité idéologique » préfabriquée dans le sérail des « guides géniaux ». Et nous sommes convaincus que l'efficience, dont se réclament certains pour supprimer toutes libertés d'expression, ne se justifie que dans la mesure où les moyens employés ne sont pas la négation du but à atteindre.

Car, n'en déplaise à quelques pauvres d'esprit dont l'« activisme » se pare d'un romantisme révolutionnaire désuet, nous sommes persuadés que la véritable efficience révolutionnaire se situe dans la perspective d'une revalorisation de certaines valeurs morales, hors desquelles toute révolution ne peut qu'aboutir à l'esclavage dégradant du totalitarisme.

Ces valeurs morales, nous entendons les défendre comme nous entendons combattre, sans sectarisme, mais sans faiblesse, les absurdités criminelles du monde autoritaire.

Dans ces perspectives, nous n'excluons aucun des aspects différents que peut revêtir le combat anarchiste. De la non-violence philosophique d'un Léon Tolstoï à la violence révolutionnaire d'un Durruti, en passant par la révolte individuelle d'un Jacob, l'anarchisme, divers dans ses manifestations, s'insère dans une unité naturelle : la revendication permanente de la liberté et de la dignité.

Non : l'anarchisme ne peut, sans se renier, plagier ce qu'il combat.

C'est pourquoi, fidèles à un idéal pour lequel tant des nôtres ont lutté, nous appelons à se rassembler autour de notre journal et dans notre organisation tous ceux qui, en trouvant l'anarchie ont trouvé leur raison de vivre; tous ceux qui, sous des formes différentes luttent pour un objectif commun : la libération de l'homme.

Le M.L.

Une feuille, dont le titre nous fut cher — et c'est pourquoi nous en avons conservé l'essentiel — mais qui, aujourd'hui, chaque fois qu'elle paraît, insulte les noms de Sébastien Faure et de Louise Michel dont elle continue à se réclamer abusivement, nous injurie dans une « mise en garde » où la vulgarité le dispute à l'odieux.

Nous nous refusons à engager une polémique avec ces amateurs de mauvais romans policiers, nous contentant de réserver à leurs élucubrations une destination naturelle : la boîte à ordures.

Voici le texte de la Fédération communiste libertaire

Le Libertaire
N° 400 - 14 OCTOBRE 1954

Mise en garde !

Une feuille intitulée « Le Monde Libertaire » imitant les anciens caractères du titre de notre « Libertaire », vient de paraître, tentant de jeter la confusion dans l'esprit de nos lecteurs..Il suffit d'en apprécier le contenu pour comprendre à quelle sorte d'individus nous ●●●

Février 1960. Maurice Joyeux nous parle de Camus… Comme il est dit dans un autre article du même journal : « L'émotion s'apaise et la pensée n'a pas encore le temps de mesurer le vide que l'écrivain laisse derrière lui. »

Le Monde libertaire
N° 57 - FÉVRIER 1960

L'apologiste de la révolte

C'est partant de l'absurde qu'Albert Camus, dans un ouvrage magistral, a dressé le bilan des efforts de *« Sisyphe pour hisser le rocher qui éternellement dévale au flanc de la montagne »,* de l'homme pour échapper à l'avilissement où le maintient la nature des choses. Révolte métaphysique, révolte littéraire, révolte historique ? La révolte est d'abord le refus de l'homme d'être ce qu'il est ! Une négation de l'absurde qui le confine dans une condition dégradante ! Une volonté de transformation des êtres et des choses ! Un refus de la divinité !

L'homme est révolté, parce que seul l'homme n'accepte pas sa présence comme un fait achevé, définitif. ●●●

●●● avons à faire [sic] : des inconnus pour la plupart, quelques exclus de nos rangs pour leurs positions anti-ouvrières et contre-révolutionnaires (soutien de la Franc-Maçonnerie, opposition systématique aux revendications ouvrières et à une F.C.L. organisée, sérieuse, efficace) et leur situation sociale (patron, commerçants), également des personnages compromis dans maintes affaires louches, certains mêmes amis des Baylot [Franc maçon et préfet de police. ndlr du ML 2021], Vinatrel [franc maçon… ndlr du ML 2021] et Cie par l'intermédiaire de F.O. ou de la Franc-Maçonnerie, pour des besognes bassement anticommunistes.

LE ROI DU BLUFF : MENDES-FRANCE

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

JEUDI 14 OCTOBRE 1954

SECTION DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE LIBERTAIRE

Une aumône de 6 fr. 50 à quelques-uns!

ATTENDRONS-NOUS Avril pour agir tous unis ?

Notre 400e

UNE BELLE BLAGUE :

Il est clair que la réaction et ses services de police ne négligent aucune des menées les plus hypocrites pour tenter de briser notre mouvement. Une preuve : le prétendu journal libertaire annonce un gala à la Mutualité pour le 11 novembre, juste la veille de celui que nous avons annoncé depuis trois semaines. Or, nous avons appris, à la Mutualité, que la salle était retenue le 11 novembre au compte… d'un ministère (vérifiable sur le registre des locations de la Mutualité) ! Il s'agit là, de nous atteindre sur le plan financier, notre point le plus vulnérable. Mais nos camarades déjoueront la manœuvre policière : Ils seront tous au GRAND GALA ANNUEL du « Libertaire », le VENDREDI 12 NOVEMBRE au PALAIS DE LA MUTUALITÉ (Nous disons bien LE 12 et non LE 11).

Le Comité National de la Fédération communiste libertaire

ALBERT CAMUS AU MARBRE DE « COMBAT » AVEC LA RÉDACTION (DONT ROGER GRENIER)), AOÛT 1944 ? PHOTO RENÉ SAINT-PAUL

●●● Parce qu'il remet en question son comportement et le comportement des choses issues de la nature ou de la divinité. Seul l'homme peut porter la révolte moteur de l'histoire. Pour qu'elle se poursuive, il est essentiel que l'homme continue à en être le véhicule et c'est la raison pour laquelle la révolte écarte le suicide où peut conduire l'absurde et nie l'avilissement.

La révolte métaphysique est la révolte absolue. Elle s'affirme dans Stirner qui balaye toutes les certitudes, et qui est *« la négation de tout ce qui nie l'individu et l'exaltation de tout ce qui l'exalte »* pour se poursuivre à travers Nietzsche qui en dissèque l'instrument : le nihilisme. Puis elle débouche sur la révolte littéraire née avec Sade et qui, enjambant le romantisme, trouvera son expression la plus achevée dans la « révolte des dandys » pour se prolonger au-delà du surréalisme. Albert Camus a très exactement situé la révolte littéraire, insolente, excentrique, exhibitionniste, stérile qui débouche sur le conformisme et pour laquelle l'homme est objet d'expérience sociale ou autre et dont Rimbaud, qui finira trafiquant attaché à son bien, est l'illustration majeure. Le surréalisme lui-même, dont la révolte est d'une autre qualité, devra pour échapper à cette fatalité rejoindre la révolte historique où il s'écartèlera entre ces pôles qui constamment s'attirent puis se repoussent : la liberté et l'efficacité[1].

La révolte historique qui enfante la révolution est la suite logique de la révolte métaphysique. La révolte était innocence, refus d'accepter ou plutôt négation de la condition imposée, exaltation du droit ! La révolution est l'effort *« pour imposer l'homme en face de ce qui le nie »*. La révolte est mouvement, la révolution insertion de ce mouvement dans l'histoire. *« La révolte tue les hommes qui s'opposent au bon droit,* dit Camus, *la révolution détruit les hommes et les principes, c'est la raison,* ajoute-t-il, *pour laquelle on peut dire qu'il n'y a pas encore eu de véritable révolution dans l'histoire ».*

Et c'est peut-être à cet instant que l'écrivain se trouve le plus près de la philosophie libertaire. Il en tire rapidement la conclusion qui s'impose en écrivant : *« Les anarchistes, Varlet en tête, ont bien vu que gouvernement et révolution sont incompatibles en sens direct »*, car tout gouvernement trouve sa plénitude dans le fait d'exister, accaparant les principes plutôt que de les détruire, tuant les hommes pour assurer la continuité du césarisme !

« *Mais tuer les hommes ne mène à rien qu'à tuer encore. Pour faire triompher un principe, c'est un principe qu'il faut abattre ». Et au terrorisme d'État, arme du gouvernement révolutionnaire, la révolte, « qui se veut la révolution en faveur de la vie »*, oppose la mesure qui garantit l'innocence du meurtrier qui assure la responsabilité de l'acte devant l'histoire[2].

Le cycle est bouclé ! La révolte définie, ses limites tracées. Elle est l'état naturel de l'homme placé devant l'absurde. Elle a l'innocence que confère le droit. Elle se refuse à ériger le meurtre en principe de gouvernement. Elle est réaliste en ce sens qu'elle oppose la condition du mouvement, la vie à l'abstraction politique. Elle dénonce la prophétie. Elle nie Dieu ! Pour elle, l'homme est tout et les moyens doivent plier devant son exigence !

C'est parce que le révolté ne peut se détourner du monde que la révolte trouve son prolongement dans la révolution *« qu'elle protège de la violence systématique, du calcul, du mensonge, du silence imposé »*. Leur rapport est total ou alors la mystification commence et la révolution devient césarienne.

Dans les dernières pages de son ouvrage, pages dont nous publions quelques extraits, Albert Camus voit dans le syndicalisme libertaire le prolongement naturel de la révolte. En cela encore, il nous faut rejoindre l'auteur de *L'Homme révolté*, livre sur lequel la presse est pas- ●●●

●●● sée rapidement, qui est trop peu lu dans les milieux ouvriers et qui a le mérite de nous ouvrir les yeux sur notre comportement… C'est une bible pour le révolutionnaire. À sa parution, il souleva la colère des clercs, constructeurs de systèmes abstraits où ils entendaient faire pénétrer l'homme à coups de pied au cul. Une seule phrase explique cette colère des *matérialistes dont le fauteuil est toujours dans le sens de l'histoire »*. Cette phrase de Camus, nous n'hésitons pas à la reprendre à notre compte. *« Les hommes ne sont jamais bien morts que pour la liberté : ils ne croyaient pas alors mourir tout à fait ».*

Maurice Joyeux.

1. C'est là qu'est née la querelle entre Camus et les surréalistes, particulièrement chatouilleux lorsqu'on touche à leurs mythes.

2. Thème repris et développé dans *Les Justes.*

Février 1960. Camus venait de mourir. Roger Grenier lui rendait hommage.

Le Monde libertaire
N° 57 - FÉVIER 1960

L'homme dans la cité

Albert camus me parlait avec sympathie de Maurice Joyeux et des libertaires. Il tenait peut-être de son sang espagnol cette fierté un peu ombrageuse qui est celle de beaucoup d'hommes libres. Plus qu'un grand moraliste dans la tradition française il fut sans doute un homme de sensibilité à l'espagnole. Et ce qu'il sentait et qu'il a exprimé comme personne n'avait su le faire, c'est l'extrême respect dû à chaque individu, fût-il le plus humble.

Il n'y avait aucun fossé entre l'homme et l'écrivain. Aussi tout ce que l'on essaye d'écrire sur lui, maintenant paraît faux, emprunté. Un être vivant ne se laisse pas enfermer en quelques phrases.

Ceux qui l'approchaient, même s'ils n'avaient pas lu ses livres, même s'ils étaient très loin par goût ou par nécessité de l'univers des livres, comprenaient parfaitement qui était Camus, et se trouvaient réconfortés et enrichis par son contact.

Ceux qui le lisaient sans avoir le privilège de connaître l'homme se prenaient à l'aimer comme quelqu'un de très proche.

Beaucoup d'écrivains méritent l'admiration. Mais combien y en a-t-il que l'on aime ? Camus avait su gagner les cœurs sans céder jamais à la moindre complaisance, parce qu'il avait consacré toute sa pensée, toute son œuvre à chercher pour nous tous, des raisons de vivre.

Roger Grenier

17 octobre 1961, des milliers d'Algérien.nes sortent des bidonvilles pour aller manifester à Paris obéissant plus aux ordres qu'aux mots d'ordre de la Fédération de France du FLN. La police parisienne, aux ordres de Papon, va montrer tout son savoir-faire en matière de violence crasse et de répression meurtrière. Le nombre de morts ? Les historiens sont divisés. mais ce sera toujours trop.
Ces morts viendront à la suite des quelque 150 homicides « officiels » de Nord-Africains survenus depuis le début de cette année 61. Le ML étant à cette époque mensuel, c'est donc en novembre que l'équipe du journal publiera l'article ci-dessous.

Le Monde libertaire
N° 71 - NOVEMBRE 1961

Hitler vainqueur

S'il est vrai comme on en a bien légèrement accusé la population allemande, qu'un peuple est responsable de son régime, de quels crimes les Français auraient-ils à rendre compte à l'humanité ?

Ces crimes sont consommés à un tel rythme et grandissent tellement en horreur que les rares hommes qui croient encore en l'humaine dignité, n'ont ni le temps ni les moyens d'en appeler à la conscience universelle.

Nous sommes dans la seconde moitié (bien entamée) du vingtième siècle, nous nous émerveillons d'une technique qui grandit tous les jours, nous nous gargarisons du mot progrès et ●●●

OCTOBRE 1961. DEVANT LA PRISON DE LA SANTÉ. DES FEMMES ALGÉRIENNES VENUES CHERCHER DES NOUVELLES DE LEURS PROCHES ARRÊTÉS LE 17 OCTOBRE PHOTO : ÉLIE KAGAN

●●● cependant on arrête sans jugement, on emprisonne, on torture, on fait disparaître, on assassine deux cents ans après la destruction de la Bastille.

La lettre de cachet est à l'honneur et relève non d'un monarque mais d'un simple argousin.

Notre société est un coupe-gorge et chaque jour des Nord-Africains, sans appartenance politique d'aucune sorte (et sans qu'on prenne la peine de s'en assurer) sont jetés dans des culs-de-basse-fosse.

Pourquoi ? Pour rien, parce qu'ils s'appellent Mohamed et qu'ils commettent le crime, leur travail terminé, de rentrer chez eux.

Les camarades d'atelier constateront que celui qui a eu l'audace de naître de l'autre côté de la Méditerranée n'a pas reparu à sa place habituelle.

Où se trouve-t-il ? Embastillé ? À la salle des tortures ? Tué ?

La police ne va pas condescendre jusqu'à rendre des comptes.

Un « bicot » de plus ou de moins, est-ce que ça se remarque ?

Cependant, du haut des tribunes, on continue à pérorer sur le respect dû aux communautés et sur les possibilités d'une réconciliation fraternelle.

Au lendemain de ces événements qui ont troublé Paris, qui ont permis à la police de donner la mesure de sa férocité et de sa sauvagerie face à une manifestation pacifique, qui de nous n'a senti peser la grande ombre du triomphateur de la dernière guerre.

Oui, mort ou vivant, son armée écrasée ou non, c'est Hitler qui est le vainqueur.

C'est Hitler qui fait peser sa loi puisque la torture est toujours pratiquée, les camps de concentration toujours en place et gorgés d'hommes et les populations des nations du Globe muettes devant tout ce qui fut la gloire du fascisme.

À genoux devant Hitler, gouvernants de ce monde !

À genoux devant Hitler, peuples qui n'avez combattu qu'un ennemi de votre pays et non pas un ennemi de l'humanité.

La rédaction

17 OCTOBRE 1961. PRÈS DU PONT DE NEUILLY, LES CAMIONS DE POLICE. PHOTO : ÉLIE KAGAN

17 OCTOBRE 1961. NANTERRE, UN HOMME AU SOL RUE DES PÂQUERETTES. PHOTO : ÉLIE KAGAN

J'ai mal à l'Algérie disait un poète
Et les vieux comptes ne sont pas encore réglés
Je sens encore mes poings serrés dans les poches
17 octobre 1961 un jour comme un autre
J'ai dit et je répète on a laissé assassiner un peuple
En plein Paris
Rappelez-vous personne n'osait parler
Les corps basculaient dans la Seine
On se réfugiait frileux dans les cafés
Un Anglais s'accrochait à ma veste
« Dites-moi monsieur que nous ne sommes pas en France »
Nous étions en France capitale Dachau
Les pendus et les noyés se perdaient dans les campagnes
On fusillait dans la cour de la préfecture
La Commune façon bougnoule
Mais ce n'était pas le moment
Ne pas bouger c'est la consigne
Qui connaît ces gens-là, des inorganisés, des fanatiques

Benoist Rey

Extrait d'un texte publié dans le numéro 14 de la revue *Le Fou parle* en octobre 1980.

13 mars 1962. La librairie du *Monde libertaire* ayant été plastiquée par l'OAS, fallait réagir...

Le Monde libertaire
N° 79 - AVRIL 1962

Souscription ouverte pour la réparation du local du « Monde libertaire »

Les nazis de l'O.A.S. ont plastiqué notre librairie. Il faut montrer à ces imbéciles que le résultat de leurs actions criminelles est exactement le contraire de ce qu'ils espèrent. Après cet attentat, non seulement il n'y a pas un militant de moins à la F.A., mais de nombreux sympathisants demandent à adhérer. Déjà des groupes, des camarades isolés, des lecteurs ont envoyé leur aide financière. Que d'autres les suivent en grand nombre et ce qui devait nous faire disparaître se révélera être, au contraire, un facteur de renouveau.

Voir en page 2 la liste des souscripteurs.

A. Devriendt

Notre affiche

Au lendemain de l'attentat dont notre local a été l'objet, nous avons, en réponse, rédigé immédiatement l'affiche ci-dessous qui a été abondamment apposée dans la capitale et de nombreuses villes de France.

jamais

le monde libertaire

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

AVRIL 1962 N° 79

SOUSCRIPTION OUVERTE POUR LA RÉPARATION DU LOCAL DU MONDE LIBERTAIRE

DANS LE COURRIER DE P.M.F.

NOTRE AFFICHE

LA CONFUSION CONTINUE

LE MONDE LIBERTAIRE PLASTIQUÉ

Bombes ! plastic ! assassinats ! Les crimes qui marquent notre époque ne sont que l'aboutissement des contradictions du capitalisme et de l'État, dénoncés par les anarchistes depuis toujours.

Ces contradictions se sont accumulées de façon plus aiguë dans ces colonies où la France a fait règner son sanglant impérialisme.

Tant d'injustices ne pouvaient que conduire, d'une part à la révolte des indigènes, d'autre part à l'avènement d'un fascisme militaire, le plus dangeureux et le plus odieux qui soit, puisqu'il bénéficie des moyens dont dispose l'armée et de la complicité des pouvoirs avec qui celle-ci est acoquinée.

Voilà où nous conduit l'abandon des traditions antimilitaristes de nos anciens, par les partis politiques et les dirigeants des centrales syndicales.

Nous qui en restons les seuls tenants, nous qui sommes les derniers défenseurs de la liberté, il était inévitable que nous soyons frappés par les ennemis de toute liberté.

En effet, si l'on s'efforce de nous ignorer, si nous sommes l'objet de la conspiration du silence, si l'on feint de considérer comme négligeable notre action, nos ennemis de toujours ne s'y trompent pas, qui nous poursuivent et nous saisissent quand ils s'appellent le ministre de l'intérieur, ou qui nous plastiquent lorsqu'ils s'appellent l'O.A.S.

Malgré ces assauts nous continuerons de lutter pour que l'homme demeure libre.

C'EST AUX HOMMES LIBRES QUE CETTE AFFICHE S'ADRESSE

DIFFUSEZ ET ABONNEZ-VOUS AU MONDE LIBERTAIRE

Dans son livre *Concordance des temps, chroniques sur l'actualité du passé*, Le Seuil, Paris, 1987 Jean-Noël Jeanneney met en relation des événements survenus à des époques différentes. Nul doute que l'article ci-dessous aurait pu paraître récemment, à propos d'un autre sinistre personnage…

Le Monde libertaire
N° SPÉCIAL - JUIN 1968

Le grand divorce

« *Son discours, on s'en fout !* » clamaient les manifestants à travers les artères de la capitale.

Ne nous y trompons pas, ce cri jailli des poitrines est plus qu'un quelconque slogan, c'est la formulation populaire du grand divorce qui vient de s'effectuer entre la rue et le pouvoir.

Ce divorce que les anarchistes ont toujours proclamé, en dénonçant les fragiles apparences, cet abîme qui sépare le peuple du gouvernement, même lorsque celui-ci feint d'en appeler à celui-là, ce divorce, la population vient d'en avoir la vague conscience, conscience qui s'affirme et se précise de jour en jour.

Elle comprend enfin ! qu'on ne résout pas le problème avec des discours, qu'on ne couvre pas la voix des revendications populaires avec des hymnes nationaux, et qu'on n'apaise pas les colères avec des changements d'étiquettes.

De Gaulle, lui, n'a rien compris — sa vanité l'en préserve — aveugle à ce réveil de la pensée, il continue à parler aux Français, comme si ceux-ci en étaient encore au niveau intellectuel de l'UNR moyen.

Or, même parmi ceux-ci, il en est qui se rendent compte que le régime branle dans le manche, que l'arrogance, la suffisance et le mépris ont un terme, et que le respect pour un képi devient chose très relative (les derniers événements l'ont surabondamment prouvé).

De Gaulle aujourd'hui condescend à entendre les revendications populaires, par la voix des délégués syndicaux, mais il le fait précisément dans un temps où la voix même de ces représentants est contestée par ceux dont ils sont mandataires (n'est-ce pas Monsieur Séguy ?).

Brimés, trompés par le gouvernement, ils entendent ne pas l'être par leurs propres organismes, ils entendent ne pas voir leurs revendications reléguées sur des voies de garage.

Ils ont déplacé la lutte du tapis vert à la rue, du maquis parlementaire à l'occupation des usines et à l'émeute.

Le mouvement a pris de l'allure et il sera bien difficile à tous les vieux renards en place ou avides de le prendre, de calmer la fièvre du pays.

En vérité il faut que cette élite soit bien niaise et bien ignorante pour s'être laissée acculer à cette impasse.

Elle aurait pu méditer sur l'aventure d'un certain Charles X, auteur lui aussi d'ordonnances, et qui lui aussi ne céda qu'à la force.

Aussi stupide que de Gaulle il crut sauver son régime par un renforcement de son pouvoir.

Il était trop tard.

Le peuple réclamait son départ sans retour. De même, dans la situation présente, le gouvernement se tromperait lourdement s'il croyait obtenir par l'autorité des organismes syndicaux, ce que ce peuple refuse de l'autorité de l'État.

L'heure n'en est plus aux tours de prestidigitation politique et à celle du « passe-moi le séné, je te passe la rhubarbe ».

Un accord conclu entre les confédérations syndicales et les tenants du régime, sera-t-il pour autant agréé par les étudiants qui ont investi la Sorbonne, par les ouvriers qui occupent les usines et par les paysans qui manifestent devant les préfectures ?

Les uns et les autres refuseront, peut-être, de souscrire à une mouture, à l'élaboration de laquelle ils ont été soigneusement écartés.

Ceux-ci, selon un mot qui fait fortune, constituent des incontrôlés. Ils ne relèvent

de l'autorité et des ordres de qui que ce soit ; ils ont trop subi et l'une et les autres pour consentir à les subir davantage.

C'est en cela que le mouvement qui secoue le pays est typiquement révolutionnaire.

Il n'entend pas accorder aux uns ce qu'il refuse aux autres, renverser Charles X pour hériter de Louis-Philippe.

Les revendications vont bien au-delà des limites auxquelles veulent les circonscrire certains (entre autres la CGT, qui s'essouffle à suivre le mouvement après l'avoir désavoué, et qui, dépassée par la base, essaie de ralentir sa marche pour coller à elle).

Mais alors c'est l'anarchie s'écrira le bourgeois épouvanté.

Pas de reprise du travail, l'économie paralysée, le pays sans communications, sans transports et bientôt sans vivres.

Non ! L'anarchie dans le sens de désordre où vous l'entendez, c'est le système bourgeois, capitaliste et étatique lui-même.

C'est lui qui porte la responsabilité d'un monde aux deux tiers sous-alimenté, c'est lui qui porte la responsabilité d'une économie factice quand elle n'est pas criminelle et qui repose sur un immense gâchis, une économie qui vend de la poudre de perlimpinpin et des *France-Dimanche*, quand elle ne fabrique pas des engins de mort.

Vous voulez rétablir l'ordre, dites-vous ? Quel ordre ?

Celui de milliardaires et de Smig, de vieux travailleurs que l'on trouve pendus dans leurs carrés, de jeunes à qui l'on inculque la magnificence et la sagesse du système, d'ouvriers à qui l'on rogne le pouvoir d'achat, dans le même temps où le capitalisme gonfle ses bénéfices, de politiciens qui prétendent penser et décider pour autrui, et des flics qui matraquent ceux qui ne sont pas d'accord.

Celui d'un pouvoir qui trouve des millions pour recevoir en grande pompe les racketteurs internationaux, et qui trouve un ministre pour signer un arrêt d'expulsion contre Cohn-Bendit.

Est-ce cet ordre-là dont vous avez la nostalgie ? Nous pas.

Notre anarchie à nous n'est pas cette façade qui camoufle mal, les combines, les tripatouillages, les prébendes des uns et la misère du plus grand nombre.

Notre anarchie à nous n'est pas dans l'irresponsabilité d'une population moutonnière conduite par des bergers et mordus par des chiens, et menée vers de douteuses bergeries quand ce n'est pas des abattoirs.

Notre anarchie à nous est dans un ordre social qui ne descend pas d'un temple royal ou parlementaire, mais qui monte de la prise de conscience de tous.

Notre anarchie à nous refuse de s'en rapporter à la voix de cénacles coupés de la masse, ignorants de ses aspirations et de ses besoins, mais à cette masse elle-même qui fait l'apprentissage de son savoir dans l'expérience de son effort et dans la coordination de l'activité de chacune de ses branches.

Cela compte, et les événements présents nous en apportent la preuve :

Le Chef d'État peut quitter la France, la Chambre peut avancer ses vacances, le gouvernement peut ne pas siéger, qui s'en aperçoit ?

Mais que les cheminots débrayent ou que les boulangers se mettent en grève et le pays est paralysé.

Cela ne prouve-t-il pas surabondamment que ceux-ci sont indispensables à la vie du pays, alors que ceux-là ne sont que des parasites ?

Vous voulez rétablir l'ordre, dites-vous. Quel ordre ?

Si c'est celui qui permettra à tous de vivre dans la liberté, si c'est celui qui anéantira toutes les agitations superflues au bénéfice des activités réelles, avec pour conséquence la diminution des horaires de travail, si c'est celui qui répartira les bienfaits de la production humaine entre tous les hommes, au lieu d'en enrichir scandaleusement quelques privilégiés, si c'est cet ordre-là que vous voulez non rétablir, mais établir, nous aussi et c'est pour cela que nous appelons à voir disparaître tout le système qui n'est qu'un désordre continuel et un mensonge permanent.

Proclamons l'irréversible divorce que la nation vient de ressentir et qui a transposé le problème des « Élysée », des « Palais Bourbon » ou des « Sénat » à la rue.

Qu'on en finisse avec ces appels à la majorité des Français par voie de *referendum*, ces grimaces démocratiques, ces invitations à un peuple souverain de décider entre son Pernod du dimanche et son tiercé hebdomadaire de la réponse à faire à une question, à laquelle il ne comprend rien (et à laquelle il n'y a rien à comprendre) et dont il jouera la décision au zanzi.

Qu'on en finisse de l'imposture d'un régime qui, de loin en loin, fait semblant d'accorder au peuple un pouvoir, alors que les choses se passent ailleurs et hors de ses *desiderata*.

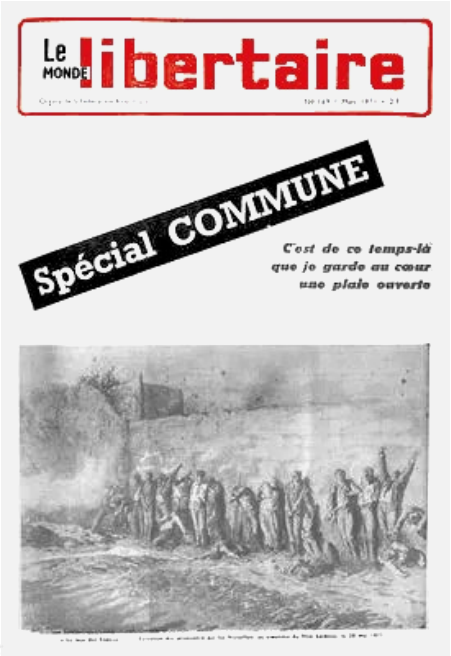
Qu'on en finisse de cette transposition de la volonté populaire sur un terrain qui n'est pas le sien, en des sphères qui lui sont étrangères, par des personnes interposées qui ne sauraient et ne peuvent le représenter, que leur cocarde soit rouge ou tricolore.

La réponse n'est pas dans les paresseux bureaux de vote, mais sur le lieu du travail, dans les assemblées populaires, dans les syndicats et dans la rue.

En dépit de la richesse des trusts et des consortiums, la puissance est dans le peuple, puisque ce n'est que par l'asservissement du peuple, qu'il y a richesse des consortiums et des trusts.

Si ce peuple avait la sagesse d'ignorer ce gouvernement (dont le seul rôle est de protéger ouvertement ou secrètement les intérêts capitalistes). S'il avait la sagesse de s'organiser parallèlement à lui et dans le dédain de son existence, la révolution serait accomplie et avec elle s'établirait l'anarchie qui, selon le mot du grand géographe Élisée Reclus, est la plus haute expression de l'ordre.

Maurice Laisant



Mars 1971. Dans un numéro « Spécial Commune », un texte de Pierre-Valentin Berthier

Le Monde libertaire
N° 169 - MARS 1971

Un sujet ignoré des scénaristes

Mon ami Godelure est le type naïf par excellence. Ayant entendu dire qu'on célébrait le centenaire de la Commune, il me posa cette question candide :

« On a fait un film intitulé *Les Canons de Navarone*, où ça pétait sec, je vous en réponds. On en a fait un autre sous le titre : Les Canons de Cordoba. C'est dire si les canons ont du succès à l'écran. Pourquoi n'a-t-on pas tourné une superproduction qu'on aurait pu appeler Les Canons de Montmartre ?

L'occasion était belle de nous montrer la Commune au cinéma.

— Mon cher, lui dis-je, le cinéma existe depuis soixante-dix ans, et la Commune est un sujet tabou, ou plus exactement maudit qu'on n'a jamais traité ni en bien ni en mal dans aucun film du circuit commercial projeté chez nous.

— C'est incompréhensible, dit Godelure. Voilà pourtant un magnifique exploit de l'armée française, et on nous le cache comme si l'on en avait honte.

— La Commune, un exploit de l'armée ?

Je parle de sa répression, de son écrasement, ou plutôt de ce qu'on devrait avoir le courage d'appeler la prise de Paris. Pensez que la France entière — la France en Thiers si vous préférez — a tremblé pendant des semaines sous la menace de ces vingt-sept canons que les fédérés de Montmartre refusaient de livrer aux Prussiens, lesquels, par droit de victoire, en étaient cependant devenus les légitimes propriétaires.

— Votre point de vue, Godelure, pourrait en effet intéresser un cinéaste de Hollywood où l'on n'en est pas à une infidélité près avec la vérité historique.

Et puis, le public aime le feu et le sang : il serait servi, avec ces incendies qui ôteraient à « Paris brûle-t-il ? » son point d'interrogation, et tous ces assassinats commis par la Commune et si terriblement spectaculaires.

— Il ne faut rien exagérer : la Commune, chiffre officiel, a exécuté quatre cent quatre-vingts personnes. On peut, c'est permis, regretter ces meurtres, et même les condamner, mais il est déloyal d'en majorer le chiffre. Tandis que Thiers a fait ou laissé fusiller dix-sept mille individus selon, là aussi, le chiffre officiel, et beaucoup plus au dire de certains (vingt mille, suivant André Castelot ; trente-cinq mille, écrit Rochefort).

— Eh bien ! On mettrait l'accent sur les prouesses versaillaises, sur les épisodes sanglants de cette héroïque reconquête, par les troupes loyalistes, d'une capitale insurgée. Il y a en Espagne, près d'Almeria, d'immenses studios en plein air où l'on pourrait tourner cette magnifique scène martiale… Avec l'armée espagnole comme personnel de figuration.

— Elle est en effet tout indiquée pour jouer un rôle de cette sorte.

— À propos de rôle, il conviendrait de donner aux communards des trognes affreuses, d'engager par exemple Lee Marvin pour incarner Rigault, ou encore Karl Malden pour jouer Jourde. Il ne faudrait pas que la censure puisse reprocher aux producteurs de les avoir faits sympathiques.

— Vous voudriez sans doute qu'on présente Jean-Baptiste Clément sous les traits de la « Créature » de Frankenstein, et qu'on donne à Thiers la stature de Maciste. Vous êtes un falsificateur né, Godelure. Les communards…

— Bah ! Ces voleurs et ces bandits (ce sont les termes employés par la presse des honnêtes gens de l'époque) ne méritent aucun ménagement.

— Ces voleurs… voilà qui est vite dit. Vous venez de parler de Jourde. Savez-vous qu'il géra honnêtement (écrit M. Georges Hourdin) les fonds mis à sa disposition et respecta le trésor de la Banque de France » ?

— Oui, mais ça, au cinéma, ça n'est pas assez dynamique pour faire vibrer le spectateur.

— Quant à… ces bandits… Le même Rigault, dont vous parliez, et à qui l'on reproche des ordres sanguinaires, mourut d'une façon que vous devriez trouver sublime… encore qu'on en ait au moins deux versions.

MORT DE RAOUL RIGAULT. DESSIN DE PILOTELL

LE PARC D'ARTILLERIE DE LA BUTTE MONTMARTRE, LE 18 MARS 1871.

— Dites voir.

— Le même André Castelot que je vous ai cité et qui n'est pas tendre pour la Commune, raconte ainsi la chose.

Je puisai dans ma bibliothèque *Le Grand siège de Paris* et j'y lus ceci, pages 358-359 : « Rigault apparaît. — Me voilà, c'est moi. Les Versaillais ne savent pas qui ils arrêtent. Au coin de la rue Royer-Collcud, un colonel s'interpose :

— Qui est cet homme ?

Le prisonnier s'avance. — Je suis Raoul Rigault, procureur de la Commune de Paris. Calmement, l'officier tire son revolver.

— Ah ! vous êtes Raoul Rigault, eh bien ! criez : A bas la Commune !

— Vive la Commune ! À bas les assassins ! répond Rigault.

Le colonel vise soigneusement et tire. Rigault s'écroule. »

Godelure hoche la tête :

— Pas mal. Et l'autre version ?

— L'autre version est celle de cette canaille de « Monsieur » Claude, qui fut chef de la Sûreté. Extraordinaire, celle-ci, bien que suspecte, vu son origine.

Dans les Mémoires (contestés) de M. Claude, je détachai et je lus à Godelure le passage où le policier raconte comment Rigault sauva la vie de son propriétaire en se livrant aux soldats — lui qui était l'ennemi des propriétaires et de la propriété privée — plutôt que de laisser commettre une injustice :

« L'officier fit cerner et fouiller la maison. On prit d'abord le propriétaire de l'hôtel pour celui qu'on recherchait. En entendant qu'on le poursuivait, Rigault monta au sixième étage. Le malheureux propriétaire, étant pris pour lui, le rejoignit et lui cria : — Rendez-vous, ou je suis fusillé à votre place !

— Alors, lui répondit Rigault, faites comme moi, fuyez sur les toits.

Le propriétaire se refusa à cette ascension. Il s'empara de Rigault, qui lui répliqua : — Lâchez-moi, je ne suis ni un serin ni un lâche ; je redescends.

Au deuxième étage, les chasseurs empoignèrent Rigault. Il se présenta à eux en se frappant la poitrine et en disant : — Me voilà, c'est moi !

Il remit à un caporal son épée et son revolver. On le traîna jusqu'à la barricade qu'il venait d'abandonner.

Là, il tomba frappé par les balles des soldats.

Mon sergent — celui qui avait dénoncé la retraite de Rigault — lui retira ses bottes, s'en empara et s'en alla en murmurant : — Il n'en a plus besoin ; autant moi qu'un autre. « Cette version, malgré ses invraisemblances, plut à Godelure pour son côté théâtral ; mais, dit-il, elle était trop favorable aux communards, bien que venant d'un haut fonctionnaire de police. La censure la trouverait peut-être subversive.

Je croyais en avoir fini avec Godelure et la Commune quand tout à coup il me posa cette colle :

— À votre avis, pourquoi n'y a-t-il pas eu de Commune de Paris en 1940 ? Là aussi, les canons ont été livrés aux Prussiens.

Sans doute. Je me remémorais les grosses pièces d'artillerie entreposées à Neuvy-Pailloux et qui, n'ayant jamais servi, furent, dès l'arrivée des troupes hitlériennes, emmenées par voie ferrée vers les prochains fronts allemands… Je les avais vues partir, et n'avais point imaginé que des fédérés pussent alors intervenir pour les arracher aux vainqueurs…

Mais je n'en parlai pas à Godelure et je lui dis simplement :

— Mon cher, il est déjà bien difficile d'établir avec exactitude comment certains événements se sont passés. Si, de surcroît, il faut dire pourquoi certains autres faits n'ont pas eu lieu… alors, l'histoire devient un casse-tête impossible et M. Castelot lui-même risque de donner sa démission.

Pierre-Valentin Berthier

31 juillet 1977. Manifestation antinucléaire de Malville. Un journal titra « Giscard gagne le match 1 mort à 0 ». Vital Michalon mort assassiné par l'État comme 37 ans plus tard Rémi Fraisse dans des circonstances assez semblables. Un article où il est question de violence et de non-violence dans les manifs. Sujet toujours d'actualité…

Le Monde libertaire
N° 236 - SEPTEMBRE 1977

Malville 1977 : le drame… de la désorganisation

L'opinion qu'étaient censés adopter tous ceux qui, absents à Malville, n'ont eu connaissance des faits qu'à travers les mass-médias, se résume à la formule utilisée depuis longtemps : les comités organisateurs ont été débordés par des groupes terroristes qui ont provoqué les affrontements. Cette formule permet de dégager toute responsabilité : les terroristes ont bon dos !

Dans ce cas précis, les « provocateurs militairement organisés » étaient les anarchistes et surtout les Allemands.

Cette explication a été d'autant mieux accueillie que la manif s'était annoncée comme une « marche écologiste non-violente » et que ceci paraissait donc un point acquis pour tous les participants.

Or, lors des forums qui se sont déroulés le samedi après-midi, une opposition très nette est apparue, fractionnant en deux les participants. Opposition importante, puisqu'il s'agissait de l'objectif de la marche :

La position des « non-violents » consistait à abandonner le but initial (l'occupation du site). « *Le 31, une marche pacifique sera organisée en direction du site. Nous disons bien en direction du site ; car nul ne peut prévoir l'importance et la stratégie des « forces de l'ordre » qui seront en face de nous. Dans une société nucléaire, la liberté est quelque chose de très relatif. Mais surtout, ne dramatisons pas… Certains bruits voudraient déjà faire de cette manifestation un carnage… Soyons lucides : personne ne tient à se faire matraquer et tout sera fait pour éviter l'affrontement. Les Comités, les Élus locaux, feront tout pour que cette manifestation soit une protestation digne et pacifique* ».

« *Nous espérons que nos élus, comme le 18 juin dernier, prendront la tête de cette marche, avec leurs écharpes et drapeaux tricolores ; et que nous pourrons, derrière eux, en rangs serrés, affirmer notre volonté de résister à cette folie et défendre, pour chaque homme le droit à la vie et à la liberté.* » (Extrait de *La Gazette de Malville*, organe des Comités Malville).

Ce qui veut dire en termes plus clairs, que la manifestation s'arrêterait aux limites décidées par le préfet (25 km2 autour du site).

Les « violents » voulaient au contraire pousser la marche plus en avant des limites pour tenter l'occupation du site, en dépit de l'ordre des autorités.

Il fallait montrer notre détermination à refuser la construction de Superphénix, et pour cela, prouver que nous étions capables de l'empêcher.

S'arrêter aux limites du préfet c'était reconnaître que nous étions impuissants, face au gouvernement (et à la force armée) et que notre opposition ne le gênerait donc pas outre mesure dans la poursuite du programme nucléaire.

Cette divergence d'objectifs a donné lieu à quelques débats. Néanmoins, les objectifs des « violents » ont été globalement rejetés et, si certains se sont rangés à leurs arguments, l'ensemble a refusé de revenir sur la décision d'une manifestation légale et pacifique.

Dimanche matin, au départ de la manifestation, on savait que l'organisation prévue initialement, c'est-à-dire quatre marches (Montalieu, Poleyrieu, Courtenay, Morestel) convergentes vers le site de la centrale, avait été modifiée.

Mais on n'en savait pas plus. Les mégaphones manquaient et il n'existait aucune liaison entre les marches.

Ce manque total d'organisation a abouti à un blocage des marches sur la petite route de Faverges (lieu des affrontements) où les manifestants sont restés à piétiner pendant près d'une heure, désorientés. Il faut dire que les CRS étaient disposés de façon à attirer les marches dans ce traquenard et, aucun barrage n'ayant été forcé, le déroulement prévu par le préfet s'est très bien réalisé.

Pour un prochain rassemblement, il faudrait envisager une organisation et une coordination capables de mener à bien la manifestation, mais surtout dépasser le débat violence/non-violence en s'interrogeant sur la forme de lutte susceptible d'être efficace face à un pouvoir qui a clairement prouvé, à Malville, qu'il était prêt à réprimer pour la défense du nucléaire.

Les comités Malville ont refusé la violence pour s'appuyer sur le nombre des manifestants. Or, on doit reconnaître que celui-ci ne suffit pas, que le gouvernement n'a que faire d'une opposition pacifique qu'il peut manœuvrer à son gré.

Silvia Avino

1977, la Giscardie… Souvenirs, souvenirs… Fin juillet c'est Malville, mi-août ce sont quelque 50 000 personnes sur le Larzac, fin septembre c'est la fin de l'Union de la gauche. 6 octobre c'est la parution du premier *Monde Libertaire Hebdo*. En voici l'éditorial, brut de décoffrage.

le monde libertaire hebdomadaire
Organe de la Fédération Anarchiste N° 237 - JEUDI 6 OCTOBRE 1977 3 F
hebdo N°1
LES POLITICIENS DISCUTENT
LES CONFLITS CONTINUENT...
Editorial
Voici le premier numéro du Monde Libertaire Hebdo ! - Enfin, serions-nous tentés de nous écrier ! Ce Monde Libertaire Hebdo a une histoire. L'histoire de la patience, de la volonté, de la confiance. Une Histoire d'amour ! Pour construire cet outil indispensable à la propagande anarchiste, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent ! Nos lecteurs nous ont donné cet argent, ce qui est une marque inestimable de confiance envers les militants qui animent nos groupes, qui administrent notre Fédération, qui confectionnent le journal. Une réponse également aux chiens qui suivent la caravane en aboyant ! Oui ce numéro du Monde Libertaire Hebdo est l'histoire de la patience de ceux qui ont souscrit

Le Monde libertaire Hebdo
N° 1 - 6 OCTOBRE 1977

Éditorial

Voici le premier numéro du *Monde Libertaire Hebdo* !

Enfin, serions-nous tentés de nous écrier ! Ce *Monde Libertaire Hebdo* a une histoire. L'histoire de la patience, de la volonté, de la confiance. Une histoire d'amour !

Pour construire cet outil indispensable à la propagande anarchiste, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent !

Nos lecteurs nous ont donné cet argent, ce qui est une marque inestimable de confiance envers les militants qui animent nos groupes, qui administrent notre Fédération, qui confectionnent le journal. Une réponse également aux chiens qui suivent la caravane en aboyant ! Oui ce numéro du *Monde Libertaire Hebdo* est l'histoire de la patience de ceux qui ont souscrit depuis plus d'un an et que nous avons tenus informés, mois après mois, de la lente mais irrésistible progression permettant de réaliser le projet que nous leur avions soumis. L'histoire de la volonté de nos militants, mobilisés pour répandre sous toutes ses formes la propagande nécessaire à la diffusion du journal. L'histoire de la ténacité d'une administration décidée à mettre le *Monde Libertaire Hebdo* à l'abri des fluctuations politiques et des contraintes idéologiques que les gouvernements et les partis politiques font peser sur la presse d'opinion !

Voici le premier numéro du *Monde Libertaire Hebdo*, un journal libre, ne devant rien aux fonds secrets qui alimentent des feuilles dites révolutionnaires à la solde des idéologies et des États impérialistes camouflés sous l'étiquette marxiste voire gauchiste ! Un journal qui a su, grâce à ses méthodes de fabrication, se mettre à l'abri du chantage permanent des « cellulards » qui ont envahi la corporation du Livre. *Un Monde Libertaire Hebdo*, pour quoi faire ?

La société est en train de changer, l'économie est en crise, les politiciens aux abois se déchirent. Il y a un an l'euphorie régnait dans ce monde politique traditionnel. La droite misait sur le plan Barre pour sortir de la crise, la gauche sur le programme commun pour parvenir au pouvoir. Nous écrivions alors dans notre journal, qui n'était alors qu'un mensuel que la crise qui secouait le pays n'était pas une crise d'adaptation aux évolutions de l'économie, mais une crise du régime lui-même. Que celui-ci était en train de crever de la crise de conscience des pays pauvres possédant des richesses naturelles, de leur exploitation par les pays riches et que le plan Barre pas plus que le plan Rocard ne changerait quelque chose, qu'aucune greffe ne prendrait sur le corps d'un système usé jusqu'à la corde.. Aujourd'hui le plan Barre a échoué, le programme commun a volé en éclats. Ni l'un ni l'autre n'ont pu résister aux contradictions que contracte la société capitaliste. Et c'est pour dire ça, en serrant de plus près et de façon concrète les luttes quotidiennes des femmes et des hommes contre l'exploitation de classe, que le *Monde Libertaire Hebdo* était devenu une nécessité.

Le *Monde Libertaire Hebdo*, organe de la Fédération anarchiste sera attentif aux mouvements de son temps. Ses préoccupations dépassent le cadre de la nation. Il réaffirmera sa vocation internationaliste. Il sera sans indulgence pour tous ces petits requins de la politique-fiction, qui attendent avec impatience de prendre la place des politiciens chevronnés qui occupent l'avant-scène ! Il sera présent dans toutes les luttes que livrent les femmes et les hommes de notre temps, pour desserrer le carcan qui les tient à la gorge depuis l'origine. Il sera présent et participera au combat pacifiste, anti-clérical, syndical, écologique, auto-gestionnaire. Il combattra pour que la liberté, l'égalité, la fraternité descendent du frontispice des monuments officiels, pour se répandre dans la vie quotidienne.

Mais les militants de la Fédération anarchiste ne se font aucune illusion sur la densité des réformes susceptibles d'être arrachées à la société de classe. Lutter pour les obtenir a l'avantage d'éclairer les populations et de démontrer que leur limite est tracée par la volonté pour le capitalisme de continuer à exister. Et c'est la raison pour laquelle le *Monde Libertaire Hebdo*, comme le fut avant lui le *Monde Libertaire Mensuel*, sera un journal révolutionnaire dont le but est une société sans classe, sans autorité, sans États, dont l'objectif immédiat consistera à détruire l'économie du profit et la morale judéo-chrétienne qui la justifie.

La tâche sera rude ! Le *Monde Libertaire Hebdo* la mènera sans défaillance avec l'aide de ses lecteurs qui sont à l'origine de sa parution. Ce sont eux et eux seuls qui peuvent en faire le grand journal du mouvement ouvrier français. Nous comptons sur eux, ils peuvent compter sur nous. Au bout d'un chemin dont personne ne peut mesurer les difficultés ni la longueur, c'est la révolution socialiste libertaire qui reste le but que collectivement nous nous fixons.

LES YEUX DE GERDA ET KATI

Le XXe siècle a été riche (si l'on peut dire) en guerres, insurrections et révolutions. Nombre de photographes ont témoigné et illustré ces bouleversements et l'Espagne 1936-39 ne fait pas exception. On y a vu fleurir ce qu'on appelait les reporters-photographes ou, mieux dit, les photographes correspondants de guerre. Bien sûr certains ont émergé et ont acquis une certaine notoriété : Capa, Seymour (dit Chim), Centelles, Guzmán… Principalement des hommes, mais aussi quelques rares femmes : Gerda Taro et également Kati Horna dont il sera également question à l'approche du 21e anniversaire de sa mort.

GERDA TARO. ESPAGNE 1937

CHERCHEZ LA FEMME

Il y a 84 ans, le 26 juillet 1937, Gerda Taro perdait la vie pendant la Guerre d'Espagne.

Depuis l'aube des temps, dans l'Histoire, dans les arts, dans les luttes sociales, une évidence saute aux yeux : à de rares exceptions près, la contribution des femmes dans ces domaines a été occultée, dépréciée, niée, d'autant plus qu'elles ont souvent œuvré dans l'ombre de « grands hommes »[1] tel est le cas de Gerda Taro, photographe connue pour ses reportages sur la Guerre d'Espagne. Son travail et même sa personne ont longtemps été éclipsés par l'œuvre de son compagnon Robert Capa.

Gerda Taro (de son vrai nom Gerta Pohorylle) naît en Allemagne en 1910 ; dans les années 30 elle se joint à des groupes révolutionnaires et est arrêtée et emprisonnée pour distribution de tracts. L'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, la répression contre les opposants et les Juifs, vont la contraindre à l'exil. Elle s'installe à Paris où elle fréquente les milieux artistiques et travaille à l'agence Alliance-Photo. Elle fait la connaissance du photographe d'origine hongroise Endre (André) Ernõ Friedman avec qui elle travaille et entretient une liaison amoureuse. Ils vivotent tous les deux de leur travail jusqu'à ce qu'elle ait l'idée de présenter Friedman comme étant un photographe américain, en lui donnant le pseudonyme de Robert Capa, optant elle, pour son nouveau nom (Gerda Taro). Elle se démènera sans compter pour faire connaître les clichés de son compagnon, dont la carrière décolle vraiment à ce moment.

Dès le début de la Guerre d'Espagne, ils partent couvrir les combats aux côtés des républicains. Ils publient leurs photos en les signant de leurs deux noms, mais c'est le seul Capa qui y gagne une reconnaissance mondiale, alors que son travail à elle, reste ignoré.

Alors que Capa retourne en France le 25 juillet 1937, le lendemain, lors des combats autour de Madrid, elle est écrasée accidentellement par un tank républicain et meurt à l'hôpital de l'Escurial le 26 juillet 1937, devenant ainsi la première femme reporter photographe tuée dans l'exercice de son travail. Son corps est rapatrié en France et son enterrement au Père-Lachaise le 1er août 1937 (jour de son anniversaire où elle aurait dû fêter ses 27 ans), se transforme en manifestation antifasciste suivie par des milliers de personnes. Sa tombe non loin du Mur des Fédérés, fut décorée par Alberto Giacometti, d'une vasque et d'un oiseau mythologique, le faucon Horus, symbole de lumière et de résurrection.

En 1938 Robert Capa publie *Death in the making* rassemblant une centaine de leurs photos cosignées. Mais là encore presque tout le travail sera attribué à Capa alors que Gerda Taro tombe dans l'oubli. Il faudra attendre 2007 et la découverte de la fameuse « valise mexicaine » contenant 4 500 négatifs de Gerda Taro, Robert Capa et David Seymour, réalisés au cours de la Guerre d'Espagne, pour se rendre compte de l'importance du travail de Gerda Taro, et constater aussi que nombre de clichés jusqu'alors attribués à Capa étaient en fait dus à elle.

S'il n'est pas question de dénigrer le travail de Robert Capa, il n'est pas question non plus de déconsidérer celui de Gerda Taro, au moins aussi intéressant. Deux êtres qui s'étaient trouvés, deux talents qui se valaient même si celui de Gerda a mis plus de temps à être reconnu, elle qui voulait « vivre sans entraves et convaincue de se battre pour un monde meilleur ».

GERDA TARO ET ROBERT CAPA

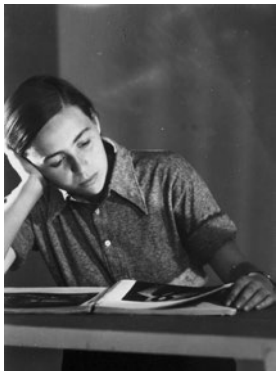


PHOTO ATTRIBUÉE À CAPA

KATI HORNA
ANARCHISTE ET PHOTOGRAPHE

Kati Horna (née Kati Deutsh Blau) voit le jour à Budapest en mai 1912 et décède à Mexico en octobre 2000. Entre ces deux dates sa vie est parsemée d'exils dus à sa condition de Juive et d'anarchiste.

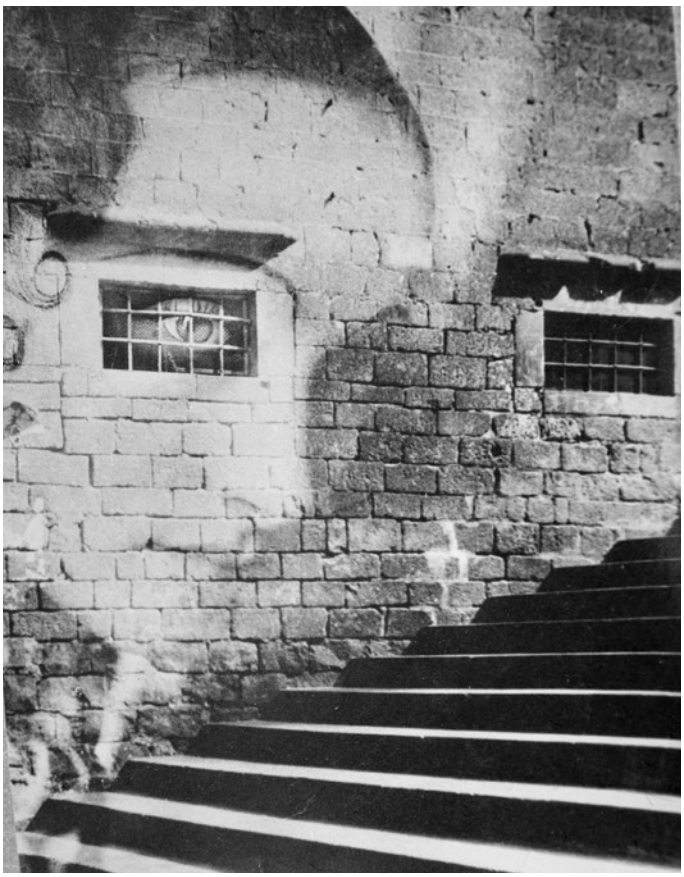
Très tôt, à 19 ans elle s'installe à Berlin où elle apprend la photographie (agence Dephot/Deusche Photodients) et fréquente l'atelier du photographe Jósef Pécsi, Bertolt Brecht et le groupe Bauhaus. Elle aura l'occasion de tirer le portrait d'un certain Endre Friedmann (qui ne s'appelle pas encore Robert Capa). Elle se lie d'amitié avec lui et le retrouvera à Paris où elle part s'installer quand les nazis arrivent au pouvoir en Allemagne en 1933, que toute opposition est réprimée et que les Juifs sont persécutés.

Son idéal anarchiste lui fait rejoindre en 1937 l'Espagne où la CNT la charge de faire des reportages sur les collectivités anarchistes. Elle les fait publier dans la presse anarchiste espagnole : Tierra y Libertad, Tiempos Nuevos, Mujeres Libres et surtout dans l'hebdomadaire Umbral (Le Seuil) où elle rencontrera celui qu'elle épousera et dont elle prendra le nom : José Horna, peintre et sculpteur, Andalou et anarchiste.

Son travail photographique se distingue par le fait qu'elle témoigne moins des combats (même si on possède des clichés de soldats au front) que des souffrances des civils, en montrant d'innombrables immeubles éventrés par les bombardements fascistes. D'autre part, elle est une des rares à développer la technique du photomontage, comme lorsqu'elle juxtapose un portrait de femme sur un mur de cathédrale à Barcelone. Technique qu'elle développera encore plus tard tendant vers le surréalisme.

En 1939, à la défaite du camp républicain, elle retourne en France. José, son compagnon sera « accueilli » dans un camp de concentration sur les plages du Roussillon dont elle parviendra à le sortir au moyen de faux papiers et en se présentant comme citoyenne hongroise.

La Seconde Guerre mondiale ne tarde pas à éclater, et la France à être envahie par les troupes allemandes. C'est de nouveau l'exil pour Kati et José Horna. Cette fois, destination le Mexique où tous deux continueront leur travail artistique. Pour sa part Kati Horna fréquentera les milieux surréalistes et d'autres exilées comme les peintres Leonora Carrington (un temps compagne de Max Ernst), et Remedios Varo (un temps épouse de Benjamin Péret). Elles exposeront régulièrement leur travail de peintre pour Carrington et Varo, et de photographe pour Horna. Très unies toutes les trois, elles seront surnommées « Les Trois sorcières ». Misogynie dans un milieu pas toujours tendre avec les femmes ? En tout cas chacune, dans son style personnel évoquera la dévastation du monde par la guerre.



KATI HORNA, *MONTÉE À LA CATHÉDRALE / FEMME ESPAGNOLE AVANT LA RÉVOLUTION, 1938*

Parallèlement à son activité artistique, Kati Horna enseignera la photographie à l'Université nationale autonome de Mexico et à l'Université ibéroaméricaine.

Et les clichés pris pendant la guerre d'Espagne ? Kati Horna déclarait elle-même : « J'ai fui la Hongrie, j'ai fui Berlin, j'ai fui Paris, j'ai tout laissé à Barcelone… quand Barcelone est tombée je n'ai pas pu revenir chercher mes affaires, j'ai de nouveau tout perdu. Je suis arrivée dans un cinquième pays, au Mexique, avec mon Rolleiflex en bandoulière, je n'ai rien pu emporter d'autre ».

Après sa mort, l'historienne Almudena Rubio découvre en 2016 à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, dans les archives déposées par la CNT avant la chute de Barcelone, une caisse contenant 500 négatifs que Kati Horna avait réalisés à la demande de la CNT-FAI. Une autre caisse se trouve également au Centre de Documentation de la mémoire historique de Salamanque.

Si de son vivant, Kati Horna se montrait discrète quant à son œuvre, après sa mort, de nombreuses expositions ont été montées autour de son travail, dont une à Paris (Galerie du jeu de Paume en 2014).

Évoquant sa mère qui avait embrassé l'idéal anarchiste, sa fille, Ana María Norah Horna, a déclaré : « Ma mère ne fut pas aigrie par la guerre. En Espagne elle a appris les grandes valeurs : bonté, éthique, honnêteté, compassion et engagement ». Une belle épitaphe pour celle qui a parcouru cinq pays, avec pour toute arme un simple Rolleiflex.

Ramón Pino
Groupe anarchiste Salvador Seguí

1. Lire l'ouvrage collectif : *Femmes artistes et écrivaines, dans l'ombre des grands hommes,* Classiques Garnier.

ANDRÉ CLAUDOT (1892-1982) UN PEINTRE LIBERTAIRE

Le Musée des Beaux-arts de Dijon consacre actuellement une exposition au peintre André Claudot. Né à Dijon, il a peint sa Bourgogne natale mais ses œuvres représentent aussi Paris, la Provence, la Vendée et même la Chine où il a séjourné quatre ans.

L'exposition de Dijon a pour sous-titre : *la couleur et le siècle*. En effet, des couleurs éclatantes donnent vie à ses toiles dans lesquelles il a représenté, entre autres, les grands événements du XX[e] siècle. Claudot a été anarchiste jusqu'au milieu des années 1920. Son parcours politique passe ensuite par la SFIO au temps du Front populaire puis par le Parti communiste pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Cependant il était avant tout pacifiste et à la fin de sa vie il se considérait encore comme « *progressiste anarchisant* ».

André Claudot naît à Dijon en 1892 dans une famille de luthiers. Il suit des cours à l'École des Beaux-arts de Dijon de 1905 à 1909 puis obtient une bourse pour l'École des Arts décoratifs de Paris où il ne reste que trois mois. Il peint des paysages bourguignons, des scènes des Halles et de la Zone à Paris. Il fréquente des anarchistes à Dijon (François Monod) puis à Paris (André Vallet, Rirette Maîtrejean, Pierre Martin, Léo Poldès). Il publie son premier dessin dans *Le Libertaire* en 1911, puis collaborera à ce journal jusqu'en 1923 avec plus de cinquante dessins. Ayant des opinions antimilitaristes, il est inscrit au Carnet B. Il est incorporé en octobre 1914. Il va connaître le front d'Artois, la bataille de Verdun et celle de la Somme puis le front des Balkans. Pendant la guerre, il a réalisé des centaines de dessins aujourd'hui disparus. Son dossier militaire ne mentionne aucune citation, ni aucune blessure, il a donc dû faire tout son possible pour ne pas s'exposer.

Après la guerre, outre *Le Libertaire*,

LE LIBERTAIRE, 30 SEPTEMBRE 1911, P. 1.
COLLECTION DE LA BnF. ©BnF

il collabore à *Clarté,* aux *Crucifiés*, aux *Hommes du jour,* à *La Jeunesse anarchiste,* au *Raffut*, à *La Revue anarchiste*... Les thèmes de ses dessins sont l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, l'anticapitalisme, l'anticolonialisme...

En 1926, Claudot part pour la Chine avec son épouse Suzanne. C'est le peintre Lin Fengmian, proche des libertaires, qui lui a trouvé un poste d'enseignant de peinture et de dessin à Pékin puis à Hangzhou. Dans un contexte difficile (guerre civile, chasse aux communistes), il soutient ses étudiants qui veulent dénoncer les injustices sociales. Il revient de Chine en 1930 et se réinstalle dans son atelier de La Ruche à Paris.

Avant, pendant et après son séjour en Chine, il expose dans divers salons et galeries. Parmi ses proches, se trouvent des peintres et graveurs libertaires : Jean Lébédeff, Paul-Émile Pissarro, Maximilien Luce, Louis Moreau, Germain Delatousche.

À partir de 1935, André Claudot est de retour à Dijon où il obtient un poste de professeur de peinture et de dessin. Antifasciste, il soutient l'Espagne républicaine en peignant le *Portrait de la fillette Carmita*. Il donne aussi une aquarelle pour soutenir les orphelins de la colonie anarchiste de Llançà en Catalogne. Il est révoqué de son poste en 1941 en tant que franc-maçon. Sa participation à la Résistance n'est pas négligeable. Il dessine et imprime des tracts. Il ne retrouve pourtant pas son poste de professeur à la Libération et il est même expulsé de la société artistique L'Essor.

Adhérent au Parti communiste, il est aussi membre de ses organisations satellites : France-URSS, mouvement de la Paix, Secours populaire... Ses toiles dénoncent le franquisme, la torture en Algérie, la guerre au Vietnam.

Hors de la Côte-d'Or, le PC n'a pas fait grand-chose pour mettre son œuvre en valeur. Il faut dire qu'André Claudot n'appréciait ni Pablo Picasso, ni Louis Aragon. Sa rencontre avec le réalisateur Bernard Baissat va un peu le faire sortir de l'oubli. En 1978, sort le film documentaire *Écoutez Claudot,* dans lequel est présent l'historien de l'anarchisme Jean Maitron. Le film est refusé par la télévision française mais est présenté dans des festivals et dans diverses salles de cinéma.

André Claudot décède en juin 1982. Le Musée de Dijon venait de lui rendre hommage en exposant soixante de ses œuvres de 1914 à 1980.

Felip Équy

À VOIR :
Jusqu'au lundi 20 septembre 2021, l'exposition Claudot est présentée au Musée des Beaux-arts, rue Vaillant, 21000 Dijon, tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 18 h 30.
Sur Internet : https://musees.dijon.fr/andre-claudot-1892-1982-couleur-siecle

À LIRE :
André Claudot, 1892-1982 : la couleur et le siècle : catalogue d'exposition, Musée des beaux-arts, Dijon, du 25 juin au 20 septembre 2021. In fine : Musée des Beaux-arts de Dijon, 2021. 224 pages. 35 euros.

À ÉCOUTER :
Écoutez Claudot réalisé par Bernard Baissat. 1978. 52 minutes.
Sur Internet : https://www.dailymotion.com/video/xwd8ef

André Claudot réalisé par Bernard Baissat. 1979. 60 minutes.
Sur Internet : https://www.youtube.com/watch?v=wf-BMgf6n8U

NOMADLAND, LA TERRE PROMISE ?

Que penser de Nomadland ?

Quand je vais au cinéma, c'est d'abord mon impression qui importe, pendant la projection et à la sortie du cinéma. Une impression subjective qui n'engage que moi, bien entendu. Qu'ai-je ressenti pour ce film qui par ailleurs a obtenu trois Oscars : meilleur film, meilleure actrice, meilleure réalisation 2021 ? J'avouerai qu'il m'a plombé parce que voir des gens en situation de précarité et n'entrevoir rien de plus pour l'héroïne, même si c'est son choix personnel, n'a rien de réjouissant. En outre, voilà de quoi me dissuader de quitter mon boulot si jamais j'en avais la moindre envie… Ensuite, mon attente en tant que spectatrice n'a pas été comblée, ce désir étant qu'il me faut une histoire, un scénario suffisamment accrocheur pour m'intéresser et me séduire. Le film a été loué pour la beauté des paysages américains, soit. Quant à moi, cela ne me suffit pas et ce n'est pas ce que je recherche en priorité dans une fiction cinématographique.

À côté de ce sentiment globalement négatif, il en coexiste un, qui est positif : j'ai cru au personnage principal et il m'a ému. Et cela est sans doute à mettre sur le compte de l'actrice, Frances McDormand, dont je ne contesterai pas le mérite de l'Oscar. À mon sens, tout le film repose sur elle, c'est-à-dire que sans elle, *Nomadland* serait un film parmi d'autres, qui ne mérite pas cette attention particulière qui l'a mis sous les feux de la rampe.

Une vision libérale de la précarité

En dehors de ces premières impressions, *Nomadland* a suscité en moi certaines réflexions. Sans doute aurais-je aimé y trouver une dénonciation sociale explicite ce qu'à mon sens il ne contient pas (cette faiblesse narrative que je reprochais ?). Évidemment, nous sommes témoins de la précarité avec laquelle vivent tous ces gens sans le sou. Mais ce qui est dit dans le film, c'est que c'est un mode de vie assumé. Ainsi, l'héroïne rectifie la façon dont elle se définit : elle n'est pas « sans domicile fixe » mais « nomade ». Cette discussion autour de la sémantique me fait penser au remplacement du mot « caissière » par « hôtesse de caisse ». Mais, en changeant de vocabulaire, on ne change pas la réalité pour autant.

Des drames personnels (là, la mort du mari de l'héroïne, ici, la mort du fils d'un autre « nomade ») font que l'on recherche une existence plus authentique que celle que la société capitaliste vous propose : au lieu de l'argent et de la consommation, au lieu de l'avoir, l'être ; au lieu de la fixité du boulot et du logement, la liberté. D'autres valeurs également : la solidarité, l'appartenance à une communauté, le retour à la nature. La précarité est le prix à payer pour toutes ces valeurs et cette précarité est assumée. En effet, les personnages ne se révoltent pas, en actes ou en paroles, contre la société américaine, qui au fond, les autorise à mener ce genre de vie. De quoi légitimer des positions conservatrices, et c'est, à mon avis, un des risques du film : ces « nomades » (et, par extension, toute la gamme des miséreux et des pauvres) le sont par l'effet de leur volonté ainsi que de leur histoire personnelle et familiale qui a modelé leur psychisme. C'est normal qu'ils n'aient pas d'argent puisqu'ils ne travaillent pas. Ils n'ont qu'à travailler et leur situation changera. Et puis, ils ne sont pas si malheureux que cela : regardez, ces nomades, ils aiment leur vie en plein air, ils vivent de bons moments entre amis, etc. Tels sont les arguments que peuvent avancer les partisans de l'ordre social actuel.

À chacun(e), sa lecture du film

En ne se positionnant pas nettement sur le plan de la dénonciation sociale, *Nomadland* réussit à réunir un large public, les spectateurs des opinions les plus diverses pouvant y trouver leur compte. Ainsi, en face des conservateurs, les progressistes pourront être séduits par la manière bienveillante et empathique dont sont présentés ces « nomades ». Ceux et celles qui se sentent concerné·e·s par le sort de la planète noteront ce clin d'œil à l'écologie avec ces thèmes relatifs à la nature et à la consommation. Ce n'est pas que *Nomadland* soit dépourvu de toute dénonciation sociale (il me semble me rappeler qu'un des personnages dit avoir travaillé pendant toute sa vie et n'avoir qu'une maigre retraite ne lui permettant pas de vivre dans des conditions décentes), c'est que celle-ci n'est pas assez nette.

Autre chose qui m'a gênée dans *Nomadland*, c'est la façon dont sont présentés les boulots de l'héroïne. Certes, on voit ce grand entrepôt d'Amazon à la taille inhumaine ainsi que les tâches inintéressantes et répétitives que l'héroïne doit fournir afin de gagner de l'argent. Mais le travail n'entame pas le moral des travailleurs pas plus qu'il n'est présenté comme harassant. Au contraire, ce serait presque plutôt sympa de bosser chez Amazon, on y rencontrerait des employés sympas à la pause déjeuner et on s'y ferait de nouveaux amis…

Pauline Boyer

TROIS PETITES NOTES DE MUSIQUE

Il existe des chanteurs engagés, en voici trois et pas des moindres : Paco Ibañez, Lluis Llach et Carlos Andreu qui ont des similitudes, tous les trois sont nés en Espagne, ils sont anarchistes et se sont exilés en France à différentes époques.

« Je maudis la poésie conçue comme un luxe culturel pour les indifférents, qui s'en lavent les mains »

Paco, le vétéran, né à Valence le 20 novembre 1934 (le même jour et le même mois que notre compagnon sculpteur anarchiste José Torres qui vient de s'éteindre il y a quelques semaines, c'est aussi la même date que la mort de Buenaventura Durruti). Il fuira Barcelone en 1937 pendant la guerre d'Espagne pour s'installer en France. Son père, ébéniste anarchiste lui apprendra la musique et dès 1952 il commencera à étudier la musique par le violon et finira par la guitare. La passion pour cet instrument l'amènera à assister aux cours du guitariste classique Andrès Segovia. Sa passion s'étendra à la poésie de Francisco de Quevedo, d'Antonio Machado, de Federico García Lorca et de Luís de Gongora. À cette occasion, un album sera réalisé, dont la pochette sera illustrée par la peinture du catalan Salvador Dalí. Il continuera dans le registre de la poésie espagnole, chantera *Andaluces de Jaèn* (Andalou de Jaèn) du poète Miguel Hernandez, mais aussi *La poesia es un arma cargada de futuro* (La poésie est une arme chargée de futur) de Gabriel Celaya, *Balada del que nunca fue a Granada* (Balade de celui qui ne connut jamais Grenade) de Rafael Alberti et surtout *A galopar, a galopar* (Au galop, au galop). Il chantera les poètes latino-américains, les mots de Pablo Neruda, Nicolas Guillèn, Rubén Dario, César Vallejo, Atahualpa Yupanqui, résonnent dans le timbre de sa voix si particulière et de la musique classique.

Il parvient dans ses chansons populaires de lutte et de résistance à nous faire découvrir le langage et la force de la poésie universelle. Paco, pour avoir été en France, chantera Brassens de manière émouvante et admirable ; les deux chanteurs se rencontreront et ne se quitteront plus. Il s'imprégnera des chansons de Léo Ferré et de Mouloudji. Paco est vraiment un militant contre tous les totalitarismes que ce soit en Espagne, en Amérique Latine ou en Iran, son ardeur et sa conviction sont mises au service des causes qu'il défend.

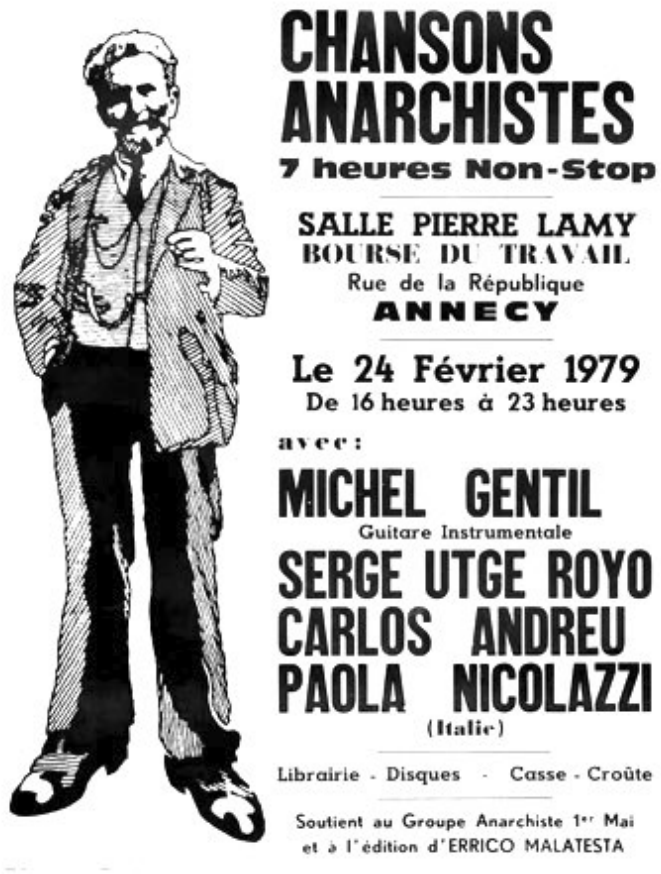
PACO IBAÑEZ AVEC LÉO FERRÉ ET JUAN CARLOS CEDRÓN

LLUIS LLACH

« Camarades si vous cherchez les printemps libres alors j'irai avec vous, »

Lluis Llach, de la même trempe et cadet de quatorze ans de Paco, né le 7 mai 1948 à Gérone, deviendra à son tour une des figures de proue de la chanson politique et engagée catalane. Il refusera de chanter en castillan, c'est le mouvement de la Nova canço (Nouvelle chanson) : *Els Setze Jutges* (Les seize juges), en 1969. La même année, il chantera pour la première fois *l'Escata* (le pieu), un chant d'espoir contre la dictature franquiste, chanson qui au bout d'un an sera interdite en Espagne, mais la décision arrive trop tard, et elle deviendra officieusement l'hymne anarchiste catalan de la résistance au fascisme. Ses concerts sont souvent interdits. Les catalans et la région tout entière se retrouvent dans ses chansons. Recherché par la police, il est obligé de se cacher et devra quitter le pays pour s'installer en France entre 1971 et 1976. Certaines chansons deviendront célèbres, *I si canto trist* (1974), *Viatge a Itaca* (1975).

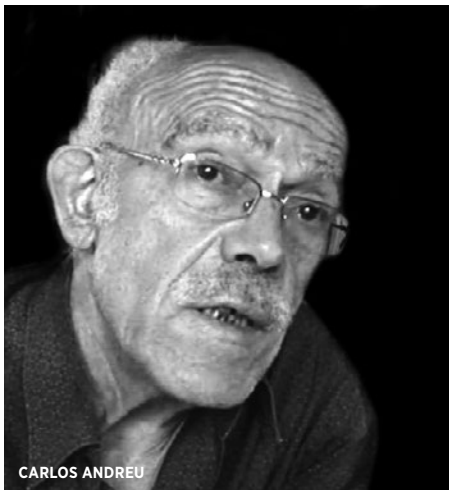
En 1976, il reviendra en Catalogne avec un grand concert au Palais des Sports de Barcelone pour fêter son retour qui donnera lieu au disque *Barcelona Gener*, mais c'est surtout en 1985 que Lluis donne un concert exceptionnel au camp de Barça devant un public de 110 000 personnes, un double disque rappelle cette performance



Camps del Barça 6 julio de 1985. Cette même année il perd sa mère et lui rendra hommage dans son album *Maremar*. En 1986/87, pour le cinquantième anniversaire de la mort de Federico García Lorca, Lluis interprétera *Norma y Paraiso de los Negros* (Norme et paradis des Noirs). Il rendra hommage aussi à tous les réfractaires au service militaire dans la chanson *Insubmis* et donnera plusieurs concerts de soutien à une association d'insoumis. Il ne cessera de se produire partout dans le monde jusqu'en 2007 où il donnera son ultime concert dans des villages de son enfance à Vergès, pour s'engager dans une carrière plus politique, mais ceci est une autre histoire ; ce qui ne l'empêchera pas d'écrire son quatrième roman. Son premier roman *Memoria de unos ojos pintados* (Les yeux fardés) sera un succès de librairie.

Ne chante pas la mort… « Viva la vida » !

Pour finir cette série de portraits, voici Carlos Andreu, chanteur, poète, acteur et écrivain libertaire comme il aime se nommer, fils de migrant aragonais, né en 1938 à Sant Felin de Llobregat. Il devra s'adapter à n'étudier qu'en castillan. Il décidera de partir en France pour apprendre la langue, car Carlos est très amateur des mots, mais surtout il explique à ses parents que pour réussir dans la vie il faut parler plusieurs langues. Le voilà parti à Paris en 1962, où il va suivre un cours d'art dramatique au théâtre de la ville tout en continuant à écrire de la poésie en castillan, en se rapprochant des classiques espagnols. Il fera une grande découverte en tombant sur un ouvrage de poésie de César Vallejo et en sera perturbé au point qu'il détruira toutes ses poésies de facture classique pour désormais faire apparaître ses nouveaux poèmes. Carlos reprendra la poésie de César Vallejo en chansons et musiques dans les fameux quinze textes sur *Espagne, éloigne de moi cette coupe.* Un album paraîtra en 1987. Carlos chante César Vallejo en 1988 en se produisant à de nombreuses reprises dans toute la France, en l'interprétant d'une nouvelle manière et en incorporant dans ses chansons des ressources vocales empruntées au théâtre, au cabaret, aux chansons populaires ou à la musique contemporaine. Il poursuivra ses recherches dans cette lignée auprès de ces grands poètes comme le poème célèbre de Fernando Pessoa *Tabaccaria* ou *La Tabaqueria* (2010) ou *L'Estanc* (Le bureau de tabac), ou encore le collectif de plusieurs poètes sud-américains *La Piedra cansada* (La pierre fatiguée).


CARLOS ANDREU

Il participera à des galas de solidarité avec des libertaires emprisonnés en France et en Espagne (en 1974, 1975, 1978), un dimanche pour l'Espagne en lutte (en 1976), gala de solidarité avec l'Espagne libertaire (1977), chansons anarchistes à Annecy (1979). Il formera un groupe qui s'appellera *Viva la vida* en réponse à *Viva la muerte* des généraux fascistes espagnols. Un de ses premiers albums *Interdit* (1974) dénoncera la dictature de Franco et en 1976 un autre album paraîtra *Viva la vida*. Carlos est un chanteur improvisateur, il est en perpétuelle recherche de sonorité vocale et instrumentale, polyvalent à travers ses chansons, mais aussi ses nombreux morceaux pour les films : *Fête royale,* (1979), *Les yeux des oiseaux* (1981) de Gabriel Auer, ses essais sur *Gaudí, le scandale* (1993), articles sur la culture populaire dans la revue *Vendémiaire* (1975-1976) et tant d'autres écrits, la liste est bien trop longue. D'une grande activité musicale et littéraire, ses performances ont suscité la curiosité de certains jeunes à découvrir cet oiseau rare qui vit aujourd'hui à Barcelone.

Trois portraits d'artistes d'un talent inestimable, chacun combattant avec un style musical différent toute forme d'autoritarisme. Trois beaux exemples de militance artistique qui resteront gravés comme ces trois notes de musique qui, sans crier gare, nous reviennent en mémoire.

Juan Chica Ventura
Groupe anarchiste Salvador-Seguí

À LIRE AVEC LES OREILLES...

Accostage

Nous étions sur le quai à l'attendre. Voilà, comme indiqué par le superbe dessin de la jaquette, le bateau de Nigra Safo entre au port la cale remplie de 11 somptueuses épices à écouter. L'équipage : le gaillard à vent sera **Hervé** à l'accordéon. Oublions la coutume du mot « interdit à bord », souvenirs des mutins pendus, parlons des cordes : **Jeanne** au violon, **Anthony « Jak »** guitare et mandoline, et **Gilles** contrebasse. Autres cordes, vocales celles-là, ce sera **Pierre**.
Première impression, la place donnée aux intros, ponts, parties instrumentales.

Et les textes alors ?

Première plage, page d'histoire, de notre histoire : ***Novembre 1936*** de Serge Utge-Royo avec une interprétation toute personnelle de Pierre, on sent la rage et la détermination. Suit, en italien, ***La ballade pour l'anarchiste Pinelli***, chanson écrite par trois jeunes anarchistes le soir de l'enterrement du compagnon assassiné par la police**.** Encore en italien, la fermeture du CD avec ***O Gorizia, sois maudite*** chant anarchiste et antimilitariste relatant un sale épisode de la sale guerre de 14-18.

Nouvelles pages d'histoire, de notre histoire, ***La Makhnovtchina*** d'Étienne Roda-Gil ainsi qu'en catalan ***L'estaca*** de Lluis Llach avec toute la rage de Pierre bien servi par les parties instrumentales. Idem pour un flamenco contestataire de 1860 ***Que la tortilla se vuelva***.

Une chanson pour réveiller : ***Alerte*** de Marc Robine reprenant une citation du pasteur Martin Niemöller. Chanson sur la lâcheté face au totalitarisme.

Et puis il y a l'histoire des individus avec ***Mimi la douce*** de Pierre Perret, ***La gamberge*** de Jean Yanne ou — la seule non-reprise — ***Mensonges*** de Pierre.

Une dernière chanson qu'on croirait sortie d'une cave tzigano-jazzy de St-Germain : ***Les Tuileries,*** d'un jeune auteur... Victor Hugo.

Un disque, donc, à écouter, à succuler. C'est leur premier disque, sa diffusion en est à ses premiers pas... Pour celles et ceux qui veulent et qui peuvent... y a Facebook pour leur demander...

Vous avez sa parole...

Un incendie empêcha son guitariste, arrangeur Michel Gaudosio de participer. Pour ***C'est une parole***, le dernier opus en date. Louis Arti se retrouva seul mais pas trop ; Jean-Baptiste Ayoub et Christophe Tregret (du groupe Malaquet) — ingénieur du son et directeur technique de ce projet — seront là. Ainsi que sa guitare électrique. Et la voix de Louis, inclassable comme cet ARTIste qui jongle et se promène sur 4 octaves. Facile ? Non, beaucoup de travail... Résultat, une voix qui a une signature, immuable depuis son premier vinyle en 1978. Beaucoup de travail pour aiguiser et entretenir cet outil précieux.

Outil au service des textes... nous y arrivons. 13 chansons comme autant de pages d'un carnet de voyages en humanité. Parce que Louis Arti aime les humains... qui méritent d'être aimés. Les autres, Basta ! « ***Ça ne peut être toi*** *le forci de la couenne / le musclé gras en bleu qui massacre les nôtres / Parc'que si c'était toi tu saurais que la lutte / donne des droits qui te profitent aussi...* »

Louis Arti pense aux gens, au « *Soldat des lasagnes inconnues* », le temps d'une ***Java al forno*** (java cuite. ndlr), aux acteurs fantômes d'un vieux cinéma avec ***Écoute la vieille chanson,*** aux bénévoles avec ces mômes qui portent ***Les maillots de Fernand***. . Ces enfants *« jongleurs d'avenir »,* espoirs de Louis Arti « *Maint'nant qu'on sait que l'homme est né prématuré / si les enfants créaient la grandeur qui lui manque...* ». L'espoir, l'espérance *?* Une chanson inédite de 1997, nous ramène à une actualité toujours brûlante et aux actions nécessaires en faveur des réfugiés. *« **L'espérance est une idée passagère** / Un contrôle de l'interdit / Par tous les préfets Poubelle ».*

Humain vivant et debout, jusqu'au bout ***Faut que ça vive, que vive la vie***, « *Il faut laisser aux gens l'espoir / et confier la paix à la paix / comme de la mère jusqu'à la mort / des fleurs des champs aux grands bouquets.* ». Il nous avoue : « *J'ai dans la tête des millions d'gens / qui marchent derrière un grand réveil / pour que la richesse des déments / s'enfonce dans un obscur sommeil [...]* ***je vieillis en t'attendant***. »

Il, tu , je, nous vieillissons... « *On n'est pas d'ici* ***on passe*** ».

Passage, qu'on retrouve dans la magnifique déclaration d'amour qu'il fait à sa femme, sa muse « ***Le jour de l'heure où je ne t' aim' rai plus*** */ tomb' ra la nuit où je n'exist' rai plus / sans ma guitare / je t'avouerais / mon œuvre d'art / c'est de t'aimer.* » Louis Arti aime les femmes. À Laura Balkis, une musicienne, violoniste, chanteuse, fille d'un certain Louis Gaudosio, il dédie la chanson ***Je t'aime, c'est dit***.. À toutes les femmes qui se battent contre le machisme, « ***Je vous salue Madame*** *[...] en me moquant d' mon âme / le rire c'est le propre du sale.* ». Il le dit, ailleurs : « *Maint' nant qu'on sait que l'homme est une femme altérée / si les enfants créaient la grâce qui lui manque* » ...

N'oublions pas la mise en musique de ***L'albatros*** de Baudelaire.

Et puis, bien sûr, « ***C'est une parole*** *qui parle païen sans s' faire prier* ».

À succuler donc à commander à Folie Records :https://www.wiseband.com/yo/shop.php?boutique=6862

Bernard P.
Groupe d'Aubenas

Renouveau de l'anarchisme ?

SIDONIE VERHAEGHE (dir.)
Anarchisme et Sciences sociales
Actes du colloque de Lille - mars 2108,
Ateliers de création libertaire, Lyon, 2021.
Disponible à Publico.

L'ouvrage *Anarchisme et Sciences sociales* est le résultat d'un colloque organisé à Lille en 2018. Il tente, souvent avec pertinence, de tisser ou plutôt de retisser les liens entre anarchisme et sciences sociales souvent ignorés ou marginalisés, du fait de la pensée et des recherches hégémoniques du courant marxiste à l'université et chez les intellectuels durant la deuxième moitié du XX^{e} siècle. Courant qui fut souvent animé, entre autres, d'une volonté de retirer à l'anarchisme toute légitimité sociale et scientifique. Impossible ici de résumer une douzaine de contributions savantes. Mais selon les auteurs de la préface, les échecs conjoints du libéralisme et de l'autoritarisme ont « rendu plus audible la critique radicale adressée par les anarchistes au capitalisme, au productivisme, aux religions et à l'État » ce qui a conduit les contributeurs à interroger l'apport de l'anarchisme aux sciences sociales et l'apport des sciences sociales à l'anarchisme.

La première contribution me paraît essentielle, son auteur essaie de comprendre pourquoi des intellectuels incontournables des sciences sociales comme Lefort, Castoriadis, Rancière etc., après leur renoncement au marxisme, tout en se réclamant de la Commune de 1871 ou de la Révolution sociale espagnole de 36 n'ont jamais franchi le Rubicon d'une revendication anarchiste y compris critique ? L'auteur propose plusieurs hypothèses sur le fait qu'ils soient restés à la marge, l'une d'elles renvoie sans doute une histoire d'ego, la « volonté de se distancier de ce qui a précédé afin de mettre en avant l'originalité de sa propre pensée » ou encore selon moi le fait de ne pas accepter de reconnaître des « erreurs » de jeunesse ou encore de craindre un discrédit dans le monde universitaire.

Les articles suivants souvent passionnants comme celui qui met en parallèle d'un point de vue anthropologique, économie du don et du contre-don, et donc de la domination et économie du partage, donc de l'égalité. À cette fin il cite les propos d'un Inuit qui déclarait : « *ici on ne dit pas merci, parce que c'est avec les cadeaux qu'on fait les esclaves, comme c'est avec le fouet qu'on dresse les chiens* ». Un autre article autour de la sociologie de la connaissance offre une intéressante piste de réflexion autour d'idéologies et utopies. Les premières « *incarnent* […] *l'effort de préservation de l'ordre existant tandis que les utopies sont l'expression de la créativité humaine et de la volonté de façonner l'histoire et la société* ». Ce qui, d'un point de vue anarchiste, implique maintien et conquête de l'État pour les uns, suppression de celui-ci pour d'autres.

D'autres contributions mobilisent la sociologie, la géographie, l'histoire afin d'analyser et comprendre la (les) dialectique(s) entre anarchisme et sciences sociales. Un regret, aucun regard, même si elle est évoquée dans l'introduction, sur l'apport de l'éducation libertaire dans les Sciences humaines.

La question autour de laquelle tournent les contributions est (peut-être) de penser et pratiquer les sciences sociales en anarchiste — ce qui n'empêche ni méthode ni rigueur — pour penser, comprendre et construire autrement le social. En d'autres termes, il s'agit de sortir des sentiers aliénants des savoirs et des épistémologies légitimes qui entretiennent et reproduisent le monde tel qu'il est. Mais n'était-ce pas déjà ce à quoi Reclus, Kropotkine, Clastres et plus récemment Graeber et Scott nous invitaient. En d'autres termes, il convient de déconstruire la vieille science de la domination afin de trouver ou retrouver l'*Homo Libertaris,* celui de l'*Entr'aide*, seul en mesure d'élaborer les nouveaux paradigmes sociétaux et de l'émancipation.

Au reste, un livre qui donne à penser et qui peut faire avancer l'anarchisme d'une case sur l'échiquier social et intellectuel.

Hugues
Groupe Commune de Paris

Éduquer et émanciper

Il s'agit là d'un ouvrage collectif, résultat d'un colloque tenu en 2019 sous l'égide de la Société Pierre-Joseph Proudhon. Ouvrage dont le titre reflète l'importance que prit l'éducation dans le processus d'émancipation socialiste qu'il soit autoritaire ou libertaire. Ainsi *Instruire le peuple, émanciper les travailleurs*[1] sans prétendre à l'exhaustivité des sources, brosse un tableau général de cette volonté partagée de faire de l'éducation un levier de la transformation sociale.

Tous les « éducateurs socialistes » s'accordent bien avant les lois Ferry de 1881 sur l'importance d'une école laïque mais le débat reste ouvert sur sa gratuité et son obligation. Quant à l'école mutuelle importée d'Angleterre après 1815, elle est vite perçue par les dominants religieux et économiques, souhaitant une éducation a minima, comme potentiellement productrice d'idées subversives et de facto marginalisée par les puissants avant de disparaître.

Un long article consacré à l'éducation chez Proudhon rappelle son souhait d'une pédagogie intégrale et d'une « *société où tout le monde sera[it] à la fois homme de main et homme de tête* ». Article auquel fait suite une intéressante approche du rôle émancipateur, bien que limité, des bibliothèques au cœur des Bourses du travail malgré les difficultés de création et de gestion des celles-ci.

Deux contributions sont consacrées à d'autres figures d'éducateurs et à leurs propositions d'éducation du peuple comme « l'éducation sociale » du solidariste L. Bourgeois ou plus connus comme la pédagogie des opprimées de P. Freire.

Pour clore l'ouvrage, trois annexes éclairantes sur l'éducation et l'école-atelier chez Proudhon, en particulier la reprise d'un texte de Pierre Ansart qui souligne que, pour le philosophe bisontin : « *l'enseignement démocratique assurant la démocratie intellectuelle des intelligences est* [...] *la condition nécessaire de l'émancipation* ». Il ajoute que selon Proudhon tout : « *projet révolutionnaire doit comporter un projet éducatif cohérent et une critique résolue du système éducatif existant* ».

En bref, des actes qui ouvrent quelques perspectives, certes restreintes, sur la capacité des sociétés et de ses acteurs à organiser l'action directe et à promouvoir l'autogestion éducative.

Hugues
Groupe Commune de Paris

Instruire le peuple, émanciper les travailleurs, Théories et pratiques des socialistes et des anarchistes du XIXe siècle –
Société Pierre-Joseph Proudhon, Revue d'études proudhoniennes, Ateliers de création libertaire, Lyon, 2021.
Disponible à Publico.

L'analyse des médias au prisme des rapports de pouvoir

Les Éditions du Remue-ménage ont rassemblé, sous la direction de Josette Brun, treize textes qui analysent ce que les médias réservent comme place à des thématiques comme le port du hijab dans le sport, comme les agressions sexuelles contre les femmes noires et autochtones, ou bien encore les transidentités dans l'espace public. Mais aussi comment les médias traitent la liberté d'importuner !

Les questions posées sont fondamentales au prisme des rapports de pouvoir que sont le genre, la classe, la race qui s'entrecroisent dans les médias : ceux-ci nient ou oublient en quoi les personnes, cumulant plusieurs construits sociaux précédemment cités, vivent un renforcement d'inégalités sociales. Où que ce soit, il est préférable d'être un homme blanc, instruit et riche qu'une femme noire ou autochtone, privée d'éducation parce que fille et d'une ethnie discriminée, n'accédant qu'à des emplois précaires ou à bas revenu, au service des autres. Les messages relaient davantage ceux qui gagnent, les premiers de cordée, plutôt que celles qui triment, les premières de corvée.

Véro Leduc décrit, par exemple, les pratiques normatives oppressives à l'œuvre par les médias pour les personnes en situation de handicap. « *Une première pratique normative est le recours au paradigme médical pour traiter du sujet du handicap* », oubliant que les mouvements sociaux des personnes handicapées soutiennent que « *le handicap est causé par les barrières sociales* ». Une deuxième pratique normative « *est le recours au discours de l'extraordinaireté* ». N'est-ce pas dérangeant que les médias présentent les personnes handicapées « *comme des sources d'inspiration plutôt que de questionner les oppressions systémiques capacitistes* » ? Et la troisième pratique normative est la banalisation de la diversité corporelle et linguistique. « *Pour nous signifier leur volonté de nous considérer d'égal à égal, certain.es journalistes vont minimiser, voire occulter les différences, plutôt que de célébrer les différences, sources de richesse culturelle.* »

Aussi, une partie du livre est consacrée aux formes d'expression de la solidarité comme des lieux où il est possible de s'émanciper des espaces discursifs desquels plus d'une se sent exclue : des univers alternatifs pour se construire telle que l'on est.

Hélène Hernandez
Groupe Pierre Besnard

JOSETTE BRUN (dir.)
De l'exclusion à la solidarité.
Regards intersectionnels sur les médias,
Les Éditions du Remue-ménage, 2020.

ANNUAIRE DES GROUPES ET LIAISONS DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Si un groupe n'a pas d'adresse postale, merci d'écrire à la Librairie Publico/RI FA, 145 rue Amelot, 75011 Paris

les mails **@federation-anarchiste.org** ont été abrégés en **@fede...**

00 NOMADE
Groupe La Roulotte Noire
groupe-nomade@fede...

02 AISNE
Groupe Kropotkine
c/o Athénée libertaire
8 rue Fouquerolles
02000 Merlieux
kropotkine02@riseup.net
• Athénée Libertaire
& Bibliothèque Sociale
« Le Loup Noir »
8, rue Fouquerolles
02000 Merlieux
permanence : 1er, 3e et 5e jeudis du mois de 18 h à 21 h
• Athénée Libertaire
& Bibliothèque Sociale
« L'Étoile Noire »
5, rue Saint-Jean – 02000 Laon
permanence : du lundi au samedi de 10 h à 17 h.
(fermeture avancée provisoirement en raison du contexte sanitaire)

03 ALLIER
Liaison Étoile Noire
etoile-noire@fede...
https://liaisonetoilenoire.home.blog/

04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE
Liaison Metchnikoff
metchnikoff@fede...

07 ARDÈCHE
Groupe d'Aubenas.
fa-groupe-daubenas@wanadoo.fr
Liaison Bookchin Nord Ardèche
bookchin@fede...

09 ARIÈGE
Liaison Ariège
ariege@fede...

12 AVEYRON
Liaison Sud-Aveyron
sud-aveyron@fede...

13 BOUCHES-DU-RHÔNE
Groupe Germinal
groupe-germinal@riseup.net
www.groupegerminal.lautre.net
Liaison La Ciotat
la-ciotat@fede...

14 CALVADOS
Groupe Germaine Berton
groupesanguinfa14@laposte.net
https://m.facebook.com/facalvados/
https://facaen.wordpress.com

16 CHARENTE
Liaison Charente
charente@fede...

17 CHARENTE-MARITIME
Groupe « Nous Autres »
35 allée de l'Angle, Chaucre
17190 Saint-Georges-d'Oléron
nous-autres@fede...

20 CORSE
Liaison Corsica
corse@fede...

21 CÔTE-D'OR
Groupe « La Mistoufle »
Maison des Associations
Les Voix sans Maître Boîte BB8
2, rue des Corroyeurs,
21068 Dijon Cedex
lamistoufle@fede...

22 CÔTES-D'ARMOR
Liaison Jean Souvenance
souvenance@no-log.org

23 CREUSE
Liaison Granite
http://anarsdugranite23.eklablog.com

24 DORDOGNE
Groupe Emma Goldman Périgueux
perigueux@fede...
http://fa-perigueux.blogspot.fr

25 DOUBS
Groupe Proudhon
c/o CESL BP 121
25014 Besançon cedex
• Librairie l'Autodidacte
5 rue Marulaz,
25000 Besançon
ouverte du mercredi au samedi de 15 h 00 à 19 h 00
groupe-proudhon@fede...

26 DRÔME
Groupe « la rue râle »
la-rue-rale@riseup.net

28 EURE-ET-LOIR
Groupe Le Raffût
fa.chartres@free.fr

29 FINISTÈRE
Groupe Le Ferment
leferment@fede...
Liaison May Piqueray
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris

30 GARD
Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com

31 HAUTE-GARONNE
Groupe Libertad de Toulouse
Le chat noir
33 rue Puget
31000 Toulouse
libertad@fede...
http://libertad-fa.org

32 GERS
Liaison Anartiste 32
anartiste32@fede...
Liaison Henri Bouyé
henri-bouye@fede...

33 GIRONDE
Cercle Barrué
http://cerclelibertairejb.wordpress.com
www.facebook.com/cljb33
cerclelibertairejb33@riseup.net
Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@fede...
Liaison Saint-Médard-en-Jalles
liaison-st-medard-en-jalles@fede...

34 HERAULT
Groupe Montpellier-Hérault
montpellier@fede...

35 ILLE-ET-VILAINE
Groupe La Sociale.
c/o local « La Commune »,
17 rue de Châteaudun
35000 rennes
contact@falasociale.org
Liaison Lacinapse
liaison-lacinapse@fede...
Liaison Redon
redon@fede...

37 INDRE-ET-LOIRE
Liaison Libertalia
libertalia@fede...

38 ISÈRE
Groupe de Grenoble
fagrenoble@riseup.net

42 LOIRE
Groupe Makhno
Bourse du Travail Salle
15 bis Cours Victo r Hugo
42028 Saint-Étienne cedex 1
groupe.makhno42@gmail.com

44 LOIRE-ATLANTIQUE
Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@fede...
Groupe Déjacque
dejacque@fede...

45 LOIRET
Groupe Gaston Couté
groupegastoncoute45@riseup.net

50 MANCHE
Groupe Manche
famanche@riseup.net
www.facebook.com/famanche

51 MARNE
Liaison Reims
reims@federation-anarchiste

54 MEURTHE-ET-MOSELLE
Groupe Emma Goldman de Nancy
emma-goldman@fede...

56 MORBIHAN
Groupe René Lochu
c/o Maison des associations
31 rue Guillaume Le Bartz
56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net

57 MOSELLE
Groupe de Metz
groupedemetz@fede...
Groupe Jacques Turbin Thionville
jacques-turbin@fede...

58 NIÈVRE
Liaison Pierre Malézieux
pierre.malezieux@fede...

59 NORD
Groupe ô Rage Noire
o.rage.noire@federation...

60 OISE
Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

62 PAS-DE-CALAIS
Groupe Lucy Parsons in the Sky
bethune-arras@fede...

63 PUY-DE-DÔME
Groupe Spartacus
spartacus@fede...
Liaison Combrailles
liaison.Combrailles@fede...

66 PYRÉNÉES ORIENTALES
Groupe John Cage
vente du Monde libertaire
au 13 El Taller Treize
13 rue Sainte-Croix
66130 Ille-sur-Tet
john-cage@fede...
Liaison Pierre-Ruff
pierre.ruff.fa66@gmail.com

67 BAS-RHIN
Liaison Bas-Rhin
liaison-bas-rhin@fede...
Groupe de Strasbourg
groupe-strasbourg@fede...

68 HAUT-RHIN
Groupe du Haut Rhin.
groupe-haut-rhin@fede...
Liaison Colmar-Maria Nikiforova
colmar@fede...
(entre Colmar et Mulhouse)

69 RHÔNE
Groupe Graine d'anar
grainedanar@fede...
https://grainedanar.org
Liaison « Juste une étincelle noire »
letincelle-noire@riseup.net

70 HAUTE-SAÔNE
Liaison Haute-Saône
liaison.haute-saone@fede...

71 SAONE-ET-LOIRE
Liaison « La vache noire »
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris

73 SAVOIE
Groupe de Chambéry
federationanarchiste73@protonmail.com

74 HAUTE-SAVOIE
Groupe Lamotte Farinet
lamotte-farinet@fa74.org

75 PARIS
Liaison William Morris
william-morris@fede...
Groupe Anartiste
anartiste@sfr.fr
Groupe Berneri Publico
Publico
145 rue Amelot
75011 Paris
jacques.de-la-haye@wanadoo.fr
Groupe Salvador Segui
groupesalvadorsegui@gmail.com
Groupe Botul
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
botul@fede...
Groupe « Commune de Paris »
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
commune-de-paris@fede...
Groupe Louise Michel
Publico 145 rue Amelot
75011 Paris
groupe-louise-michel@fede...
Groupe libertaire La Rue
Bibliothèque La Rue
10 rue Robert Planquette
75018 Paris
permanence tous les samedis de 15 h 30 à 18 h 00
gllr@fede...
Groupe La Révolte
la-revolte@fede...
Groupe Pierre Besnard
vente du Monde libertaire
le dimanche
de 10 h 30 à 12 h 00
place des fêtes Paris XIXe
pierre-besnard@outlook.fr
Groupe Émile Armand
e.armand@fede...
emille.armand@protonmail.com
https://eanl.org

76 SEINE-MARITIME
Groupe de Rouen
rouen@fede...

78 YVELINES
Groupe Gaston Leval
gaston-leval@fede...

80 SOMME
Groupe Georges Morel
amiens@fede...

81 TARN
Groupe les ELAFF
elaf@fede...

84 VAUCLUSE
Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com

85 VENDÉE
Groupe Henri Laborit
henri-laborit@fede...

86 VIENNE
Liaison Poitiers
poitiers@fede...

87 HAUTE-VIENNE
Groupe Armand Beaure
armand-beaure@fede...

92 HAUTS-DE-SEINE
Groupe Fresnes-Antony
fresnes-antony@fede...

93 SEINE-SAINT-DENIS
Groupe Henri Poulaille
c/o La Dionyversité
4 Place Paul Langevin
93200 SAINT-DENIS
groupe-henry-poulaille@wanadoo.fr

94 VAL-DE-MARNE
Groupe Élisée Reclus
Publico
145 rue Amelot 75011 Paris
faivry@no-log.org

95 VAL-D'OISE
Groupe les Insurgé.e.s
liaison95@fede...

97 GUADELOUPE
Liaison Guadeloupe Caraïbes
liaison-guadeloupe-caraibes@fede...

98 NOUVELLE CALÉDONIE
Individuel Albert
nouvelle-caledonie@fede...

BELGIQUE
Groupe Ici et Maintenant
groupe-ici-et-maintenant@fede...

SUISSE
Fédération Libertaire des Montagnes (FLM)
rue du Soleil
92300 La Chaux-de-Fonds
Suisse
flm@fede...

ANGLETERRE
Liaison Coventry
liaison-coventry@fede...

FEDERATION ANARCHISTE
S'ORGANISER ET LUTTER

Le site de la Fédération anarchiste
une mine d'informations sur ces groupes, sur leurs blogs, leurs sites, leurs librairies, leurs activités
www.federation-anarchiste.org/?g=FA_Groupes

Le MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste
3, Rue Terneaux - Paris (11e)

Numéro spécial
Juin 1968 - 1 F

Sous les plis du drapeau noir

Les théoriciens distingués en sont tombés sur leur cul ! Ils avaient noirci les pages des revues spécialisées pour nous expliquer le processus d'évolution qui, infailliblement, conduirait le prolétariat des usines à une prise de conscience de son aliénation.

Ils avaient disserté sur l'union des travailleurs et des classes moyennes, sur les vertus de l'outil parlementaire, sur les valeurs morales nouvelles qui se dégageaient de la société industrielle.

Une poignée de jeunes gens la tête pleine de rêves généreux, le cœur énorme, sont sortis en tumulte de leur école et toute cette prose savante est apparue en plein jour avec son caractère dérisoire.

Les théoriciens se sont trompés. Ils n'ont pas été les seuls. Les forts en thème qui sévissent dans les pages du « Monde », de « L'Express », avec le sourire supérieur des imbéciles, les duettistes de la télévision ou des radios nous avaient informés que le temps des révolutions était révolu. Les « directions géniales » des partis dits révolutionnaires et des syndicats ouvriers, calfeutrés dans leurs immeubles cossus attendaient que la prophétie des « maîtres géniaux » se réalise.

Il eût été dangereux il y a moins de deux mois, à la ville comme aux champs, à l'école, à l'usine comme dans les clubs bien, où des gens distingués discutent du socialisme en buvant le thé, de parler de barricades, d'insurrection, de révolution.

On vous aurait regardé de haut, et si vous aviez eu le mauvais goût d'insister, on vous aurait traité d'analphabète-politique, de demeuré, de zazou en quête d'exhibitionnisme.

Il a suffi d'un cri de colère, d'un geste de révolte, du refus motivé d'une poignée d'étudiants pour précipiter le prolétariat dans une lutte à laquelle personne ne croyait plus, pour dérégler la lourde machinerie sur laquelle repose la société du profit, pour que soit posé à la conscience de chacun le vrai problème qui est celui de l'abolition du salariat, du profit, et en fin de compte de l'Etat, qui est l'élément régulateur, centralisateur et coordinateur de cette société industrielle de classes.

Lorsque les choses se sont gâtées, et qu'à l'appel de la rue, le gouvernement a répondu par la trique, on a vu les professionnels de la politique, les professeurs de quelque chose, quelque part l'affoler et s'aggriper au frein avec l'énergie du désespoir.

Mais les câbles ont cédé, le voile derrière lequel toute cette faune, gâtée par la vie, abritait son confort économique et intellectuel, s'est déchiré.

Alors la société moderne, ses notables, ses recteurs, ses bouffons de cour, ses janissaires sont apparus sous le projecteur.

La société qui s'effondre était incarnée par des institutions parlementaires qui prennent leur source dans le dialogue imbécile de Socrate où il est question de la place de chacun dans la société et que des professeurs abrutis par une université façonnée par des recteurs nous ont obligés à ingurgiter sans tolérer que la réflexion vienne rectifier les conneries de Platon.

Au centre de ces institutions, le parlement, creuset où viennent barbotter tous les intérêts contradictoires des clans qui composent la classe dirigeante.

Les hasards de la grève et de l'occupation ont braqué les projecteurs de la télévision sur cet aquarium. Le spectacle fut de qualité et digne de la tragédie grecque, mère de la morale idiote dont nous avons hérité.

Ces « représentants du peuple » réduits à la figuration par un pouvoir qui les maîtrise, battent périodiquement des ailes pour faire un peu de vent, afin de diluer l'atmosphère étouffante où ils marinent en attendant la retraite, soutenus d'ailleurs par la « considération » et les « honneurs » dont ils jouissent dans leur sous-préfecture, ce qui les console du dédain où on les tient, aussi bien dans le public que dans les allées du pouvoir.

Cette fois-ci, à travers la querelle qui opposait la droite et la gauche, et dont la rue et son mouvement n'étaient que le prétexte, c'est leur destin qui se jouait.

La rue grondait, la jeunesse remettait en cause la société, le monde du travail se saisissait des usines. A la tribune un homme fatigué enfilait des phrases creuses pendant que de l'autre côté du fleuve un vieillard tapi derrière son palais attendait le verdict. La majorité se cramponnait au pouvoir et à ses délices, de sa voix fluette la minorité alignait des lieux communs qui ne passaient pas la barrière. Tel professeur donnait la leçon à la majorité qu'il allait quitter après s'en être nourri. Un huluberlu nous faisait part de ses états d'âme, le coco de service jouait au grand méchant loup à pattes de velours. Le centre, refuge de tous les requins de l'économie et de la politique, piaffait d'impatience supputant les portefeuilles, qui sont éphémères, mais qui garantissent les places dans les conseils d'administration qui sont des nourritures plus solides. Il n'a même pas manqué le Judas, œil sombre et barbe inspirée, pour que la « Cène » fût complète et digne du pinceau de Vinci.

Nous avons vu tout ce joli monde pérorer à grand renfort de citations, prises dans nos meilleurs auteurs classiques, et nous entendîmes (ce qui fut relativement consolant) Appolinaire, Hugo, Péguy, sortirent de ces lèvres desséchées par la frousse. Devant son poste plus d'un auditeur dut penser à Louis Ferdinand Céline et à l'emprunt qu'il eut pu faire à son œuvre pour souligner ses sentiments devant ce spectacle douteux.

Tous ces personnages qui jouaient à s'arracher des voix étaient si totalement pareils, qu'on en pût les interchanger sans altérer la comédie. D'ailleurs c'est autre part, au sein des cartels économiques, des directions des partis, des associations d'intérêts de tous genres et de tous ordres que la pièce se jouait, et l'impuissance comme l'inutilité de leur pantomime paraissait encore plus pitoyable.

Le combat qui s'engageait et que la séance à la Chambre soulignait, se jouait dans la rue et à l'usine, qui avaient pris le pouvoir à la gorge. Mais la rue, comme l'usine, savaient-elles bien ce qu'elles voulaient ?

Seuls les étudiants ont posé le problème sur la vraie base; pour eux c'est la société qu'il faut rejeter et, pris d'une frénésie de destruction, ils ont remis en question à la fois son économie, sa structure et sa morale de comportement.

Ils ont été incontestablement plus loin que les ouvriers qui, eux, n'ont que timidement déposé la revendication, et pour lesquels l'autogestion ou plutôt la gestion ouvrière reste un objet étrange qui est à la fois attirant, dangereux, mystérieux, qu'ils ne savent pas trop par quel bout aborder. En réalité les étudiants nous ont rendu un grand et merveilleux service en reprenant le vieux langage et en marchant sous les plis du drapeau noir sans trop savoir ce qu'il représentait, ou plutôt en y accolant ce qui était leurs sentiments propres, sans bien se soucier si cela correspondait avec ce qu'en avaient dit les théoriciens de l'anarchie. C'est sympathique, bien sûr et, dans les rues, les gens qui applaudissent soulignent cet aspect de la manifestation, symbolisé par l'anarchie, ou plutôt par une certaine anarchie.

Mais, pas plus que l'occupation des usines la kermesse de la Sorbonne n'est une fin en soi. Détruire est une négation et l'anarchie est un espoir, le seul espoir de l'humanité. Il faut détruire l'Etat, mais il faut construire le lien fédéraliste de coordination. Il faut détruire le capitalisme, mais il faut construire la gestion ouvrière et mettre en place les rouages complexes qui permettront aux hommes de se procurer les objets qu'ils désirent, et cela ne se fera pas avec du spectacle, mais avec du travail judicieusement réparti entre tous. Il faut trouver un lien moral pour mettre tout à la fois en liberté et en sécurité.

Il faut aussi passer de la jeunesse à l'âge adulte de façon harmonieuse et il y a parfois dans la revendication « jeune » quelque chose de déplaisant qui a un ferment de classe.

Enfin, l'anarchisme collectiviste connaît la valeur de l'outil de travail qu'est l'organisation, c'est-à-dire pour nous la Fédération anarchiste et son journal « Le Monde Libertaire ».

C'est en répandant notre journal, c'est en serrant les coudes autour de notre Fédération anarchiste, que les grains qui ont germé, sous les plis du drapeau noir, se lèveront pour la révolution, non pas la révolution du verbe, mais la révolution dans les faits.

LE MONDE LIBERTAIRE

RETOUR AU SOMMAIRE